

LE FIGARO

« Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur » Beaumarchais



HÔTELS: LES PLUS FOLLES HISTOIRES
JUAN CARLOS ET SOPHIE, LES FIANCÉS SURPRISES DU BEAU-RIVAGE PALACE DE LAUSANNE **PAGE 15**

TOUR DE FRANCE
AVEC UN TROISIÈME TRIOMPHE, POGACAR ENTRE DANS LA LÉGENDE DU TOUR DE FRANCE **PAGE 12**



SANTA, LA FABRIQUE D'UNE STAR
L'apparition d'une comète dans le ciel de la chanson française **PAGE 21**

LES DERNIERS SECRETS DE JOSEPH KESSEL
Jef chez les Picaros **PAGE 19**

Jeux d'été **PAGE 16**

ASSEMBLÉE
•Retour sur la folle nuit où la gauche s'est emparée des postes clés **PAGES 2 ET 3**

•Annie Genevard à la vice-présidence: le retour au perchoir d'une LR modérée **PAGE 3**

CONFLIT
La confrontation entre Israël et les rebelles du Yémen dégénère **PAGE 5**

RENSEIGNEMENT
Quand les espions visent les salariés hors du cadre professionnel **PAGE 10**

ENTREPRISES
Macron et les patrons: sept ans d'amour vache **PAGE 25**

CHAMPS LIBRES
•La chronique de Nicolas Baverez

•La tribune de Marin de Viry **PAGE 20**

FIGARO OUI FIGARO NON

Réponses à la question de samedi :
Joe Biden doit-il se retirer de la course à la présidence?

OUI	NON
87%	13%

VOTANTS : 143 631

Votez aujourd'hui sur lefigaro.fr
Estimez-vous anormal que le Rassemblement national n'ait eu aucun poste clé à l'Assemblée nationale?

STEPHANE MAHIE/REUTERS - AFP - JOEL SAGET / AFP



Joe Biden jette l'éponge

Les pressions auront eu raison de son obstination. Le président des États-Unis a annoncé, dimanche, son retrait de la course à la Maison Blanche après des semaines de spéculations sur ses capacités physiques et mentales. Le démocrate de 81 ans rejoint ainsi le club très restreint des présidents américains sortants ayant jeté l'éponge alors qu'ils briguaient un second mandat. Il a annoncé soutenir la candidature de sa vice-présidente Kamala Harris. **PAGE 6**

ÉDITORIAL par Yves Thérard

« Le Figaro » en forme olympique

Au Figaro, aucun événement sportif n'est traité comme un autre, et moins encore quand il s'agit des Jeux olympiques. Entre l'un des plus anciens journaux du monde et l'un des plus grands rendez-vous de la planète existe une histoire commune qui traverse les siècles et construit les légendes. Lorsque le baron Pierre de Coubertin lance les premiers Jeux de l'ère moderne, à Athènes, en 1896, Hugues Le Roux est envoyé sur place par le quotidien. Celui qui fut un temps secrétaire particulier d'Alphonse Daudet est l'un des rares reporters venus de l'étranger pour l'occasion. Mais *Le Figaro* n'est pas seulement spectateur. C'est aussi un acteur des Jeux, une fabrique de champions. Patron de la rubrique des sports du journal pendant trente ans, Frantz Reichel connaît la gloire olympique en rugby aux Jeux de Paris de 1900. Vingt ans plus tard, à Anvers, c'est notre confrère Armand Massard qui brille, épée à la main. Belle plume et fine lame, surnommé « Spleen le Jeune », ce vaillant combattant de la Grande Guerre deviendra vice-président du Comité international olympique. Quant à Roger Ducret, qui gagne cinq médailles aux JO de Paris 1924, dont trois en or

(fleur, sabre et épée), il détient le record français de trophées en une édition olympique. Depuis, Teddy Riner ou Jean-François Lamour ont fait aussi bien que notre glorieux collaborateur, mais en plusieurs fois... Cette année, *Le Figaro* reste en forme olympique. Jusqu'au 12 août, grâce à la mobilisation de tous nos journalistes, vous pourrez suivre le déroulement des Jeux en continu sur notre site. Un cahier spécial imprimé vous permettra de retrouver tous les jours dans votre quotidien les grands moments sportifs des JO 2024, mais aussi leurs à-côtés festifs et artistiques. Enfin, notre émission quotidienne « Bienvenue aux Jeux », diffusée depuis le Village France, tous les jours en direct sur *Le Figaro TV* (accessible sur la TNT en Île-de-France mais aussi sur myCanal et TF1+), vous fera découvrir les acteurs et les coulisses de cette grande aventure. Les archives de *Le Figaro* en témoignent : les mêmes polémiques qui ont émaillé la préparation de cet événement existaient avant les Jeux de Paris, en 1900 et 1924. Elles ne les ont pas pour autant entravés. Alors que la fête commence ! ■

Paris 2024: le sprint final

À quatre jours de la cérémonie d'ouverture sur la Seine, et à deux jours des premières épreuves, les organisateurs achèvent la préparation des installations sportives. La ferveur monte dans le public.

NOTRE CAHIER SPÉCIAL, LES PAGES 24, 26 ET L'ÉDITORIAL

La pression monte pour les organisateurs des Jeux olympiques de Paris même s'ils ont été épargnés par la panne informatique mondiale. Ils sont rassérénés par les prévisions d'une météo ensoleillée pour le 26 juillet et la suite de la compétition. « Nous sommes prêts pour cette dernière ligne droite », a lancé dimanche le président du comité d'organisation,



Tony Estanguet lors d'une conférence de presse, qui répète que la cérémonie d'ouverture sera « exceptionnelle » et « avec beaucoup d'audace ». Dans un entretien accordé au *Figaro*, Thomas Bach, le président du Comité international olympique, souligne que « les Jeux olympiques sont les seuls qui unissent toute l'humanité dans toute sa diversité. »



Vive polémique après les propos d'un député LFI sur les athlètes israéliens aux JO

Thomas Portes, député LFI, a affirmé samedi que « les sportifs israéliens ne sont pas les bienvenus aux Jeux olympiques à Paris ». L'élu n'en est pas à sa première provocation, s'attaquant sans re-

lâche à Israël dans le conflit qui l'oppose au mouvement terroriste Hamas à Gaza. Le maire de Nice, Christian Estrosi, a demandé la dissolution de LFI. **PAGE 4**

€ dépensé.
1% offert.



TRADE REPUBLIC



« Je suis traumatisée, j'ai honte » : dans les coulisses

Wally Bordas

Les députés se sont réparti les postes clés de l'institution. Et se donnent rendez-vous en septembre, sans grandes perspectives législatives.

« Ça va ? » « Non. » Un ange passe. Dans les jardins de l'hôtel de Lassay, vendredi soir, l'écologiste Sandrine Rousseau n'est pas la seule à afficher sa mauvaise humeur. Et à ne pas trouver les mots pour exprimer sa colère. Renfrogné et tête basse, à quelques mètres de là, le macroniste François Cormier-Bouligeon avance au pas de charge. « Je suis dégoûté... Ce qui se passe est très grave », grogne-t-il sans s'arrêter. Il est un peu plus de 21 heures, plusieurs psychodrames viennent de secouer l'Assemblée nationale. Parmi eux, probablement le plus important de ces dernières années : au lendemain de la réélection de Yaël Braun-Pivet à la présidence de l'Assemblée, le scrutin pour élire ses vice-présidents vient de subir de graves irrégularités. Dix enveloppes en trop ont été glissées dans l'urne. Des députés ont donc sciemment tenté de saboter l'élection.

Alors que les parlementaires ont dû revoter et que les résultats sont annoncés, l'atmosphère devient électrique. « Honte à ceux qui ont pratiqué cette fraude ! (...) L'amour de la République ne peut tolérer de l'abîmer de cette manière », fulmine le socialiste Jérôme Guedj au micro. Dans l'Hémicycle, toute la tension accumulée ces dernières semaines, de la dissolution de l'Assemblée aux législatives anticipées, explose. Chacun à quelque chose à reprocher à son voisin. Les haines recuites éclatent au grand jour.

La gauche s'emporte contre les macronistes et la droite de Laurent Wauquiez, qui survivantes notamment grâce au « front républicain » anti-RN mis en place par le Nouveau Front populaire hier, s'allient pour le faire battre dans l'Hémicycle aujourd'hui. Les troupes présidentielles, elles, surjoignent l'indignation de voir des élus insoumis - Clémence Guetté et Nadege Abomangoli - élues aux postes de vice-présidente grâce aux voix du Rassemblement national. Ce, alors même que leur collègue Naïma Moutchou (Horizons) vient elle aussi d'être réélue au même poste grâce aux mêmes voix mariniistes. « Vous êtes en train de franchir le cordon sanitaire allègrement », attaque Marc Fesneau (MoDem). « Les LFI étant élus avec les voix du RN, ils pourraient au moins leur serrer la main désormais », tempête même le ministre démissionnaire Gerald Darmanin, en référence aux événements survenus la veille, lorsque les députés mélenchonistes ont tous refusé de saluer le benjamin de l'Assemblée, l'élus RN Flavian Termet.

La tension est extrêmement forte. Elle atteint son paroxysme plus tard dans la soirée, lorsque les troupes de Marine Le Pen se présentent devant la presse pour dénoncer le « déni de démocratie » ayant conduit les macronistes et la gauche à les priver des postes à responsabilités - vice-présidents, questeurs et secrétaires - de l'Assemblée. Pendant que Marine Le Pen s'exprime devant les caméras, salle des Quatre-Colonnes, dénonçant les « magouilles » ayant amputé ses députés de ces postes à responsabilités, le député MoDem Nicolas Turquois l'interrompt en criant à plusieurs reprises : « Je refuse d'entendre des choses pareilles. »

Colère immédiate des députés mariniistes Jean-Philippe Tanguy et Émeric Salmon, qui se précipitent alors vers le macroniste pour lui demander de se taire. Le ton monte et l'on en vient presque aux mains, sous l'œil médusé de l'insoumis Sandrine Delogu, provocateur en chef de LFI, qui n'en croit pas ses yeux. Les huissiers interviennent à temps, ainsi que Renaud Labayrie, le secrétaire général du groupe RN, venu calmer les esprits.



L'Assemblée nationale, après l'élection, le 18 juillet, de Yaël Braun-Pivet à sa présidence

SEBASTIEN SORIANO/LE FIGARO

Mais la nuit ne fait que commencer. Il est désormais l'heure de voter pour les douze secrétaires du bureau. Les députés du RN, vexés d'avoir été écartés de tous les postes à responsabilités, décident de quitter l'Assemblée. Il faudra compter sans eux. Le camp macroniste et la droite, en supériorité numérique, n'ont plus qu'à attendre le troisième tour : c'est une certitude, s'ils le souhaitent, ils rafferont tous les postes de secrétaires au nez et à la barbe de la gauche, qui n'aura plus, comme la veille, que ses yeux pour pleurer.

Mais il faut d'abord passer les deux premiers tours. Assurés de l'emporter, au fil des minutes, les députés macronistes quittent le Palais Bourbon. Comme cette parlementaire, qui rentre chez elle pour s'occuper de son fils en bas âge. Ou cet autre député, qui part dormir à l'hôtel, exténué par une semaine « interminable ». « Les macronistes étaient trop confiants et on les a vus quitter les lieux petit à petit », rale un député wauquieziste, resté jusqu'au bout.

Négociations entre NFP et Liot

Alors, la gauche en profite. Et met en place une stratégie pour battre le camp macroniste. « On a vu qu'on pouvait raffer la mise, alors on a ajouté de nouveaux candidats au troisième tour et on a négocié avec quelques députés Liot », résume un député NFP, pas peu fier de la manœuvre. Le résultat tombe à 4 heures et demie du matin : le Nouveau Front populaire obtient neuf postes de secrétaires sur douze. Et pourra donc jouir d'une

majorité absolue au sein du bureau de l'Assemblée nationale, la plus haute instance décisionnaire du Palais Bourbon.

Colère dans les rangs du camp présidentiel et de la droite. Et « grosse gueule de bois » au réveil le lendemain matin, avoue un stratège du parti présidentiel. « Les jeux ont été complètement dévoyés. Je suis atterré. On va voir une énorme difficulté à ce que l'Assemblée retrouve de la respectabilité », peste la députée LR Marie-Christine Dalloz, salle des Quatre-Colonnes. Car c'est effectivement cette instance qui décide - ou non - de sanctionner les députés fauteurs de troubles dans l'Hémicycle, comme cela a très souvent été le cas depuis 2022.

« Les Insoumis vont pouvoir venir avec des fumigènes et des drapeaux palestiniens dans l'Hémicycle tous les jours sans se faire sanctionner », résume, mi-amusé, mi-inquiet, un observateur avisé du Palais Bourbon. « On voit bien le cirque qui se prépare. C'est dramatique pour les Français, qui ont des urgences et qui ont besoin d'une Assemblée qui fonctionne et ne se donne pas en spectacle », s'alarme le député MoDem Romain Daubiet. Cet autre macroniste ne décolère pas : « On a perdu bêtement la majorité au bureau. Il suffisait juste de ne pas aller se coucher. Quelle connerie ! » Et ce dernier, rempli d'agreur : « Gabriel Attal est incapable de tenir ses responsabilités. Il y a de vraies tensions dans le groupe, une ambiance complètement délétère avec des gens qui ne se parlent plus et ne veulent même pas s'asseoir à côté. Comment voulez-vous qu'il y ait une discipline... »

Samedi matin, la gauche a donc le sourire, au Palais Bourbon. Et se vante de cette victoire obtenue contre le cours du jeu à la dernière minute. « C'est notre petite vengeance ! Surtout, ça prouve que les équilibres sont très fragiles et que rien n'est écrit pour personne », résume, amusé, un cadre écologiste.

Des élus à bout de nerfs

Les majorités se font et se défont déjà. Jeudi, les députés Liot participaient à réélire la macroniste Yaël Braun-Pivet au perchoir. Vendredi soir, ils pactisaient avec la gauche pour l'aider à raffer presque tous les postes de secrétaires. Et samedi, ils faisaient réélire l'insoumis Éric Coquerel à la tête de la commission des finances.

Concours d'indignation macroniste. Irrité par la nomination du député centriste Charles de Courson au poste de rapporteur général du budget, le député Mathieu Lefèvre va même jusqu'à qualifier « d'Insoumis » cet élu, pourtant fervent défenseur de la réduction de la dépense publique. « Il y a surtout eu une énorme erreur stratégique de la part de Gabriel Attal de ne dealer qu'avec LR en abandonnant complètement le petit groupe Liot. On les a envoyés dans les bras du NFP », peste un autre macroniste. « Chaque voix compte et les alliances d'hier ne sont pas celles d'aujourd'hui et encore moins celles de demain », résume quant à lui, amer, un autre député du camp présidentiel.

Car ces trois jours d'élections à la Chambre basse ont bien prouvé une chose : l'Assemblée est plus que jamais coupée en trois, entre un bloc central macroniste affaibli, une gauche renforcée et un Rassemblement national isolé mais plus que jamais arbitre des votes. Faute de gouvernement, le Palais Bourbon est désormais à l'arrêt jusqu'en septembre. Voir un peu plus si la situation politique ne se démele pas d'ici à la rentrée. Le temps pour tous ces élus, épuisés et à bout de nerfs après une campagne européenne, une dissolution et une législative express, de reprendre leur souffle et leurs esprits.

« Je suis traumatisée, j'ai honte. J'ai déjà vécu des journées pas faciles à l'Assemblée, mais celles-ci resteront dans les annales comme les pires. Nous avons donné une image pitoyable du parlementarisme », déplore la députée LR Marie-Christine Dalloz. L'écologiste Sandrine Rousseau, elle, résume : « Tout ce qu'il s'est passé ces dernières semaines est trop brouillé et brouillon. À la rentrée, il va falloir que l'on soit à la recherche de choses simples, qu'on arrête les manœuvres de couloirs. C'est ce que les Français nous demandent. » En attendant le projet de loi de finances, qui devrait normalement arriver à partir du mois d'octobre, le retour à l'Assemblée s'annonce éruptif mais plus incertain que jamais. Un ex-député vaincu lors des législatives antérieures, un peu trop sûr de lui : « Il ne va rien se passer pendant un an, jusqu'à la prochaine dissolution. En attendant, je vais repartir en campagne dès septembre. » ■

Quatre postes clés pour le groupe de Laurent Wauquiez

Emmanuel Gallero

La Droite républicaine (DR) avait mis la barre très haut en espérant obtenir sept postes à l'Assemblée. Finalement, après de multiples rebondissements et des moments de grande confusion, elle sort de la mêlée parlementaire avec quatre postes, soit trois de plus que sous la précédente législature alors qu'elle a obtenu moins d'élus qu'en 2022. Annie Genevard (Doubs) et Xavier Breton (Ain) ont obtenu chacun une vice-présidence de l'Assemblée (6^e et 4^e). Michèle Tabarot (Alpes-Maritimes) a décroché une place à la questure et Yannick Neuder (Isère) se retrouve au poste de rapporteur général du budget de la Sécurité sociale. « Pour Laurent Wauquiez, c'est un très bon bilan », souligne Antoine Vermorel-Marques (Loire) quand Annie Genevard félicite un « négociateur hors pair ». « Un sans-faute », ajoute Véronique Louwagie (Orne) qui, pourtant, n'aura pas réussi à se qualifier pour la présidence convoitée de la commission des finances. « Si nous n'avons pas obtenu les sept postes que nous visions, c'est à cause d'une trahison du groupe Liot, présidé par Charles de Courson (Marne). Ils ont

joué un double jeu. Les deux leçons à retenir de cette semaine sont le manque de fiabilité des Liot et l'impossibilité d'adopter quoi que ce soit sans les socialistes », analyse un député DR, après la bataille.

Laurent Wauquiez sort aussi de cette séquence sous une pluie de critiques venues des oppositions qui lui reprochent d'avoir fait le jeu de la macronie. La critique avait été déjà lancée entre les deux tours des législatives, quand chacun constatait que de nombreux sièges de droite allaient être sauvés grâce à certains retraits tactiques de la gauche au nom du barrage anti-RN. Même au 1^{er} tour, quand quelques députés LR avaient eu la chance de ne pas avoir d'opposant macroniste face à eux, les soupçons de collusion n'avaient pas manqué. Samedi, Éric Clottu (Alpes-Maritimes), président du groupe à Droite, allié au RN, a dénoncé comme Marine Le Pen l'exclusion de toutes les représentations des élus de la « coalition des droites », que ce soit au bureau de l'Assemblée, aux questions ou à la tête des commissions. Il a également fustigé l'« alliance de M. Wauquiez et M. Macron pour capter, préempter tous les postes de responsabilités (...) Alors, que ce sont des groupes qui ont vu leur nombre considérablement diminuer, a-t-il

poursuivi, c'est un hold-up démocratique qui exclut la représentation de 11 millions de Français. »

Dans le camp Wauquiez, on balaye les flèches en répondant que les élus DR ont atteint les deux objectifs qu'ils s'étaient fixés, à savoir faire barrage à la gauche et permettre à l'institution de fonctionner. « Cela nous permettra aussi de mieux mettre en œuvre notre pacte législatif car, grâce aux postes obtenus, nous pourrions peser davantage sur la machine législative et sur l'ordre du jour », soutient le député Vermorel-Marques.

« Sortir le pays de l'ornière »

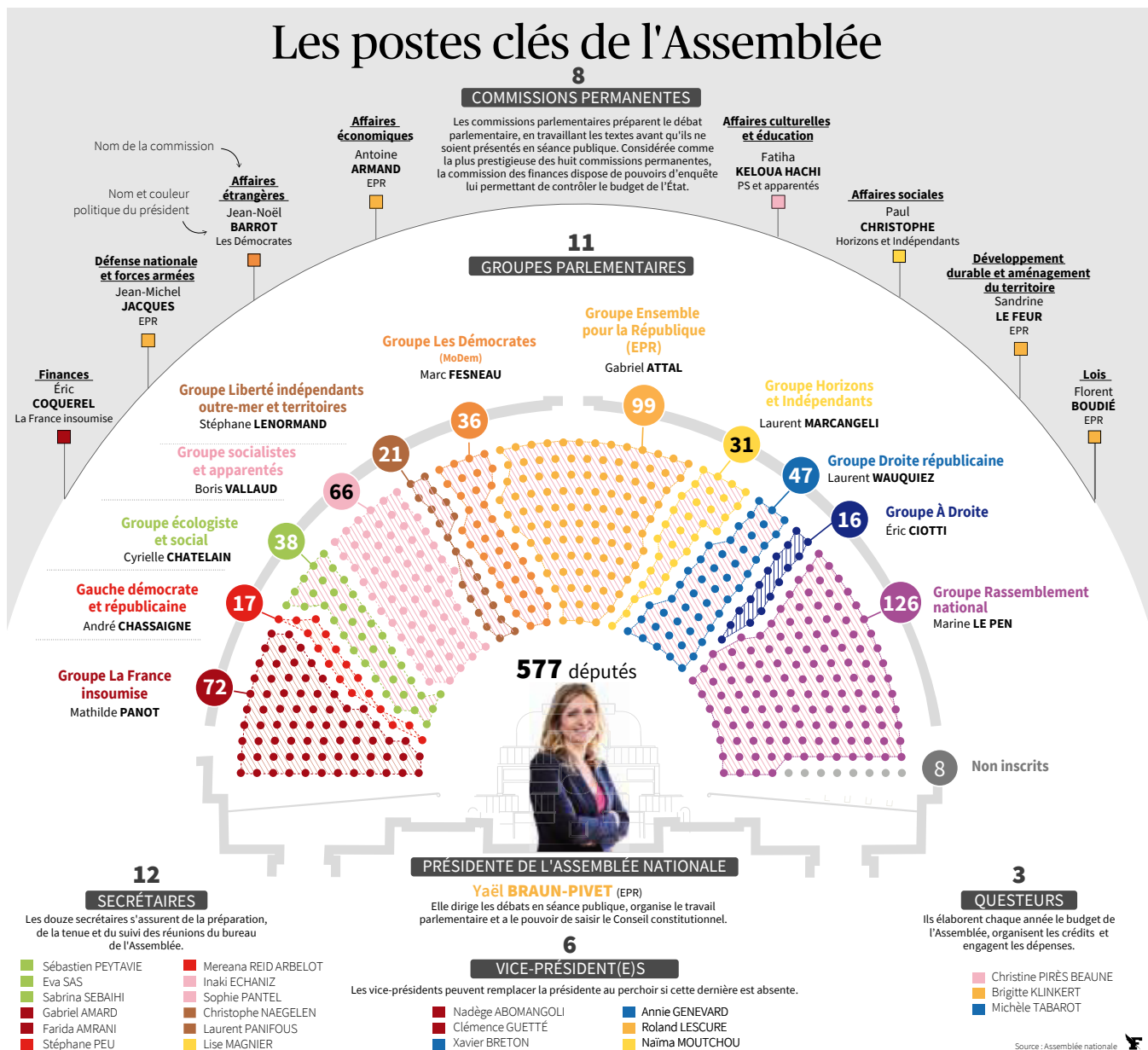
Lundi, Laurent Wauquiez et Bruno Retailleau, président du groupe LR au Sénat, ont prévu de présenter publiquement les grandes lignes de ce pacte défini par les députés et les sénateurs pour les cent jours à venir. Finalement, ce que nous venons de vivre à l'Assemblée est une parenthèse et il nous faudra revenir très vite sur notre ligne de départ : nous voulons faire adopter des mesures de droite pour sortir le pays de l'ornière, explique un parlementaire.

En posant leurs exigences sur la table de l'exécutif et du Parlement, les élus DR espèrent avoir les moyens d'être identifiés comme des porteurs de solu-

tions, notamment en matière de pouvoir d'achat ou de sécurité. « Si nous atteignons ces objectifs, nous aurons prouvé l'intérêt de voter pour la droite », soutient un élu. Ne risquent-ils pas au contraire d'apparaître aux yeux des Français comme des sauveurs d'un macronisme défaillant, alors même que Laurent Wauquiez a souvent condamné la politique à bout de souffle d'Emmanuel Macron ? « Non, répond-on chez DR, car les désaccords restent profonds et nos divergences se tranchent à la présidentielle. Mais, jusque-là, on ne peut pas laisser le pays à la dérive. Il n'y a pas d'autre solution que d'avancer. »

Éric Clottu croit pour sa part que cette droite avec laquelle il a rompu aurait pu avancer plus rapidement en suivant sa stratégie d'union des droites. Qualifiant Laurent Wauquiez et Xavier Bertrand de « petits pions de la majorité présidentielle », le député a appelé les élus et électeurs de droite à le rejoindre. « Il a tout perdu. Il se retrouve ostracisé avec seulement 17 députés et sera avalé par le RN », riposte l'un de ses anciens amis, lucide face aux difficultés à venir mais confiant sur la capacité du chef de file, Laurent Wauquiez, à ancrer la droite au cœur des solutions législatives attendues par le pays. ■

ses de la folle semaine d'élections à l'Assemblée



Annie Genevard à la vice-présidence: le retour au perchoir d'une LR modérée

Claire Conruyt
et E. G.

Un premier poste clé pour le groupe de Laurent Wauquiez. Voilà quelques jours que le patron des députés Droite républicaine (DR) déploie sa stratégie au Palais Bourbon pour cibler, et obtenir, une place stratégique. C'est chose faite : Annie Genevard, secrétaire générale des Républicains, s'est dite « honorée » d'avoir été élue sixième vice-présidente de l'Assemblée nationale. Un retour au perchoir pour une mission « cruciale » au sein d'une institution qui en « aura bien besoin », a-t-elle souligné dès vendredi soir.

Son élection est l'un des fruits d'une semaine de négociations entre la droite et le camp présidentiel tandis qu'au départ, la numéro deux du parti visait plutôt la présidence de l'Assemblée. Nombre d'élus, à droite comme au sein des oppositions, estimaient qu'elle avait de bonnes chances de l'emporter, perçue comme une personnalité « apaisante ». Mais, finalement, cette présidence étant apparue hors de portée pour le groupe de Laurent Wauquiez, c'est le député des Hauts-de-Seine,

Philippe Juvin qui a posé sa candidature avant de se retirer à l'issue du premier tour de scrutin, pour faire obstacle à la gauche.

Annie Genevard retrouve ainsi le poste qu'elle occupa entre 2017, après l'élection d'Emmanuel Macron, jusqu'en 2022. L'élue s'est forgée une réputation de parlementaire sérieuse au ton modéré, appréciée pour la conduite des débats et le respect des expressions au sein de l'Hémicycle. « Quand elle était vice-présidente, tous les groupes assuraient qu'elle faisait le job ». Attachée aux règles de la démocratie parlementaire, elle s'est dite opposée à toute forme d'exclusion de certaines forces politiques.

Une élue « loyaliste »

Habituée aux situations de crise, Annie Genevard a été présidente par intérim des LR en 2022, à la suite du départ de Christian Jacob. Deux ans plus tard, c'est aussi elle qui pilote le parti, aux côtés de François-Xavier Bellamy, après qu'Éric Ciotti a annoncé son alliance avec le RN, avant le premier tour des législatives. Parmi les ténors LR, elle fut l'une des premières à condamner l'accord personnel de celui qui est toujours président de parti, avant d'être propulsée dans une campagne

éclair, menacée par la dynamique RN dans son territoire du Doubs. Finalement, elle s'est qualifiée au second tour avec 62,69 % des voix.

L'engagement à droite de celle qui vient du monde enseignant a aussi été marqué par sa nomination au secré-

riat de l'UMP en 2014, chargée de l'animation des fédérations par Nicolas Sarkozy, alors président du mouvement. Cette professeur de français au lycée s'est ainsi beaucoup investie dans les questions liées à l'éducation, élaborant le programme de la droite sur le

sujet en 2017 et depuis la présidence Macron. Soutien de François Fillon, candidat cette même année, Annie Genevard a occupé le secrétariat général des LR en coresponsabilité avec Gérard Darmanin, avant que ce dernier ne rejoigne le gouvernement d'Édouard Philippe, au ministère des Comptes publics. Sous l'ère Christian Jacob à la présidence LR, Annie Genevard fut nommée présidente du conseil national, le « Parlement » du mouvement. Puis, en 2021, on la vit accéder au poste de vice-présidente déléguée, dans la foulée de Guillaume Peltier, écarté pour divergences sur la ligne politique, par le président Jacob.

Opposante historique à un rapprochement avec le camp présidentiel, la députée s'est toujours positionnée en faveur d'une certaine indépendance de sa famille politique, ligne défendue aujourd'hui par Laurent Wauquiez. Elle fait partie de ces élus LR dits « loyalistes », convaincus de pouvoir favoriser l'unité de la droite sur ses fondamentaux tout en se disant que la fin du macronisme, accélérée par la dernière dissolution de l'Assemblée, ouvre un nouvel espace à sa famille politique dans la perspective d'un retour du cli-



Réélue députée du Doubs le 7 juillet, Annie Genevard est également secrétaire générale des Républicains. SARAH MEYSSONNIER / REUTERS

Vive polémique après les propos du député LFI Thomas Portes sur les athlètes israéliens

Éloi Passot

L'élue a appelé à la « mobilisation » contre la participation d'Israël. Ce dimanche, Christian Estrosi a demandé la dissolution de LFI.

Une controverse de plus pour le député La France insoumise (LFI) Thomas Portes. Le député de la 3^e circonscription de Seine-Saint-Denis a affirmé samedi soir que « les sportifs israéliens ne sont pas les bienvenus aux Jeux olympiques à Paris », dont la cérémonie d'ouverture est prévue pour ce vendredi 26 juillet. Ces propos ont suscité de très vives réactions. Le maire de Nice, Christian Estrosi, a notamment demandé la dissolution de LFI.

« Nous sommes à quelques jours d'une échéance internationale qui va se tenir à Paris, qui sont les Jeux olympiques. Je suis ici pour dire que non, la délégation israélienne n'est pas la bienvenue à Paris, a lancé Thomas Portes, qui prenait la parole dans le cadre d'une manifestation en soutien à la Palestine organisée samedi 20 juillet dans les rues de la capitale. Les sportifs israéliens ne sont pas les bienvenus aux Jeux olympiques à Paris. Et il faut utiliser pour cette échéance tous les leviers que nous avons pour créer une mobilisation. »

Ses propos ont été filmés avant d'être relayés sur les réseaux sociaux, où ils ont suscité une vive polémique. Sur X, le président du Conseil représentatif des institutions juives de France (Crif),



Thomas Portes, député de la 3^e circonscription de Seine-Saint-Denis, a affirmé samedi soir que « les sportifs israéliens ne sont pas les bienvenus aux Jeux olympiques à Paris ». JOËL SAGET / AFP

Yonathan Arfi, a condamné « l'indécence » du député LFI qu'il accuse de mettre « une cible dans le dos des athlètes israéliens ». « 1972 : 11 athlètes israéliens sont assassinés par des terroristes palestiniens aux JO de Munich. 2024 : LFI demande l'exclusion des athlètes israéliens des JO de Paris. Depuis le 7 octobre, Thomas Portes légitime le Hamas. Il met maintenant une cible dans le dos des athlètes israéliens, déjà les plus menacés des Jeux olympiques. Irrresponsable. »

« Je demande qu'une procédure de dissolution soit engagée à l'encontre de LFI et, dans l'attente, la suppression de toute aide publique contre ce parti et ses membres qui se sont définitivement mis au ban de la nation », a réagi le premier édile de Nice, Christian Estrosi. « Ces élus sont un danger et une honte », a réagi l'adjointe à la mairie de Paris Karen Taieb. L'avocate Muriel Ouaknine-Melki, présidente de l'Organisation juive européenne (OJE) a annoncé que son association allait déposer plainte. De son

côté, l'écrivain et journaliste Henry-Jean Servat n'a pas mâché ses mots contre le député LFI. « On sait depuis longtemps que ce Thomas Portes est un vrai sale type. L'entendre hurler à la haine et à la mort contre les athlètes israéliens (responsables de quoi ?) ne peut que donner envie de dénoncer publiquement cet authentique salopard. La taule ! »

Le 19 juillet, Thomas Portes s'était déjà déclaré opposé à la participation d'Israël aux Jeux olympiques. « Israël ne doit pas défilé à la cérémonie d'ouverture

des Jeux olympiques », déclarait-il sur X le 19 janvier dernier en réponse à une publication du Monde qui confirmait la participation des athlètes israéliens à la cérémonie d'ouverture. Le drapeau israélien ne doit pas flotter sur les stades et les arènes olympiques. Les sportifs israéliens doivent participer, à titre individuel, avec un uniforme blanc, sous drapeau et hymne olympique. » D'autres élus LFI, comme Adrien Quatennens en février dernier, avaient exprimé la même demande.

« Depuis le 7 octobre, Thomas Portes légitime le Hamas. Il met maintenant une cible dans le dos des athlètes israéliens, déjà les plus menacés des Jeux olympiques. Irrresponsable »

Yonathan Arfi Président du Conseil représentatif des institutions juives de France (Crif)

Le député de la Seine-Saint-Denis avait en outre été au centre d'une autre polémique lors de la réforme des retraites. Il s'était fait photographier avec le pied sur un ballon à l'effigie d'Olivier Dussopt, alors ministre du Travail et en première ligne pour porter la réforme. Cette attitude lui avait valu d'être exclu quinze jours de l'Assemblée nationale. Depuis le 7 octobre, la situation au Moyen-Orient est au cœur de la rhétorique politique de LFI qui joue la carte de la criminalisation de l'État d'Israël. Ses élus ont toujours refusé de qualifier le Hamas d'organisation terroriste. Sur X, la députée européenne LFI Rima Hassan a accusé à plusieurs reprises Israël d'être un État génocidaire et colonialiste. ■

Paris 2024

COULISSES, PORTRAITS, INTERVIEWS D'ATHLÈTES,
ANALYSES DES RÉSULTATS,
PROGRAMME DES FESTIVITÉS PARISIENNES ...



Du 22 juillet au 12 août,
retrouvez chaque jour dans

LE FIGARO
toute l'actualité des Jeux Olympiques

À l'Assemblée, un nouveau texte sur la fin de vie

Résurrection du projet de loi sur la fin de vie. En choisissant de dissoudre l'Assemblée nationale, Emmanuel Macron avait, du même coup, tué dans l'œuf le texte sur l'accès aux soins palliatifs et la fin de vie, qui prévoyait notamment la légalisation du suicide assisté et de l'euthanasie sous conditions. Loi que le président de la République avait lui-même appelée de ses vœux. Le député Olivier Falorni, rapporteur de ce premier texte tombé aux oubliettes, a annoncé avoir déposé une nouvelle proposition de loi.

« Ce texte vise à poursuivre le chemin brutalement interrompu par la dissolution, a indiqué le député MoDem de la Charente-Maritime sur les réseaux sociaux. Elle reprend donc intégralement le texte voté par la commission ainsi que tous les amendements adoptés en séance. » Au lendemain des élections européennes, l'annonce de la dissolution avait mis fin aux vifs débats qui n'étaient pas allés plus loin que l'article 7 du projet de loi. Si le texte avait été adopté en première lecture avant la dissolution, il aurait pu être repris par le Sénat après l'élection de la nouvelle Assemblée. Mais faute d'être arrivé jusque-là, son examen avait été purement et simplement anéanti.

Au moment d'être abandonné, le projet de loi réservait le suicide assisté aux personnes de plus de 18 ans résidant en France et souffrant d'une « affection grave et incurable qui engage le pronostic vital, en phase avancée ou terminale » et impliquant une souffrance physique ou psychologique insupportable. Seules les personnes aptes à manifester leur volonté de façon libre et éclairée pouvaient en bénéficier. La possibilité qu'un tiers administre la substance létale avait été supprimée. À en croire Olivier Falorni, toutes ces dispositions ont donc été réintroduites dans sa nouvelle proposition de loi.

En reprenant cette dernière version sous la forme d'une nouvelle proposition de loi, Olivier Falorni manœuvre pour empêcher que les travaux de la précé-

dente législature ne soient purement et simplement perdus. Mais l'efficacité de cet artifice est limitée. S'il venait effectivement à être examiné par les députés au cours de cette 17^e législature, ce texte devra quoi qu'il arrive faire l'objet d'un nouvel examen législatif depuis le début : examen en commission article par article, puis en séance publique.

Configuration plus favorable

La présidence de l'Assemblée « n'a pas encore formellement enregistré le texte », précisait-on au Figaro samedi matin du côté du Palais Bourbon. Le dépôt des textes à l'Assemblée suppose en effet un court délai d'instruction, visant notamment à réaliser un très basique contrôle de constitutionnalité et à proposer au député d'éventuelles corrections ou ajustements légistiques. « Ce dépôt pourrait être validé en début de semaine prochaine. »

L'élue de la Charente-Maritime milite depuis des années pour la mise en place de l'« aide à mourir ». Avant d'être rapporteur du précédent projet de loi, il avait par exemple été rapporteur de la mission d'évaluation de la loi Claeys-Lionetti. Après la dissolution, le député MoDem avait exprimé son amer regret de voir le projet de loi abandonné. À l'inverse, certains acteurs des soins palliatifs et de soins, qui avaient manifesté leur opposition au suicide assisté et à l'euthanasie, s'en étaient réjouis. Olivier Falorni avait également dit craindre que l'arrivée du Rassemblement national (RN) à Matignon en cas de victoire du parti à la flamme aux législatives ne signe l'arrêt de mort de cette réforme sociale. Mais les élections législatives ont accouché d'une Assemblée fracturée entre trois blocs. Une configuration a priori plus favorable pour les partisans de l'euthanasie et du suicide assisté qu'une Chambre basse dominée par le RN, pourtant très divisé sur les sujets de société. Reste à savoir si ce nouveau texte sera repris ou non en priorité par le prochain gouvernement... ■ E.P.

Marc Henry Tel-Aviv

Durant le week-end, les Israéliens et les houthistes se sont livrés à des représailles mutuelles.

La guerre dans la bande de Gaza se propage désormais dans le Golfe. En l'espace de trois jours, une véritable escalade s'est produite. Les rebelles yéménites houthistes ont tiré dimanche un missile, qui a été intercepté avant d'atteindre Eilat, un port et site de villégiature israélien au bord de la mer Rouge. Ils s'agissait des premières représailles au bombardement massif samedi par l'aviation israélienne contre le port yéménite de Hodeïda qui a provoqué d'immenses incendies. L'État hébreu avait ainsi répliqué, dans le cadre d'une opération surnommée « bras long », à l'explosion vendredi d'un drone envoyé par les houthistes en plein centre de Tel-Aviv, qui a fait un mort et plusieurs blessés.

Détail important : c'était la première fois que les houthistes ont visé le cœur d'Israël alors que, jusqu'à présent, cette milice avait lancé depuis le début de la guerre à Gaza le 7 octobre, déclenchée par des massacres commis par le Hamas dans le sud d'Israël, quelque 220 missiles et drones en direction d'Eilat. La plupart de ces engins ont été interceptés par les forces navales américaines déployées dans le Golfe ou l'aviation et les systèmes de défense aérienne israéliens.

Jusqu'à samedi, Israël s'était contenté d'encaisser ces agressions des houthistes menées au nom de la solidarité avec les Palestiniens de la bande de Gaza, sans s'en prendre directement aux houthistes. Mais l'attaque contre Tel-Aviv a bouleversé les règles du jeu. Selon les commentateurs israéliens, le message émis ainsi par Israël s'adresse à l'Iran, qui arme et finance non seulement les houthistes, mais aussi le Hezbollah alors que les affrontements entre cette milice chiite libanaise avec l'armée israélienne menacent à tout moment de dégénérer en guerre. « Si l'aviation israélienne est capable de frapper au Yémen situé à 1 700 km, elle peut aussi attaquer Téhéran qui se trouve à 1 500 km de distance », souligne Amir Bohbot dans Walla, un site d'informations israélien.

Benjamin Netanyahu a, pour sa part, brandi une menace à peine voilée à l'Iran. « Notre attaque au Yémen a clairement fait savoir à nos ennemis qu'il n'y a aucun endroit où ils peuvent échapper au bras long d'Israël. Tous ceux qui nous agressent paieront le prix fort », a prévenu le premier mi-



Des policiers israéliens inspectent la zone où un drone envoyé par les houthistes a explosé, le 19 juillet, à Tel-Aviv.

GIL COHEN/AGENCEWAP

La confrontation entre Israël et les rebelles du Yémen dégénère

nistre, qui doit arriver à Washington lundi pour rencontrer Joe Biden et prononcer un discours devant le Congrès. À propos du raid israélien au Yémen, les États-Unis ont fait savoir qu'ils n'avaient pas participé directement à l'opération, tout en soutenant le « droit à l'autodéfense d'Israël ».

Jusqu'à présent, les forces américaines déployées dans la région avaient avant tout un rôle défensif, en détruisant en vol une partie des drones et des missiles dirigés vers Israël, mais aussi contre les navires empruntant les eaux du Golfe visés par les houthistes. Les États-Unis se sont toutefois abstenus jusqu'à ce qu'ils prennent aux bases terrestres utilisées par les houthistes pour mener leurs agressions, comme a décidé de le faire Israël.

L'opération samedi contre le port yéménite a été apparemment menée

selon les plans israéliens. Une vingtaine d'avions, des bombardiers, des appareils spécialisés dans le ravitaillement en vol et des opérations de

« Notre attaque au Yémen a clairement fait savoir à nos ennemis qu'il n'y a aucun endroit où ils peuvent échapper au bras long d'Israël. Tous ceux qui nous agressent paieront le prix fort »

Benjamin Netanyahu
Premier ministre israélien

sauvetage d'équipages en danger, ont été mobilisés, de même que des bâtiments de marine. Le port de Hodeïda, situé dans une zone contrôlée par les

rebelles, a été présenté comme le site stratégique utilisé pour le transfert des armes iraniennes destinées aux houthistes. L'aviation israélienne a également détruit une vingtaine d'installations de stockage de carburant, une des sources de financement des rebelles. Ces bombardements ont causé la mort de six personnes, fait trois disparus et 83 blessés, selon les autorités houthistes. Les pompiers luttent toujours dimanche contre l'incendie dans le port de Hodeïda.

Selon des médias israéliens citant des « responsables de service de sécurité », l'Arabie saoudite a été informée à l'avance que des avions israéliens en route vers le Yémen allaient survoler l'espace aérien du royaume. L'Iran a « fermement condamné » dimanche ces frappes, mettant en garde contre une « escalade des tensions ».

Pour ce qui est du missile tiré dimanche par les houthistes vers Eilat, il a été intercepté avant de pénétrer dans le territoire israélien grâce à une batterie de défense aérienne de type Arrow 3. Ce succès compense en partie l'échec patent vendredi lorsque le drone explosif, qui a atteint Tel-Aviv, n'avait pas été identifié à temps, si bien que les sirènes d'alarme n'avaient pas retenti pour permettre à la population de se mettre à l'abri à la suite d'une « erreur humaine ».

Reste à savoir jusqu'à où cette escalade va aller. Seule certitude : toutes les unités en charge de la défense aérienne, ainsi que les pilotes d'avion et les divers services de renseignements israéliens ont été placés en état d'alerte renforcé de même que les systèmes de protection des ports, des aéroports et des voies ferrées. ■

Dans les décombres de Gaza, la longue errance des survivants

Guillaume de Dieuleveult
Correspondant à Jérusalem

Malgré neuf mois et demi de guerre, des bombardements massifs, des combats de rue, la faim, les ordres d'évacuation répétés, des Palestiniens vivent toujours dans le nord de la bande de Gaza. Ils seraient environ 350 000. Plongés dans un cauchemar dont ils ne voient pas le bout, ils ne veulent pas partir vers le sud du territoire, comme les y incite l'armée israélienne. Au prix de mille souffrances, ils refusent d'abandonner leur terre. L'accès à la bande de Gaza étant interdit aux journalistes, Le Figaro a interviewé certains d'entre eux à distance.

Depuis le début de cette guerre causée par l'attaque terroriste du Hamas, le 7 octobre, ces hommes, ces femmes et ces enfants errent dans l'agglomération de Gaza à la recherche d'un abri. Mountasser Salah Saquer, 35 ans, ne compte plus combien de fois il a dû bouger. D'abord, il s'est réfugié, avec sa femme et ses deux enfants, dans l'hôpital al-Aqsa. Ils y sont restés vingt-six jours : à l'écouter, ce n'était pas un mauvais moment. « La guerre n'était pas aussi brutale que maintenant », explique-t-il. Nous avions de l'eau, de l'électricité... »

Forcé de quitter l'enceinte de l'hôpital, il va chez ses beaux-parents. Mais l'immeuble est bombardé. « C'est là que mon fils, Majid, 5 ans, est mort. Mon beau-père aussi a été tué, ma femme a été blessée et moi, j'ai perdu un œil. » La dépouille de son fils a été emportée dans un hôpital, mais il n'a jamais pu la pleurer : « Il a été enterré dans une fosse commune, »

« C'est un paysage apocalyptique. Les enfants sont livrés à eux-mêmes. Ils jouent dans les décombres ou dans des maisons à moitié en ruine. Leurs parents sont dans des conditions de précarité incroyables »

Alexandre Chatillon
Directeur de l'ONG Super Novae

on ne sait pas où », précise-t-il. « Nous avons laissé derrière nous notre maison, nos meubles, notre mémoire. Nous n'avons plus rien. Ce n'est pas facile de bouger d'un endroit à l'autre : nous le faisons par nécessité. Nous devons protéger notre fille », affirme-t-il. Ils ne sont jamais restés plus d'une vingtaine de jours au même endroit.

Ils se déplacent avec le minimum : des couches pour bébé, un peu de nourriture s'ils en ont. Les affaires de la famille tiennent dans un sac. Darren al-Danaf, 25 ans, n'emporte rien pour elle ni pour son mari, seulement les habits de leurs deux enfants et quelques jeux. Enceinte de quatre mois, elle précise prendre aussi ses ordonnances médicales. Depuis le début de la guerre, ils ont vécu dans onze endroits différents. Ils ont des habitudes. « Je porte notre fille de 2 ans, et mon mari, notre fils de 3 ans », explique-t-elle. Ce petit garçon marche mal : il a été blessé à la jambe et au visage, début décembre, alors qu'ils fuyaient des combats.

Le sort des enfants est au cœur de toutes les préoccupations. « Quand nous allons d'un endroit à l'autre, nous essayons de ne pas les perdre, ni de les faire tomber si nous devons marcher vite », raconte Darda al-Nunu, 55 ans, à la tête d'une famille de dix personnes. Déplacée quatorze fois depuis le début de la guerre, elle s'inquiète des conséquences « physiques et psychologiques » pour ces enfants : « Ils pleurent beaucoup. Certains se sont mis à bégayer, d'autres n'arrivent plus à parler. »

Out aller lorsque l'on fuit sous les bombes ? « Si je dois partir, je regarde vers le ciel et je prie Dieu pour que tout s'arrête », avoue Darda al-Nunu. « On ne choisit pas vraiment l'endroit où nous allons », recon-

naît Darren al-Danaf. La jeune femme dit avoir développé des « techniques de survie » : « Nous nous adaptons vite aux nouveaux endroits, aux nouvelles personnes. Une fois, nous avons dû dormir à vingt-deux dans la même pièce, hommes et femmes, tous ensemble : le déplacement, cela veut dire plus de liberté n'est d'intimité. » Démunis, ils s'entraident, s'échangent des vêtements, de l'eau, un peu de nourriture : pois chiches en boîte, galettes de pain. « Si on ne trouve plus d'endroit où aller, on installera des tentes dans les rues », lance Darda al-Nunu.

Tout plutôt que de quitter la ville de Gaza. « Nous n'allons pas vers des endroits qui nous semblent plus sûrs, ou plus confortables. Mais seulement là où l'armée israélienne nous dit d'aller, affirme Mountasser Salah Saquer. S'ils nous disent d'al-

ler vers l'est, ou vers l'ouest, on y va. Mais jamais nous n'irons vers le sud ! Je suis né ici, c'est ma ville. Si je dois mourir, je veux mourir ici. »

Cette volonté de rester, coûte que coûte, a frappé Alexandre Chatillon. Directeur de l'ONG Super Novae, il vient de séjourner dans la bande de Gaza pour mettre en place un programme de soutien aux enfants financé par le ministère des Affaires étrangères. Il a pu se rendre dans la ville de Gaza. « C'est un paysage apocalyptique. Les enfants sont livrés à eux-mêmes. Ils jouent dans les décombres ou dans des maisons à moitié en ruine. Leurs parents sont dans des conditions de précarité incroyables. Mais ils ne veulent pas abandonner leur quartier », confirme-t-il. Par contraste, la vie lui paraît plus facile dans le sud de la bande de Gaza, où reprend un semblant d'activité. ■

Europe 1

6H-9H
EUROPE 1 MATIN
Sébastien Le Belzic

Retrouvez l'Édito politique à 7h50 avec Carl Meus du Figaro Magazine



Le président américain Joe Biden à l'aéroport régional du comté de Dane à Madison, Wisconsin, le 5 juillet 2024. NATHAN HOWARD

Joe Biden renonce à un second mandat et apporte son soutien à Kamala Harris

Adrien Jaulmes correspondant à Washington

Le président des États-Unis a annoncé, dimanche, son retrait de la course à la Maison Blanche.

L'âge a fini par avoir raison de ses ambitions. Au lieu d'une réélection pour un second mandat qu'il aurait achevé à l'âge de 87 ans, le président américain, déjà le plus vieux de l'histoire de son pays, a été forcé d'abandonner la course. Sa décision n'a pas été spontanée. Elle lui a été imposée par le parti démocrate, qui a rapidement perdu confiance dans ses chances de remporter un second mandat. Mais, même face aux pressions de son parti, Biden a tenté jusqu'au bout de s'accrocher. Après le choc causé par son débat face à Trump le 27 juin, le président et son entourage ont tout fait pour faire taire les critiques et calmer la panique qui s'est emparée de son camp. Le parti démocrate lui avait accordé un délai de grâce pour annoncer dignement son retrait. Mais Biden et son clan ont utilisé ce sursis pour relancer sa campagne. Le cercle étroit qui l'entoure à la Maison-Blanche limite et contrôle au maximum les contacts avec les médias. Composé de sa famille, en particulier de son épouse Jill Biden, de son fils Hunter, et de quelques conseillers fidèles ainsi que de confidentes de longue date, l'entourage de Biden a serré les rangs, tentant de mettre fin au débat sur son état physique et mental.

Ils ont continué à mettre sur le compte d'un rhume le « mauvais débat » du président contre Trump. Puis Biden lui-même a invoqué de surcroît le décalage horaire, même si le débat a eu lieu près de deux semaines après son retour d'Europe. « J'aurais dû écouter mes collaborateurs... Je me suis endormi », avait dit Biden. Puis il a fini par reconnaître qu'il n'était « plus tout jeune » et admis qu'il devrait « dormir plus ». Mais il a persisté dans son intention de rester dans la course. « Ce n'était pas ma meilleure performance. Personne ne me pousse dehors. Je ne pars pas. Je

suis dans cette course jusqu'à la fin et nous allons gagner ».

Maquillé avec un fond de teint orange, il a tenté de convaincre en multipliant les apparitions publiques et les rassemblements de campagne. Biden a aussi essayé de conjurer l'impression désastreuse créée par son débat en donnant des entretiens dans des contextes plus amicaux. Une première interview a été diffusée sur ABC où il répondait aux questions de George Stephanopoulos. Biden a d'emblée exclu d'abandonner la campagne. S'il a reconnu avoir fait un mauvais débat, il s'est dit apte à accomplir un second mandat. Dans une réponse étrange, il a affirmé qu'il « ne pensait pas » avoir visionné les images de son débat face à Trump.

Début juillet, le sommet de l'Otan à Washington, prévu de longue date, lui a

quement Biden à se retirer. « La question de comment aller de l'avant a été bien discutée pendant plus d'une semaine, et il est temps de la clore, a écrit Biden dans une lettre aux élus démocrates, toute faiblesse dans notre résolution ou de manque de clarté sur la tâche qui nous attend ne fait qu'aider Trump et nous handicape. Il est temps de nous rassembler ».

La porte-parole de la Maison-Blanche a opposé un mur aux questions des journalistes. Comme dans une corrida, elle a dans ses conférences de presse successives esquivé les questions des correspondants de la Maison-Blanche, furieux d'avoir été bernés, ou de s'être auto-censurés. Elle a éludé question après question, répondant par des man-

tras. « Le président a eu une mauvaise passe... Il avait un rhume... Il souffrait du décalage horaire... Il ne souffre pas de démence ». Et cela même lorsque les médias découvrent qu'un médecin spécialiste de la maladie de Parkinson est venu plusieurs fois à la Maison-Blanche.

La contre-attaque a aussi consisté à faire valoir le bilan du président, à souligner les mensonges de Trump et affirmer que Biden est en pleine possession de ses moyens. Les médias, qui ont été les premiers dans le camp démocrate à appeler à l'abandon de sa candidature, étaient aussi dans le viseur. Le revirement des commentateurs, qui ont fait mine de découvrir à la télévision l'état du président, a été rapide, pour éviter de perdre toute crédibilité. Les journa-

listes démocrates ont commencé à décirer enfin ce qu'ils savaient, ne savaient pas, ou n'ont pas voulu savoir. Après s'en être pris aux médias, les attaques de Biden contre les élites du parti démocrate, ont pris parfois des accents trompeurs.

L'influence du clan californien, le puissant bastion du parti démocrate, a aussi irrité Biden. Nancy Pelosi, 84 ans, l'ancienne présidente de la Chambre des représentants, a été longtemps une alliée. Mais elle a aussi à cœur les intérêts du parti. Réélue en 2022, elle a renoncé à son poste. Elle craint qu'en s'acharnant, Biden n'entraîne une défaite retentissante du parti démocrate et une perte de la majorité aux deux chambres.

Biden et son clan n'ont fait que retarder l'inéluctable. Un nombre croissant de donateurs, riches mécènes du parti démocrate, ont commencé à prendre leurs distances. Certains ont fait part, anonymement, de leur effarement devant l'état physique du président. Ils ont décrit comment Biden utilise un prompteur même pour s'adresser à de petites audiences dans un cadre semi-privé et a souvent besoin d'aide pour monter une marche, et comment il semble oublier le nom de ses interlocuteurs. Un groupe rassemblant 168 signataires a appelé Biden : « Nous vous exhortons respectueusement à vous retirer de la course à la réélection pour le bien de notre démocratie et l'avenir de notre nation ».

Le retrait de Biden de la campagne présidentielle intervient après des semaines d'inquiétude quant à son état physique et mental, et sa capacité à mener une campagne contre l'ancien président Donald Trump, sans même parler de gouverner le pays pendant quatre années supplémentaires. La décision de Biden est également susceptible de soulever des questions quant à sa capacité à remplir les fonctions présidentielles jusqu'à la fin de son mandat.

C'est la première fois depuis des décennies qu'un président américain renonce à se représenter pour un second mandat. En 1968, Lyndon Johnson avait décidé de ne pas briguer un second mandat. Cette annonce, quoiqu'attendue, est une nouvelle surprise dans une campagne qui n'en manque pas. ■

« Le président américain, déjà le plus vieux de l'histoire de son pays, a été forcé d'abandonner la course. »

donné l'occasion de donner sa première conférence de presse publique depuis des mois, et de répondre sans prompteur ni notes aux questions des reporters. Avant même qu'elle commence, Biden avait déjà salué le président ukrainien Volodymyr Zelensky en l'appelant Poutine. Puis il a appelé Trump son vice-président. S'il a tenu jusqu'au bout de la conférence de presse, il n'a pas réussi à tellement rassurer.

Biden a aussi tenté l'argument de l'unité auprès de son parti, et notamment auprès des élus au Congrès, qui ont hésité par loyauté à appeler publi-



La vice-présidente Kamala Harris, accompagnée du président américain Joe Biden, prononce un discours lors d'une réception dans le jardin des Roses de la Maison Blanche à Washington, le 13 mai 2024. POOL/ABACA

Au Bangladesh, les étudiants défient le pouvoir malgré la répression

Emmanuel Derville New Delhi (Inde)

La Cour suprême a réduit les quotas de recrutement dans la fonction publique, comme le réclamaient les manifestants.

La Cour suprême du Bangladesh devait se réunir le 7 août pour examiner la légalité de la discrimination positive dans la fonction publique. Les violences de ces derniers jours ont poussé les magistrats à statuer dès dimanche. La plus haute instance judiciaire du pays a décidé de réduire de 30 % à 5 % les postes réservés aux héritiers des vétérans de la guerre d'indépendance. Le verdict pourrait peut-être ouvrir la voie à une sortie de crise pour le gouvernement de la première ministre, Sheikh Hasina, qui tentait coûte que coûte, depuis une semaine, d'écraser la contestation étudiante.

La colère a commencé à monter le 5 juin. Ce jour-là, la Haute Cour rétablit le quota de 30 % dans le secteur public que les autorités avaient abrogé en 2018 sous la pression de la rue. Furieux, des milliers d'étudiants mobilisés sous la bannière d'un mouvement appelé « Students Against Discrimination » bloquent les grands axes à Dacca début juillet. Ils exigent l'abrogation d'une mesure jugée inégalitaire. La grogne s'étend dans plusieurs villes, et la première ministre, Sheikh Hasina, emploie la manière forte.

La police, épaulée par la branche étudiante de la Ligue Awami, le parti au pouvoir, tire sur les manifestants à coups de balles en caoutchouc et de gaz lacrymogène. Rien n'y fait. Sheikh Hasina déploie alors les gardes-frontières ainsi que le bataillon d'action rapide. Cette unité dite antiterroriste a été pointée du doigt par plusieurs ONG pour son recours à la torture et à des exécutions illégales sanctionnées par la hiérarchie. Samedi, la répression monte d'un cran avec l'imposition du couvre-feu à travers le pays. L'armée est déployée avec l'ordre de tirer à vue.

Les protestataires tentent de contourner le blocage d'internet imposé le 18 juillet. Un groupe de hackers, qui se fait appeler « Le R3SISTANC3 », pirate le site du bureau du premier ministre et de la police, utilise la messagerie Telegram pour communiquer et mobiliser les étudiants. « Ce n'est plus une manifestation. C'est une guerre pour la justice, pour la liberté et pour notre avenir », peut-on lire sur le site de la police. Le lendemain, une foule prend d'assaut une prison du centre du pays, libère les détenus et incendie le bâtiment.

La répression est révélatrice de l'autoritarisme du gouvernement de Sheikh Hasina, au pouvoir depuis quinze ans et reconduite pour un cinquième mandat en janvier, après des élections



Dans les rues de Dacca, vendredi. Le bilan des affrontements entre forces de l'ordre et étudiants s'élevait à 151 morts, dimanche matin, selon l'AfP. RAJIB DHAR/AP

dans des circonstances troubles. L'opposition emmenée par le Parti nationaliste du Bangladesh (PNB) avait boycotté les législatives pour dénoncer les arrestations dans la classe politique durant la campagne. Ces derniers jours, le pouvoir a accusé le PNB de prêter main-forte aux étudiants et d'être responsable des violences. Ce parti proche des islamistes a lancé des appels à manifester.

Inquiète du pourrissement de la situation, l'Inde a commencé samedi à évacuer ses ressortissants. Plus d'un millier a quitté le Bangladesh ce week-end. Environ 15 000 Indiens vivent sur place. Dimanche matin, le bilan de la répression s'élevait à 151 morts d'après un décompte de l'Agence France-Presse, et des milliers de blessés.

La colère étudiante contre les quotas plonge ses racines dans la crise du marché du travail. Le Bangladesh a longtemps été porté par des indicateurs sociaux plutôt corrects. La durée de scolarisation a doublé depuis trente ans.

Le taux d'alphabétisme s'élève à 76 %. Le PIB par tête est légèrement plus élevé qu'en Inde, avec une économie portée par les exportations de textile. Mais, depuis le début de la guerre en Ukraine, cette nation de 170 millions d'habitants est minée par une inflation record depuis dix ans, qui rend plus impérieuse la quête d'un emploi stable et bien payé dans la fonction publique.

Concours entachés de fraude

Le chômage frappe 16 % des jeunes, trois fois plus que la moyenne nationale, d'après l'Organisation internationale du travail. Pire, 41 % de la jeunesse ne travaille pas, ne fait aucune étude ni apprentissage, selon le Bureau des statistiques du Bangladesh. Ceux qui ont la chance d'avoir une activité ne sont pas mieux lotis : 92 % des 15-27 ans exercent un emploi précaire.

La frustration est d'autant plus grande que les concours de la fonction publique sont entachés de fraude. En 2022,

plus de 350 000 candidats s'étaient présentés aux examens du Bangladesh Civil Service, alors qu'il n'y avait que 1710 postes. Par conséquent, certains achètent les sujets des épreuves. La presse locale a révélé début juillet que des fonctionnaires avaient vendu les questions au prix fort.

Au lieu d'admettre la détresse ambiante, Sheikh Hasina a dénigré les protestataires en les traitant de « razakar ». Cette insulte, qui signifie « collabos », désigne ceux qui ont aidé l'armée pakistanaise à combattre le mouvement pour l'indépendance durant la guerre de 1971. Le Bangladesh, appelé alors Pakistan oriental, constituait l'aile est de ce pays né après la partition des Indes anglaises en 1947. La chef du gouvernement entendait ainsi réaffirmer la légitimité des quotas en faveur des héritiers des combattants engagés dans ce conflit qui a fait des centaines de milliers de morts, où les viols, la torture et les exécutions sommaires ont été monnaie courante.

Si le souvenir de ces atrocités reste vif pour les Bangladais de la génération de Sheikh Hasina, âgée de 76 ans, les manifestants pensent autrement. Ils rejettent l'idée que les souffrances du passé confèrent des privilèges à une minorité. La mémoire du combat pour l'indépendance est d'autant plus lointaine que neuf Bangladais sur dix sont nés après 1971. Les manifestants se sont réapproprié le terme « razakar », avec ce slogan : « Qui suis-je ? Un collabo ! »

Vendredi, le gouvernement et des représentants étudiants ont organisé des pourparlers. Sans résultat. Ne restait plus alors que la Cour suprême pour permettre au gouvernement de sauver la face. Elle lui a donné ce qu'il espérait. Néanmoins, le conflit persistait dimanche. Les autorités maintenaient le blocage d'internet et le brouillage des communications téléphoniques. De leur côté, les étudiants demandaient la libération des manifestants interpellés et la démission du ministre de l'Intérieur. ■

Brésil: les déboires de Jair Bolsonaro s'aggravent

Eléonore Hughes Rio de Janeiro

L'ex-président est suspecté d'association de malfaiteurs et de détournement de fonds pour avoir revendu les cadeaux de ses hôtes étrangers.

Depuis que Jair Bolsonaro a quitté le pouvoir fin décembre 2022, ses problèmes avec la justice brésilienne se multiplient. La pression est encore montée d'un cran au début du mois de juillet après la recommandation de la police fédérale d'inculper l'ex-président d'extrême droite dans « l'affaire des bijoux ». L'ancien militaire est soupçonné d'avoir détourné et vendu illégalement des cadeaux de luxe offerts par des dirigeants étrangers moyennant une valeur d'environ 1,1 million d'euros.

L'affaire avait éclaté en mars de l'année dernière. Jair Bolsonaro se trouvait alors aux États-Unis, où il s'était réfugié après avoir perdu l'élection présidentielle de 2022 face à son rival de gauche, Luiz Inácio Lula da Silva. La presse brésilienne révèle que des agents du fisc avaient saisi des bijoux trouvés dans le sac à dos d'un fonctionnaire du gouvernement de Bolsonaro qui revenait d'un voyage of-

ficiel au Moyen-Orient, en 2021. Parmi les cadeaux : une bague, un collier, une montre et une paire de boucles d'oreilles de la marque suisse Chopard, qui valaient au total environ 3 millions d'euros. Selon la police fédérale, dans un rapport rendu public récemment, les faits révélés en mars dernier étaient loin d'être un incident isolé. Bolsonaro aurait bénéficié d'un système de ventes illégales de bijoux et d'articles de luxe qui auraient dû être versés au patrimoine national. La police soupçonne l'ancien président d'association de malfaiteurs, de blanchiment d'argent et de détournement de fonds. Onze autres personnes sont également visées. Concernant le leader d'extrême droite, le procureur général Paulo Gonet doit désormais décider s'il y a suffisamment de preuves pour l'inculper.

L'ex-président nie avoir commis des infractions. Le sénateur Flavio Bolsonaro a dénoncé sur X (anciennement Twitter) une persécution « éhontée » contre son père. Selon le journal

O Globo, Bolsonaro pourrait encourir une peine d'emprisonnement de 25 ans au total. Pour Davi Tangerine, professeur de droit pénal à l'université d'État de Rio de Janeiro, « la probabilité de condamnation est élevée », au vu des éléments « très solides » apportés par la

« Même sans être candidat, Bolsonaro a le pouvoir de mobiliser une base conservatrice, une base très idéologique »

Luciana Santana
Professeur de sciences politiques à l'université fédérale d'Alagoas

police fédérale. Dans le dossier figure notamment une capture d'écran d'une conversation WhatsApp, entre Bolsonaro et son aide de camp Mauro Cid en février 2023, où Bolsonaro semble donner son feu vert à la vente de bijoux lors d'une vente aux enchères en ligne.

« L'affaire des bijoux » n'est qu'une des nombreuses actions en justice impliquant l'ancien président. En mars, la police avait recommandé l'inculpation de Bolsonaro pour soupçons de falsification de certificats de vaccination contre le Covid-19 en sa faveur et celle de ses proches. La police fédérale se penche également sur son rôle dans la planification supposée d'un coup d'État visant à le maintenir au pouvoir malgré sa défaite aux urnes. Dans le cadre de cette enquête, la police cherche à déterminer le rôle de l'ancien militaire dans l'émeute du 8 janvier 2023, quand ses partisans avaient saccagé la Cour suprême et le palais présidentiel à Brasília, la capitale.

Depuis qu'il a quitté le pouvoir, Bolsonaro a déjà été condamné par le Tribunal supérieur électoral à huit années d'inéligibilité pour ses attaques contre le système de vote électronique. Pourtant, cette sentence n'empêche pas certains de ses alliés de caresser l'espoir d'une annulation de la condam-

nation, ce qui laisserait la voie libre à l'ancien dirigeant de concourir à l'élection présidentielle de 2026. Mais, selon Luciana Santana, professeur de sciences politiques à l'université fédérale d'Alagoas, la recommandation d'inculpation dans « l'affaire des bijoux » vient remettre en question cette perspective. Pour cette experte, le Parti libéral - groupe politique de Bolsonaro - va désormais « faire pression pour qu'un nom soit défini ». Parmi les possibilités : le gouverneur de São Paulo, Tarcísio de Freitas, la femme de l'ex-président, Michelle Bolsonaro, ou encore l'un de ses fils. Malgré les multiples enquêtes judiciaires et deux inculpations, Bolsonaro bénéficie toujours d'une grande influence, estime M^{me} Santana. « Même sans être candidat, il a le pouvoir de mobiliser une base conservatrice, une base très idéologique », analyse-t-elle. Mais sa capacité à transférer les votes recueillis à la dernière élection présidentielle à un éventuel héritier reste à prouver. ■

« Il faut se sentir exister ! » : ces citadins qui s'adonnent au trail « pour donner du relief » à leur vie

Stéphane Kovacs

Si, depuis la fin des années 1990, le nombre d'adeptes de ces courses en pleine nature explose - avec en moyenne 15% de croissance par an -, on trouve, parmi eux, de plus en plus de cadres urbains.

Entre coulees vertes et pots d'échappement, ils se faufilent le long de trottoirs écriqués, traversent les rues pavées en petite foulée, avalent quatre à quatre les marches des escaliers, slaloment entre les plots jaunes, esquivent les trous dans la chaussée, sautent les barrières protégeant les travaux... Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il gèle, on les croise, gilet d'hydratation, manchons de compression - pour réduire la fatigue musculaire - et baskets aux pieds, aux Buttes-Chaumont, en bas du funiculaire de Montmartre ou encore au bois de Vincennes. Mais « qu'est-ce qui fait courir des 100 km, des raids aventure ou des ultratrails, sur des terrains de plus en plus variés, à des pelotons particulièrement fournis et bigarrés ? », se demande le sociologue du sport Olivier Bessy (1). Si, depuis la fin des années 1990, le nombre d'adeptes du trail explose - avec en moyenne 15% de croissance par an -, on trouve, parmi eux, de plus en plus de citadins, pour la plupart cadres supérieurs. « Dans un contexte de désarroi identitaire, analyse Olivier Bessy, il joue un rôle de compensation à une vie trop fade, un quotidien trop monotone et s'avère être le meilleur antidote à une identité défectueuse. Vivre ne suffit plus, il faut se sentir exister ! »

Sur des sentiers caillouteux, des chemins enneigés, à flanc de montagne ou tout simplement dans un parc urbain. À l'assaut de rochers ou de volées d'escalier. Des heures, voire des jours durant. La pandémie de Covid et sa quête d'espaces et de verdure n'a fait qu'accélérer cet engouement. Parmi les « 12,4 millions de coureurs, soit 25% de la population française », recensés par l'Observatoire du running 2024, 39% s'adonnent également au trail, tandis que 2% ne font que ça : des courses en pleine nature, sur des chemins techniques, avec du dénivelé. Quant à sa version extrême, l'ultra-trail (plus de 80 km), elle fascine.

« Désormais en France, on organise davantage de trails que de courses sur route, observe Virgile Cailliet, délégué général de l'Union sport & cycle. La carte d'identité du traileur, c'est un homme de plus de 45 ans, qui a un pouvoir d'achat conséquent, et qui court une fois par semaine en moyenne. Quelque 27% d'entre eux se qualifient de traileurs urbains. La première région d'origine étant Auvergne-Rhône-Alpes, suivie par l'Île-de-France ».

Parallèlement, le nombre de destinations proposant des parcours permanents a explosé en dix ans. « Alors que la première station de trail a été créée en Isère en 2011, très rapidement, d'autres collectivités ont souhaité proposer une offre similaire sur leur territoire, en s'associant en réseau, détaille le service On Piste, créé par le groupe Rossignol. On en compte aujourd'hui 51, et 680 parcours permanents et balisés. En montagne, sur le bord de mer, en plaine, à proximité des grandes villes et même Outre-mer ».

Les plus fréquentées ? « Celles de Bures-sur-Yvette, à 45 minutes de Paris en RER, ou de Rouen, à 1h30 en train, énumère-t-on chez On Piste. Chaque week-end, elles font le plein de Franciliens. La dernière station que l'on a ouverte se situe sur les hauteurs de Lyon. Sa caractéristique, c'est qu'il y a beaucoup d'escaliers. L'urban trail, où l'on joue avec le mobilier urbain, remporte un grand succès. À Laval ou Niort, par exemple, nos parcours, très prisés des télétravailleurs, permettent de visiter la ville en courant, avec des ruelles, des escaliers, et divers obstacles ».

Début février, près de 4500 coureurs se sont pressés au départ de la première édition de l'Urban Trail d'Amiens, qui

en attendait 3000. Une semaine plus tard, en seulement une minute, toutes les places ont été prises à l'Intrail-Muros, à Saint-Malo. Quant à la 17^e édition de l'EcoTrail Paris, le 16 mars, elle a rassemblé plus de 14500 participants : un record dans l'histoire de la course ! « Rendez-vous compte qu'il y a 50000 demandes chaque année pour l'ultra-trail du Mont-Blanc (UTMB, 171 km, 10000 m de dénivelé positif, NDLR) et la Diagonale des Fous (164 km, idem) sur l'île de La Réunion ! », s'exclame Olivier Bessy, lui-même marathonnien et ultratrailleur. « Des citadins CSP+ beaucoup plus que des locaux », décrit un habitué.

« Pour aller acheter le pain, ou même quand je suis invité par un ami à l'autre bout de Paris, j'y vais en courant. Je n'ai plus de passe Navigo ; la course, c'est devenu mon principal mode de transport »

Alexandre Boucheix Chef de projet chez JCDecaux à La Défense

Autrefois réservée à une élite spécialisée de la montagne, le trail, « c'est la success story des sports outdoor de cette dernière décennie, s'enthousiasme-t-on chez On Piste. C'est devenu une aspiration voire une philosophie de vie pour des milliers de runners en recherche d'expériences plus nature, d'évasions et d'aventures ». Avec plus de 3600 épreuves organisées sur tout le territoire, la France est l'un des pays les plus engagés en Europe.

Ce sont parfois à des drôles de processions qu'assistent les touristes, aux abords du Sacré-Cœur de Montmartre. Quinze minutes de talons fesses et de montées de genoux, une demi-heure

d'escaliers, de fractionnés, ou d'effort à différentes allures en terrain vallonné, avant d'aller clore la séance par un joyeux « ravitaillement » au bar Patoche : avec 300 séances d'entraînement par an, des stages et des challenges tout au long de l'année, le Team Trail Paris est un club de coureurs parisiens en plein essor. S'y côtoient des athlètes en quête de performance et d'autres ayant une approche plus ludique. Créé en 2016, affilié à la Fédération française d'athlétisme, il compte aujourd'hui 300 adhérents, dont un tiers de femmes.

« On reçoit quotidiennement des demandes d'adhésion sur notre boîte mail et notre compte Instagram, indique Damien Imparato, prof d'EPS et président de l'association. On a été obligés de doubler les groupes. Le mercredi soir, lors de notre entraînement phare, on est au minimum 50, parfois jusqu'à 80. Il y a deux ans, on n'était qu'une trentaine... De mi-mars à mi-octobre, on prépare les courses de montagne : on est donc en recherche de dénivelé et d'escaliers. Mais vu notre nombre, on a dû adapter nos parcours, pour éviter les endroits prisés des touristes ».

Lui court tous les matins, en compagnie de sa femme. Une routine d'environ 25 minutes aux Buttes-Chaumont, un peu plus le week-end. « Ça a commencé au moment du confinement, raconte Hubert, directeur marketing de 33 ans. Après le Covid, mon beau-frère m'a inscrit à un trail. J'ai adoré ! Pour l'instant, ma distance la plus longue, c'était les 50 km du trail du Salagou, près de Montpellier. Je ne cherche ni à me dépasser, ni la douleur de l'effort. Juste à me dépasser, en essayant de maximiser ma performance. Les rares fois où je ne cours pas, je me sens moins d'attaque au boulot, j'ai beaucoup de mal à démarrer ma journée. Désormais, j'aimerais bien m'inscrire à l'ultra... »

L'UTMB, la Diagonale des Fous, et même une traversée de 500 km du dé-



Baskets aux pieds, une citadine gravit en sautant les marches des escaliers, dans le quartier de Montmartre, à Paris.

sert chilien en solo : en 2023, sous sa « Casquette verte » - son pseudo -, Alexandre Boucheix, 32 ans, a cumulé 10600 km et 273000 m de dénivelé. Soit « entre 25 et 35 km par jour, ou 2h30 à 3 heures ». Le soir venu, ce chef de projet chez JCDecaux à La Défense, « jeune cadre dynamique sédentaire assis devant un ordi toute la journée », troque son costume pour un short et un tee-shirt. « Un peu comme Superman, quoi ! », rigole-t-il.

À sa passion, il consacre « 98% de ses congés ». Et ses baskets, il les use au rythme d'une paire par mois : « Pour aller acheter le pain, ou même quand je suis invité par un ami à l'autre bout de Paris, j'y vais en courant, indique-t-il. Je n'ai plus de passe Navigo ; la course,

c'est devenu mon principal mode de transport ». Tellement habitué à avaler les kilomètres que ses « jambes tournent toutes seules ». « Pendant ce temps, je fais plein d'autres choses, décrit-il. Je traite mes mails, je termine mes réunions, je passe des calls. La plus grande difficulté, ce n'est pas la gestion du souffle, c'est de faire attention à la circulation, aux trottoirs et aux travaux... »

À La Défense, « on a globalement des vies métro-boulot-dodo, et tout ce qu'on voit c'est du béton, analyse Alexandre Boucheix. Alors on part sur des ultras pour donner du relief à notre vie ! Moi qui étais souvent stressé, paralysé par les obstacles dans ma vie professionnelle, je suis beaucoup plus serein. En ultra, on va tellement loin dans la souffrance phy-

Quand les « vélotaffeurs » deviennent des militants sur les

Éric de La Chesnais

YouTube, X, Facebook... Les cyclistes sont de plus en plus nombreux, sur les réseaux sociaux, à relater des expériences - bonnes ou mauvaises - vécues sur leur trajet entre la maison et le bureau. À travers des photos mais surtout des vidéos, plus ou moins courtes, ces « vélotaffeurs » font part des nouveaux aménagements urbains, dénoncent les comportements dangereux d'autres usagers de la route ou donnent des conseils pour bien s'équiper à vélo... Quitte à susciter de vives polémiques sur internet, certains internautes raillent leur ton accusateur et les accusent même de provoquer volontairement des incidents pour un quart d'heure de gloire en ligne.

Au sein de cette communauté très active dans toute la France, Altis - un pseudonyme - est devenu l'un des membres les plus populaires. Une activité tellement chronophage qu'il en a fait son métier. « C'est devenu un travail à plein temps, raconte celui qui est devenu cycliste en 2019 après avoir fait un malaise vagal dans un train de banlieue parisienne surchargé. Pour sortir une vidéo, c'est plus d'une semaine de travail, poursuit-il. Un jour de repérage et de tournage, 3 ou 4 jours pour l'écriture et jusqu'à deux jours de montage », ajoute celui qui se définit comme un « créateur de contenu qui vulgarise l'im-

pact de l'urbanisme sur les déplacements des usagers ».

« J'habite à Paris mais je m'intéresse à toute la France, comme cet accident terrible qui a eu lieu récemment à La Rochelle, où une conductrice d'un certain âge a fauché un groupe d'écoliers à vélo, poursuit Altis. J'analyse à froid la situation, croise mes sources et restitue ces informations sous forme de vidéos que je commente. Mon objectif est d'alerter les décideurs pour que ce type d'accident ne se reproduise pas, grâce à des aménagements de la voirie. »



La piste cyclable de l'avenue de la République, à Paris.

Pour financer son travail, il peut compter sur le soutien de donateurs qui suivent sa chaîne YouTube aux 67000 abonnés. Il bénéficie aussi de l'appui de sponsors et reçoit une partie des ressources publicitaires du diffuseur de ses contenus. Il est aussi présent sur X, dans des formats plus courts.

Pour qu'une vidéo soit vue et partagée en ligne, le vélotaffeur doit se trouver au bon endroit et au bon moment, mais surtout être prêt à dégaîner sa caméra en un rien de temps. Le matériel doit être approprié. « Je pos-

sède une caméra embarquée GoPro qui me permet de prendre des vidéos à n'importe quel moment, y compris quand je n'avais pas l'intention de faire un reportage », explique Altis. C'est le cas de sa vidéo la plus vue regardée sur YouTube, avec près de 1 million de vues : « J'ai été agressé durant un direct, cette situation est très grave... »

La scène se déroule à Paris, un jour de pluie, dans les embouteillages. Un automobiliste énervé sort de sa voiture et assène un coup de poing au cycliste en l'injuriant abondamment : « Ta grand-mère la p... va pleurer ta mère, je te viole ici... » Interloqué par cette violence gratuite, le bus coince le véhicule, des passants s'en mêlent. La scène a été entièrement filmée. « Cette violence est inadmissible, il y a des fous furieux sur la route mais heureusement, grâce à des pistes sécurisées, dans 9 cas sur 10 cela se passe bien, relativise Altis. Il fait également « des vidéos pédagogiques », comme celle intitulée : « Bien s'équiper pour rouler à vélo ».

Des associations comme Paris en Sel ne servent également de relais à leurs membres, qui leur envoient des vidéos qu'elles publient sur les réseaux sociaux. « Ce n'est pas nous qui produisons le contenu, ce sont nos adhérents », explique Nicolas Necker trentenaire, cadre dans les énergies renouvelables. Ce résident du 16^e arrondissement de Paris se déplace à vélo pour se rendre à son bureau, à la Défense. « Nous faisons le tri car il y a des choses qui ne sont pas



sique et mentale que ça apprend une forme de résilience. Au bureau, j'affronte plus facilement les tâches et je relativise les problèmes ». Surtout, « ça permet de se sentir vivant !, complète-t-il. Certes, j'aime beaucoup mon job, mais il y a dans nos vies de citadins un manque de

« Je cours toujours seul ; ça me permet de m'évader de mes préoccupations professionnelles et autres. Même en hiver, quand je reviens, je me sens particulièrement apaisé »

Arnaud Fonctionnaire dans le Jura

sens que l'on retrouve en allant chercher de l'extrême. Sans oublier l'ego : ça fait des trucs valorisants à raconter à la machine à café. » Sur Strava, le réseau social des sportifs, les exploits de « Casquette verte » sont suivis par plus de 56 000 fans. « C'est d'ailleurs un peu ma faute si un tout petit sentier près de chez moi est devenu un vrai chemin, où trois personnes peuvent désormais passer de front », se désole-t-il.

Tout comme Alexandre Boucheix, au départ, la course à pied, il n'appréciait « pas plus que ça » : fonctionnaire dans une ville du Jura, Arnaud, 43 ans, était fou de tennis, classé 3/6. « Mais une blessure à l'épaule, il y a six ans, m'a fait me tourner vers la course, relate ce père de famille. Contrairement au tennis, cela

permet de découvrir de multiples terrains de jeu. D'ailleurs, je ne refais jamais le même trail ! Ce qui est très plaisant, c'est la liberté : parfois, quand j'ai du mal à dormir tôt le matin, j'enfile mes baskets. C'est une activité qui permet de doser son effort : on peut choisir son terrain, le dénivelé, la durée selon sa forme. Je cours toujours seul ; ça me permet de m'évader de mes préoccupations professionnelles et autres. Même en hiver, quand je reviens, je me sens particulièrement apaisé. »

Quant aux femmes, elles sont de plus en plus nombreuses à s'y mettre. Professeur d'EPS à Pau quand elle n'est pas en train de courir dans les massifs alentours, Jocelyne Pauly, 50 ans, affiche un palmarès impressionnant, où figurent les ultratrails les plus prestigieux. « Je m'entraîne six jours sur sept, affirme la championne. C'est-à-dire 15 à 18 heures par semaine, ou une centaine de kilomètres. Au début je cherchais le calme et la solitude, j'avais besoin de ce moment pour me vider la tête et le corps. » Même dans la souffrance, elle « trouve des bénéfices » : « Je sais qu'après la montée, il y aura une descente, dit-elle. Et qu'à la fin je serai euphorique. Quelles que soient ses capacités, tout le monde est capable de finir à son rythme. Même si, l'âge venant, ça m'inquiète de ne plus avoir les mêmes sensations qu'avant... »

Culte de la performance, désir de « prendre son destin en main », de rester jeune le plus longtemps possible, « c'est à la période dite de la "crise de la quarantaine", un âge où l'identité a besoin d'être affirmée par rapport à une incertitude sur ses capacités physiques et son devenir professionnel, que nous trouvons la grande majorité des participants, décrypte Olivier Bessy. En recrutant aujourd'hui plus qu'hier dans les tranches d'âge supérieures à 50 ans, l'ultra-trail montre qu'il offre aussi un moyen de se rassurer. La recherche de l'extrême ne se limite plus à la catégorie des aventuriers aguerris cherchant à dompter un environnement inconnu, ni à celle des sportifs licenciés à la poursuite d'objectifs compétitifs. Elle concerne toujours plus de personnes désireuses d'explorer leurs limites physiques et psychologiques. » « Bien entendu, il y en a qui continuent à faire leurs petits joggings tranquilles, conclut-il. Mais terminer un ultra-trail est devenu aujourd'hui le "nec plus ultra". Une épreuve mythique, qui transforme un coureur ordinaire en héros extraordinaire. » ■

(1) Auteur de « Courir sans limites. La révolution de l'ultra-trail », Outdoor - Éditions, 2024.

Comment l'escalade a séduit les trentenaires urbains

Sébastien Ferreira

Après plusieurs minutes à grimper jusqu'à 4 mètres de haut, Nicolas et Sébastien font une pause. Ils n'ont que deux pas à faire en descendant du matelas pour se retrouver au bar et se servir un verre à la fontaine à eau. Les deux informaticiens ont leurs habitudes dans cette salle du groupe Vertical'Art, située dans le 13^e arrondissement parisien. « La première fois, c'était une sortie d'entreprise organisée par les collègues », rembobine Nicolas, client fidèle au profil assez habituel. « On a beaucoup de CSP+ », nous confie à la volée une serveuse du lieu, où l'on peut aussi bien manger un burger ou boire un verre de vin en terrasse qu'escalader du matin au soir.

L'escalade fait partie de ces sports en pleine expansion. La Fédération française de la montagne et de l'escalade (FFME) comptait 60 000 licenciés en 2006, 100 000 en 2018 et 115 000 en 2023, malgré une chute temporaire liée au Covid-19, et estime à « environ 2 millions le nombre de pratiquants réguliers ou occasionnels par an en France ». Deux facteurs majeurs expliquent cette popularité selon elle. Il y a l'activité de la FFME elle-même, avec un plan national des structures artificielles d'escalade (PNSAE) lancé en 2002 et dont les effets sont devenus réellement visibles au début des années 2010. Et il y a « le développement du secteur privé ».

« C'est un sport abordable, tout le monde peut en faire »

Nicolas informaticien et amateur d'escalade

Le groupe Climb Up, leader du marché, compte 31 salles éparpillées dans tout le pays, de Caen à Nancy en passant par Aubagne. Vertical'Art, lancé en 2013 à Saint-Quentin-en-Yvelines, a, depuis, construit 11 autres salles à Lyon, Nantes, Lille ou encore Toulon, en attendant Brest et Montpellier. « C'est un sport abordable, tout le monde peut en faire », estime Nicolas. Y compris les jeunes employés en sortant du travail. « On fait beaucoup d'afterworks pour les entreprises qui sont autour de nous. On les encadre pour la partie escalade »,

partage Adeline Collet, directrice adjointe de la salle parisienne Vertical'Art. « Certains ne viennent que pour grimper, d'autres que pour manger et se poser dans les canapés, et d'autres pour les deux. »

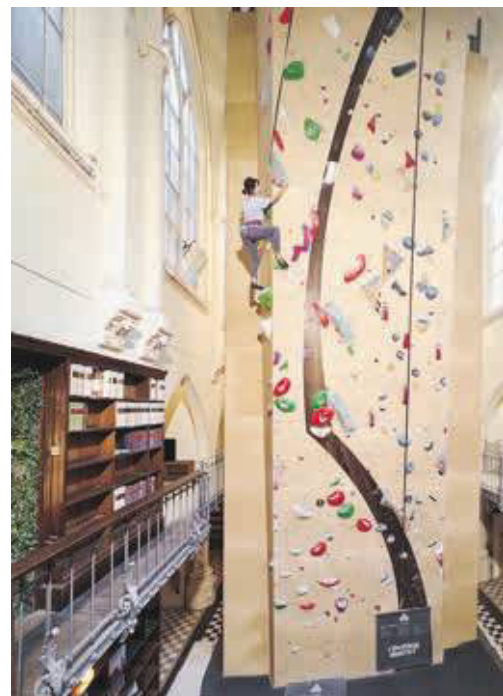
« On se dépasse. La plupart du temps, ce qui nous emmène sur la prise d'après, c'est pas les jambes ni les bras, c'est la tête. Le mental »

Sébastien informaticien et amateur d'escalade

Nicolas apprécie avant tout « la proximité, la facilité en sortant du boulot » et « le côté adrénaline, parce que, mine de rien, quand on est en haut ça ne tient pas à grand-chose... » L'escalade leur permet de « bien se dépenser et se vider la tête », ajoute Sébastien. Nicolas pratique aussi la course et la natation. « Sur ces sports-là je recherche le fond, là c'est plutôt pour se défouler. » Sébastien pose son verre d'eau et s'enduit les mains de magnésie, cette poudre blanche aussi utilisée en gymnastique pour une meilleure adhérence. « Et puis on se dépasse, reprend le trentenaire. La plupart du temps, ce qui nous emmène sur la prise d'après, c'est pas les jambes ni les bras, c'est la tête. Le mental. »

Dépassement de soi, convivialité et partage. « On se voit progresser », apprécie Nicolas, qui s'y est mis avec des collègues il y a deux ans, mais qui avait déjà pratiqué sur des murs plus hauts, avec assurance, par le passé. « De temps en temps j'emmène mon fils dans une autre salle à Bercy », sourit-il. Des parcours et de la place pour tous. La salle Vertical'Art du 13^e arrondissement revendique à elle seule 1000 m² « grimppables ». Les plus jeunes restent le cœur de cible de l'escalade, du moins si on se réfère aux licenciés de la FFME : 55,5 % d'entre eux ont moins de 20 ans. Les trentenaires en représentent 14 %.

Sept Français disputeront les Jeux olympiques de Paris 2024 (Oriane Bertone, Capucine Viglione, Manon Lebon, Zélia Avezou, Sam Avezou, Paul Jenft et Bassa Mawem). Seuls les États-Unis seront davantage représentés, avec dix grimpeurs. De bon augure pour que l'escalade monte encore plus haut. ■



Une salle d'escalade dans une ancienne chapelle du 8^e arrondissement de Paris. ERIC MARTIN/LE FIGARO MAGAZINE

réseaux sociaux

diffusables, poursuit-il. Nous cherchons à montrer les zones dangereuses et à les améliorer. X est un lieu de rencontre entre les associations, les politiciens et les journalistes, où il faut être présent. »

Nicolas Necker reconnaît que ses publications sur les réseaux sociaux déclenchent « beaucoup d'avis et de commentaires négatifs ». « Mais nous voulons être constructifs et participer au débat, en créant par exemple un comité vélos au sein de la mairie du 16^e arrondissement, pour être force de propositions, ajoute-t-il. L'avenue Paul Doumer est un contre-exemple de ce qu'il fallait faire. C'est un semi-aménagement, nous n'avons pas été écoutés. Les cyclistes, dont beaucoup roulent en famille à cet endroit, sont en danger quand elles prennent le vélo ici. Inspirons-nous des Hollandais et des Danois, qui ont quarante ans d'avance par rapport à nous sur les aménagements urbains et les pistes cyclables. »

Vélotaf Metz, Lyon à vélo, vélotaf Grenoble... Le phénomène dépasse évidemment largement les frontières de la capitale. L'un des plus célèbres vélotaf-

feurs, dont les vidéos cumulent des millions de vues et des milliers de partages, s'appelle Gabby, alias Vélotaf Nancy. Cet étudiant parcourt quotidiennement 60 kilomètres aller-retour à vélo pour rejoindre l'université de Meurthe-et-Moselle. Ses courtes vidéos, dans lesquelles il se plaint à haute voix du comportement des automobilistes, lui valent de nombreuses critiques, auxquelles il répond parfois vigoureusement. Un climat de tension permanent entre cyclistes et autres usagers de la route qui concourt très certainement au grand succès de ses publications. Comme celle du 25 mai dernier, où il démontre, tout en roulant à 35 km/h, qu'à un carrefour bien précis, « il y aura bientôt un mort si rien n'est fait ». La séquence totalise plus de 2 millions de vues. Contacté, il n'a pas répondu à nos sollicitations.

Certaines personnalités politiques n'hésitent plus à se prêter à ce petit jeu. Ainsi l'ancienne députée de Paris Clara Chassaniol, suppléante de l'ex-ministre des Transports Clément Beaune, lui-même grand amateur de vélo, informait les cyclistes, fin juin, d'un danger sur la chaussée : « Après dix minutes de tractage à Ledru-Rollin, déjà 4 vélos ont glissé sur le nouveau bitume en fin de piste. Les commerçants n'en peuvent plus de voir les personnes tomber et ont fini par installer une barrière pour éviter un drame », poste-t-elle, photo à l'appui. Un premier pas vers une vie de « vélotafteuse » ? ■

« Il y a des fous furieux sur la route, mais heureusement, grâce à des pistes sécurisées, dans 9 cas sur 10, cela se passe bien »

Altis Un des vélotafteurs les plus populaires de France

Clubs sportifs, soirées... Quand les espions visent les salariés hors du cadre professionnel

Jean Chichizola

Dans deux notes, la DGSi alerte les collaborateurs d'entités sensibles et les chercheurs de renom sur ce type de manœuvres.

Une culture du renseignement, encore bien faible en France, se bâtit pas à pas. Créés en 2012, les flashes ingénierie économique de la DGSi (104 publiés à ce jour) y contribuent à leur manière. Notamment parce que, dans ce monde secret par définition, ils présentent des cas pratiques, certes anonymisés, mais parfaitement clairs. Est ainsi offerte au public spécialisé ou non une plongée dans les actions d'ingénierie économique dont des sociétés françaises sont victimes.

L'occasion de lever un coin du voile du « grand jeu » économique-politique. Et, devant le côté trivial de certaines situations, de rappeler au public que depuis la nuit des temps les espions aiment à exploiter la naïveté, l'insouciance, l'imprudence ou le manque d'expérience de celles et ceux qui possèdent des informations de valeur. Prudence, discrétion et vigilance sont mères de sûreté économique.

En avril et en juin, ces petits rapports synthétiques de la DGSi ont porté sur deux sujets brûlants : « les approches étrangères ciblant des salariés d'entités sensibles hors du cadre professionnel » et « les intérêts étrangers pour les chercheurs français lauréats de distinction scientifique ». Avec, dans ces deux cas, moult exemples. À charge pour le lecteur d'imaginer quels peuvent être les acteurs étatiques - Russie, Chine ou puissances plus amicales - ou non étatiques - multinationales ou cabinets d'expertise, par exemple - convoitant les secrets tricolores.

La DGSi rappelle utilement que « si la sécurité numérique est au cœur des enjeux de protection des entreprises et des structures de recherche les plus sensibles, les approches humaines constituent également un mode opératoire privilégié par des acteurs étrangers en matière d'ingénierie économique ». En somme, que ce soit pour collecter de l'information ou pour en recevoir, l'incroyable montée en puissance du renseignement technique n'a pas tué le bon vieux renseignement humain.

« Si la sécurité numérique est au cœur des enjeux de protection des entreprises et des structures de recherche les plus sensibles, les approches humaines constituent également un mode opératoire privilégié par des acteurs étrangers en matière d'ingénierie économique »

DGSi

Parmi les cibles de ces « acteurs étrangers » (entreprises concurrentes, cabinets d'intelligence économique, services de renseignements...) : « les salariés d'entités stratégiques, quel que soit leur positionnement, en raison de la sensibilité des informations auxquelles ils peuvent avoir accès ». Comme les espions, les pillards ne reculent devant rien et la DGSi souligne que, afin « de ne pas éveiller de soupçons auprès de leurs cibles, des acteurs étrangers offensifs peuvent mener des approches en dehors du cadre professionnel et avoir recours à des techniques de manipulation ».

Leurs terrains de chasse ? « Les lieux de convivialité situés à proximité des locaux des entités sensibles, cibles privilégiées pour mener des approches ou collecter des éléments d'ambiance », mais aussi « les activités extraprofessionnelles, notamment les engagements associatifs, sportifs ou culturels » des salariés où ces derniers peuvent innocemment « évoquer le périmètre de (leurs) fonctions ou d'éventuelles difficultés professionnelles »...

Suivent trois cas bien réels d'approche en dehors du cadre professionnel observés par les experts de la sécurité intérieure. Premier exemple et premier échiquier : un collaborateur d'un grand groupe stratégique français préside une association sportive rassemblant d'autres salariés de son secteur d'acti-



Parmi les terrains de chasse privilégiés par les « acteurs étrangers » pour approcher leurs cibles françaises figurent notamment les salles de sport.

vit. L'homme observe l'adhésion récente à son club d'un nombre croissant d'étrangers de la même nationalité.

Plus intrigant encore : pour un dîner, l'association est accueillie dans un restaurant appartenant à l'un de ces étrangers soudainement férus d'activités physiques. Au cours de la soirée, le gérant du restaurant multiplie « les gestes commerciaux » et met en relation « certains membres du club avec des ressortissants étrangers sans liens avec le club de sport ». Amour du sport, générosité désintéressée ou manœuvre de « tamponnage » des plus classiques en mettant à profit soirées amicales et entraînements détendus ? C'en est trop pour le président du club, bien conscient que ses adhérents français exercent bien souvent dans des domaines sensibles. Il a décidé de signaler ces étranges événements à la DGSi.

Second exemple avec une même vigilance, cette fois, d'un ingénieur d'une entreprise de pointe. Le cadre est toujours festif, sans lien avec sa profession. L'ingénieur se laisse aller à évoquer son métier, s'attirant l'intérêt amical d'un chercheur de nationalité étrangère.

Ce dernier se trahit peut-être en interrogeant l'ingénieur et en dévoilant qu'il connaît visiblement le secteur en question. Le Français confie à sa société qu'il a visiblement été approché et, dans le cadre des relations régulières entre les secteurs sensibles et le renseignement, l'entreprise alerte la DGSi. Cette dernière a mis « en évidence la proximité du chercheur étranger avec les services de renseignements de son pays d'origine » et a repéré « une précédente tentative de prise de contact par le chercheur étranger auprès d'un autre ingénieur de la société ».

Les procédés de captation d'informations peuvent être beaucoup plus indirects, comme le démontre le troisième exemple mis en avant. Rien de plus anodin en apparence : un restaurant situé à proximité immédiate des locaux de plusieurs structures de recherche sensibles. Et donc logiquement fréquenté par des salariés de ces structures. Accueillants, les gérants de l'établissement sont de nationalité étrangère et visiblement curieux de tout.

« De façon récurrente lors des repas », ils questionnent leurs clients

sur leurs métiers et leurs employeurs et prennent aussi régulièrement des photos et des vidéos de leur clientèle. De nouveau alertée, la DGSi « a pu établir que le couple de gérants exerçait par ailleurs des activités de mise en relation et d'accompagnement d'entités françaises dans leur développement sur des marchés étrangers ». Les experts de la protection du patrimoine économique en conclurent que, si les gérants n'étaient pas forcément des espions ou des pillards, le « positionnement stratégique du restaurant a contribué à servir les intérêts de (leur) activité parallèle ».

S'il est un domaine stratégique, sensible et vulnérable, c'est bien celui de la recherche de haut niveau. Notamment parce que ce monde ouvert aux autres chercheurs par nécessité est souvent fort éloigné des considérations sécuritaires. Or, et ce n'est finalement pas une si mauvaise nouvelle que cela si on fait le nécessaire pour éviter le pillage, l'excellence de la recherche française attire les convoitises.

« Des acteurs étrangers offensifs peuvent identifier les chercheurs les plus qualifiés dans leur domaine et les cibler pour leurs compétences, leur renommée et leur réseau professionnel »

DGSi

« S'appuyant sur les listes de distinctions académiques ou scientifiques, note ainsi la DGSi, des acteurs étrangers offensifs peuvent identifier les chercheurs les plus qualifiés dans leur domaine et les cibler pour leurs compétences, leur renommée et leur réseau professionnel ». Quelques modes opératoires ? « Établir avec ces chercheurs des coopérations académiques déséquilibrées, susceptibles d'entraîner des captations de savoirs et de savoir-faire » ou « les inciter à venir travailler dans leur pays, de manière durable ou temporaire, en échange de rémunérations très attractives ou de caudeux disproportionnés ».

Ainsi de ce chercheur brillant « invité à un symposium à l'étranger, dont le dé-

placement a été intégralement pris en charge par l'université organisatrice ». Au programme : « visites privées de sites sensibles habituellement fermés au public » et démarchage par « la direction d'une revue scientifique qui lui a proposé de rédiger des articles et de devenir un correspondant régulier ». De retour en France, le chercheur reçoit un virement d'une importante somme d'argent en provenance des organisateurs du symposium et apprend qu'un prix le récompensant pour sa coopération scientifique avec le pays étranger doit lui être remis. Il a contacté de sa propre initiative la DGSi...

Autre cas de figure avec ce scientifique reconnu « recruté par une société étrangère afin de diriger sa filiale française et d'y apporter son expertise en échange d'une rémunération particulièrement attractive ». À la clé, la possibilité pour cet expert de disposer des fonds pour travailler sur un sujet innovant abandonné faute de moyens. La DGSi note que « ce premier recrutement a permis à la société étrangère de s'appuyer sur la renommée et le vaste réseau de l'expert français afin de faciliter le débouchage d'autres chercheurs issus du même centre de recherche et ayant reçu des récompenses à des compétitions nationales et internationales ».

Enfin, le dernier exemple est celui d'un spécialiste des technologies « duales » (utilisables à des fins civiles et militaires) qui intéressent tout particulièrement un pays étranger. Des universités de ce pays, proches des autorités militaires, le contactent « avec insistance » et des coopérations se mettent en place avec « notamment des séjours en France de professeurs étrangers et de chercheurs français » dans ledit pays étranger, et « des projets de cotutelle de thèses et des publications communes d'articles scientifiques ».

La DGSi a finalement été obligée de « sensibiliser le chercheur et le personnel du laboratoire aux risques de détournement de leurs recherches à des fins de prolifération ». Une sensibilisation qui a probablement contrarié la puissance étrangère en cause. Et peut-être évité que, dans l'actuel climat de vives tensions internationales, la France contribue à la dissémination d'engins de mort dans des mains hostiles... ■

EN BREF

Crétail : un mort lors d'une rixe entre bandes rivales

Un homme a été tué dans la nuit de samedi à dimanche et un autre, blessé lors d'une rixe « sur fond de rivalité entre quartiers » à Crétail (Val-de-Marne), a indiqué dimanche le parquet de la ville. Onze personnes, dont quatre mineurs, ont été placées en garde à vue et une enquête a été ouverte pour meurtre et tentative de meurtre en bande organisée.

« Bassines » : fiers d'un rassemblement « massif », les opposants ne comptent pas s'arrêter

Le rassemblement de militants antibassines a été « extrêmement massif » dans le Poitou et les opposants ne comptent pas « s'arrêter » jusqu'à l'obtention d'un moratoire, ont-ils déclaré dimanche après une semaine de mobilisation relativement calme, qui a culminé samedi avec une manifestation plus houleuse. « C'était extrêmement massif. Et nous avons pu réussir nos objectifs qui étaient de demander un moratoire et de visibiliser la filière agro-industrielle », a déclaré Johanne Rabier, du collectif Bassines Non Merci. « On ne va pas s'arrêter de toute façon, c'est vital », a-t-elle ajouté.

Après des orages intenses dans l'Est, une dizaine de blessés légers et de nombreux dégâts

De violents orages ont balayé une partie de l'est de la France dans la nuit de samedi à dimanche, entraînant une dizaine de blessés légers et des inondations, notamment en Haute-Marne. « Les dégâts sont considérables » dans les communes de Bologne, Marault, Meures, Annéville-la-Prairie, et SEXTONNES, « du fait de coulées d'eau et de boues », a indiqué le conseil départemental de la Haute-Marne.

Le dépistage du CMV chez la femme enceinte divise la communauté médicale française

Anne Prigent

Des médecins demandent à ce que l'infection au cytomégalovirus soit systématiquement recherchée en raison de ses conséquences parfois dramatiques. Les autorités n'y voient pas d'impact collectif suffisant.

Rubéole, toxoplasmose, syphilis : toutes ces maladies infectieuses font l'objet d'un dépistage obligatoire lors de la grossesse. Depuis plusieurs années, des médecins militent pour qu'on ajoute à cette liste le cytomégalovirus (CMV). Ce virus, peu connu du grand public, est aujourd'hui l'infection materno-fœtale la plus fréquente pendant la grossesse. « Chaque année, environ 3 000 enfants sont infectés et 600 d'entre eux auront des séquelles. C'est aujourd'hui le premier responsable du handicap neurosensoriel de l'enfant en dehors des maladies génétiques », explique le Pr Yves Ville, chef du service d'obstétrique et de médecine fœtale à l'hôpital Necker-Enfants malades à Paris (AP-HP).

Le CMV est ainsi à l'origine d'une surdité toutes les 2 000 naissances. Il peut aussi provoquer des troubles de l'équilibre, des déficits moteurs, des retards mentaux... « Le mois dernier, mon fils Quentin a fêté ses 2 ans. Deux ans depuis la découverte de sa surdité (profonde bilatérale) due au CMV que j'avais contracté au premier trimestre de ma grossesse. (...) Il y a encore un an, Quentin ne bougeait pas, ne tenait pas sa tête, attrapait à peine les objets. Puis, peu à peu, il s'est déplacé sur des têtes, victoire ! (...) On ne sait pas si Quentin marchera, parlera », témoigne Noëlle sur la page Facebook de l'association CMV ? qui accompagne les familles touchées par le virus.

Le cytomégalovirus est un virus très banal, dont les symptômes peuvent passer inaperçus et qui circulent beaucoup en crèche (1 enfant sur 4 serait contaminé). La moitié des femmes en-



Le CMV est à l'origine d'une surdité toutes les 2 000 naissances. Il peut aussi provoquer des troubles de l'équilibre, des déficits moteurs, des retards mentaux... NATALIA DERIABINA - STOCKADOB.COM

tre 15 et 45 ans n'ont jamais été infectées par le virus. Ce sont donc elles qui sont les plus susceptibles de transmettre le virus à leur enfant. « Les femmes les plus exposées sont celles de 30-35 ans, travaillant et ayant déjà un enfant gardé en crèche », décrit le Pr Yves Ville. Une sur dix risque en effet de s'infecter, et 30 % d'entre elles de le transmettre à leur enfant à naître. « Le moment le plus critique étant le premier trimestre de la grossesse », précise le Pr Yves Ville.

Encore faut-il le savoir. Claire, maman d'un enfant de 4 ans, travaille régulièrement avec de jeunes enfants. Lors de sa deuxième grossesse, elle attend des jumeaux. « C'est au 5^e mois de grossesse que le médecin qui me suit dans une clinique de Bourges constate un retard de croissance pour l'un d'entre eux. Je dois prendre un rendez-vous à l'hôpital. On m'apprend alors qu'il y a un problème et que j'ai sans doute contracté le CMV pendant mon premier trimestre de grossesse. C'est la première fois que j'en entendais parler », raconte la jeune femme. Après plusieurs semaines d'attente et d'examen, les médecins lui confirment que seul l'un des deux bébés a été contaminé. Il dé-

cèdera in utero, quelques jours avant son accouchement prématuré. Aujourd'hui, son autre enfant, non contaminé, a 2 ans. Il se porte bien.

« Nous souhaitons, non pas que le dépistage soit obligatoire et imposé aux femmes et aux parents, mais qu'il leur soit obligatoirement proposé »

L'association CMV

Pourquoi, malgré les risques encourus, le dépistage d'une infection à CMV n'est pas systématique et dépend des maternités ? Saisi plusieurs fois sur le sujet, le Haut Conseil de santé publique (HCSP) s'est toujours prononcé contre la généralisation du dépistage. Dans son dernier avis publié en février dernier, il campe sur cette position. « En termes de santé publique, l'impact de l'infection congénitale par le CMV peut être grave au niveau individuel, mais les conséquences de l'infection par le CMV sont modestes à l'échelle populationnelle en termes de nombre. » Parmi les argu-

ments avancés par le HCSP, même lorsqu'elles sont immunisées, les femmes ne sont pas protégées contre une nouvelle infection. Le dépistage ne leur apporterait donc aucun bénéfice puisqu'elles aussi transmettent fréquemment le virus à leur enfant. « Néanmoins, chez les femmes ayant une infection secondaire, le risque d'avoir un enfant handicapé est quatre fois moins important que chez celles qui font une primo-infection », souligne le Pr Yves Ville.

Le Haut Conseil de la santé publique rappelle par ailleurs qu'un certain nombre de règles d'hygiène permettent de diminuer les infections en début de grossesse (se laver les mains, ne pas partager ses couverts ou son plat avec son enfant, ni boire dans son verre, ne pas embrasser son enfant sur la bouche, ni sur des joues mouillées de larmes). Pour le Pr Yves Ville, ces mesures sont non seulement largement insuffisantes, mais surtout difficiles à tenir pour des mères de jeunes enfants. Plus inquiétant, les femmes enceintes ne les connaissent pas : seules 16 % des futures mères ont entendu parler de ces mesures d'hygiène.

Si le HCSP a de nouveau été saisi en ce début d'année, c'est parce que des études récentes ont montré qu'un médicament, le valaciclovir, diminue de 70 % environ la transmission de la mère à l'enfant. « On peut supposer qu'il diminue les séquelles, mais encore faut-il que cela soit démontré », nuance le Dr Cyril Huissoud, gynécologue obstétricien à l'hôpital de la Croix-Rousse à Lyon. C'est aussi l'argument avancé par le HCSP pour, une fois encore, ne pas recommander la généralisation du dépistage. Au grand dam de ses partisans. « C'est un argument assez étrange de dire que le valaciclovir n'a pas démontré une efficacité sur les formes graves. Si les enfants sont moins souvent infectés, ils auront forcément moins de formes graves. Ne pas donner de valaciclovir aujourd'hui à une femme qui est infectée par le CMV est clairement une perte de chance », tempête le Pr Olivier Picone, gynécologue obstétricien et secrétaire général du Fonds pour la santé des femmes. Le spécialiste comprend d'autant moins la position du HCSP qu'une étude socio-économique a démontré que le dépistage systématique des futures mères, avec mise en place d'un traitement ou pas, coûte moins cher que son absence !

Si, aujourd'hui en France, le dépistage n'est pas systématique, la future mère est tout de même en droit de le demander - il est d'ailleurs remboursé par la Sécurité sociale. « Nous souhaitons, non pas que le dépistage soit obligatoire et imposé aux femmes et aux parents, mais qu'il leur soit obligatoirement proposé, afin de permettre aux médecins de dispenser dans le même temps les informations nécessaires de prévention de l'infection », explique l'association CMV sur son site.

Comment cela se passe-t-il en pratique lors des maternités qui effectuent le dépistage et proposent le traitement ? « À l'hôpital Necker, on fait une prise de sang à 12 semaines. Nous trouvons environ 0,9 % de femmes susceptibles d'avoir fait une infection au cours du premier trimestre, à qui nous proposons le traitement par valaciclovir. Ensuite, nous réalisons une amniocentèse à 17 semaines. Si elle est négative, que le virus n'est pas retrouvé chez le fœtus, on peut rassurer la mère, arrêter le traitement et poursuivre un suivi normal de grossesse », décrit le Pr Yves Ville. Dans le cas d'une amniocentèse positive, d'autres traitements peuvent être administrés pour diminuer le risque de séquelles. « Seule une altération de l'audition isolée ne peut être anticipée avant la naissance », conclut le Pr Ville. ■

Face à la dépression, l'hospitalisation s'avère parfois nécessaire

Thomas Lestavel

Franchir le pas de demander à être hospitalisé en cas de maladie persistante ou d'idées suicidaires n'est pas toujours évident. Cela peut néanmoins être l'occasion d'aller en profondeur dans les traitements.

À u tournant de la quarantaine, Lucas* a subi une rupture extrêmement douloureuse. « J'ai complètement perdu pied. Ma séparation a agi comme un déclencheur pour des idées suicidaires qui ont toujours été larvées chez moi. Jusqu'alors, je réussissais à les gérer par moi-même, mais là j'ai craqué », raconte l'ingénieur basé à Clermont-Ferrand. Après deux tentatives de suicide, il a décidé de se faire internier en hôpital psychiatrique à Calais, dans la région de ses parents. « J'ai atterri dans un hôpital très glauque où étaient internés des malades bipolaires, schizophrènes, des réfugiés en grande détresse... Une telle ambiance aide déjà à bien relativiser », confie le quadragénaire. Le docteur Derhourhail l'a pris en charge. Ce psychiatre « m'a expliqué en termes simples la chimie de mon cerveau, et m'a aidé à prendre du recul sur ce qui m'arrivait », relate Lucas. Grâce au travail de verbalisation et à un traitement antidépresseur, le patient a pu « passer cette étape difficile et retrouver un certain apaisement ». Au bout d'une semaine, il a quitté l'hôpital et entamé un suivi en ambulatoire dans sa ville de Clermont-Ferrand.

L'an dernier, 408 000 personnes ont séjourné dans un établissement psychiatrique en France, dont au moins 20 % pour dépression, selon l'Agence technique de l'information sur l'hospitalisation. Plusieurs situations peuvent motiver le patient ou son médecin à demander une telle prise en charge, souvent consécutive à un passage aux urgences. « Dans la plupart des cas, c'est la gravité des symptômes et le risque de se faire du mal qui justifient l'hospitalisation. Si l'individu a des idées suicidaires trop marquées, il faut le protéger contre lui-même », explique Bernard Granger, psychiatre à l'hôpital parisien Cochin. En effet, d'après les études, environ deux tiers des personnes qui mettent fin à leurs jours souffraient d'un trouble dépressif au moment du passage à l'acte.

« Si la symptomatologie dépressive d'un patient s'aggrave, qu'il s'isole, que les gestes du quotidien deviennent très pénibles voire impossibles, alors l'hospitalisation est recommandée », poursuit Bernard Granger. « Parfois, l'initiative vient d'un proche, par exemple si le patient dépressif ne s'alimente plus »,

renchérit Élie Uzan, psychiatre au Centre expert de dépression résistante au CHU de Lille. Une situation à crise peut se superposer à un terrain dépressif - à l'instar de Lucas, fragilisé par une rupture amoureuse.

« On parle de dépression résistante quand on a essayé successivement deux antidépresseurs de classes différentes avec la posologie maximale pendant au moins 4 à 6 semaines, sans succès »

Élie Uzan Psychiatre

Une dépression qui dure depuis plusieurs mois ou années peut également justifier une hospitalisation. « On parle de dépression résistante quand on a essayé successivement deux antidépresseurs de classes différentes avec la posologie maximale pendant au moins 4 à 6 semaines, sans succès », définit Élie

Uzan. L'hospitalisation peut être l'occasion d'explorer les facteurs de résistance à la dépression, et souvent d'identifier d'autres pathologies, comme un trouble bipolaire ou de la personnalité. « Une part importante des patients qui se font hospitaliser pour dépression ont des troubles associés », pointe Bernard Granger. Enfin, certains traitements sont administrés uniquement à l'hôpital car ils nécessitent du matériel et un suivi particuliers. C'est le cas des électrochocs (électroconvulsivothérapie) et de l'injection de kétamine en intraveineuse.

L'hospitalisation se fait généralement à la demande du patient. Dans de rares cas, elle est forcée car la personne « ne critique pas ses idées suicidaires et n'envisage aucune action pour s'en protéger », relève Élie Uzan. Tous les établissements ne se valent pas. Il vaut mieux se tourner vers un hôpital, ou une clinique, qui met l'accent sur la psychothérapie, et pas seulement sur les médicaments. Un séjour de rupture avec l'entourage peut faire du bien au patient « s'il se sent un poids pour ses proches, ou au contraire si ceux-ci ont du mal à réagir de façon adaptée face à sa dépression », relève Bernard Granger.

Pendant l'hospitalisation, qui dure généralement plusieurs semaines, le médecin a la possibilité d'observer au jour le jour l'évolution du patient et ses réactions aux traitements. Les infirmiers, aides-soignants et psychologues apportent un soutien moral et une écoute qui peuvent être très bénéfiques à une personne en dépression. Le fait de se retrouver au milieu d'autres patients, et de participer à d'éventuelles activités sportives ou artistiques, crée du lien social et redonne de la motivation. « La présence d'autres personnes décentre le patient de lui-même et de ses pensées négatives », confirme Élie Uzan.

Néanmoins, un séjour en établissement psychiatrique ne doit pas être considéré comme une solution miracle. « Il y a une probabilité de 50 % à 80 % de faire une rechute dans les 5 années suivant un premier épisode dépressif », alerte Élie Uzan. Le vrai travail commence donc à la sortie d'hôpital, quand il faut affronter de nouveau son quotidien. D'où l'importance de développer une routine équilibrée et de se faire accompagner. ■

* Le prénom a été modifié.

Armel Le Bescon
Envoyé spécial à Nice

Vainqueur à Nice d'une sixième étape, le Slovène a triomphé pour la troisième fois sur la Grande Boucle et signé le rare doublé Giro-Tour de France. Une domination sans partage.

La Slovénie est un tout petit pays avec de grands hommes. Le premier d'entre eux aujourd'hui s'appelle Tadej Pogacar, sur une terre où skieurs et stars de sports de balle sont rois. À l'issue d'un ultime contre-la-montre entre Monaco et Nice, qu'il a ultra-dominé dimanche pour s'offrir une sixième victoire d'étape, le Slovène a remporté son troisième Tour de France dans une saison où il ajoute un fabuleux doublé avec le Tour d'Italie. Dans un calendrier World Tour démentiel, la fenêtre de tir est pourtant étroite quand un champion se fixe l'objectif de remporter coup sur coup ces deux grands Tours. Il a fallu attendre vingt-six ans pour retrouver la trace de pareil exploit quand le « Pirate », Marco Pantani, réussit le doublé Giro-Tour de France en 1998 lors d'une cuvée mouvementée.

Pogacar ouvre le livre d'histoire en rejoignant Philippe Thys, Louison Bobet et Greg LeMond, avec trois titres après ses premiers maillots jaunes en 2020 et 2021. Champion d'exception, il rejoint aussi des légendes avec ce doublé, puisque Coppi, Anquetil, Merckx, Hinault ont connu les chemins de la gloire en croisant les routes italiennes et françaises dans une même saison. L'Irlandais Stephen Roche, l'Espagnol Miguel Indurain, avant Pantani, ont eux aussi relevé le défi et conclu par le même succès cette quête d'absolu qui s'est écrite à ce jour avec huit noms seulement dans toute l'histoire du cyclisme.

Panache, puissance, intelligence, Tadej Pogacar a ajouté sa signature sur les plus hauts sommets de cette édition au Pla d'Adet, plateau de Beille, Isola 2000 et le col de la Couillole, mais parle de déclin quand il s'impose à Valloire : « Cette victoire d'étape m'a donné le plein de confiance. On avait le Galibier à escalader et cette étape m'a projeté sur ce que je pourrais faire dans ce Tour. Le col du Galibier m'a donné l'espoir de remporter à nouveau le Tour. À partir de là, tout s'est déroulé à la perfection. » Ou presque. L'étape au Lioran dans le Cantal flashe



Tadej Pogacar franchit la ligne d'arrivée à Nice, dimanche soir.
STEPHANIE MAHE / REUTERS

Tadej Pogacar, le Tour de force

un astérisque avec son seul véritable échec dans cette édition où, rattrapé par ses vieux démons, il attaque trop tôt au pas de Peyrol, avant de voir revenir sur lui, au Perthus, son meilleur ennemi Jonas Vingegaard. Faute ou péché d'orgueil ? Il répond sur sa machine. Rebondit au sommet dans les Pyrénées. Deux victoires en deux jours où il assomme le Tour. Au plateau de Beille, il a laissé Vingegaard à plus d'une minute, avec un record d'ascension qui fait débat ! « Il y a six ans quand je suis arrivé dans l'équipe, tout était différent. On était moins professionnel alors que je pensais qu'on l'était. Mais on a évolué rapidement, car toutes les équipes travaillent bien sur la nutrition, la technologie, les plans d'entraînement, les camps en altitude. On se pousse les uns les autres à dépasser nos limites. »

Sur la route, dans les cols, no limit ! Pogacar dévore de la même manière les Alpes. Il attaque la montagne tantôt à l'explosif, parfois à la dynamite. « On ne peut pas le suivre sous peine d'être dans le rouge », souligne le jeune Remco Evenepoel, sur la troisième marche du podium (à 9'18 du vainqueur). Jonas Vingegaard, le tenant du titre finalement déchu (à 6'17), ne dit rien ou pratiquement rien. Cet été, il était bien content de suivre à distance le phénomène. Dans la 19^e étape avec trois sommets à plus de 2000 mètres

d'altitude, Pogacar ventile et éparpille pour finir en solo à Isola. Le moment est choisi pour expliquer sa mue entre la saison dernière et cette année. « La réalité, c'est que j'étais très diminué physiquement et mentalement sur le Tour 2023. C'est seulement quand j'ai terminé le championnat du monde - à Glasgow en août - que je me suis retrouvé à peu près correct. En fait, c'était une suite de hauts et de bas. » Une nouvelle construction s'opère à l'hiver avec les objectifs Giro et Tour clairement affichés dès le mois de décembre avec son entourage. Son manager, Mauro Gianetti, Matxin et Andrej Hauptman, son cercle rapproché, et sa femme, elle-même coureuse professionnelle, Urska Zigart ont droit au chapitre.

Une petite étoile au-dessus de la tête

« C'est là que j'ai corrigé les choses par rapport aux saisons précédentes. Je n'ai pas repris l'entraînement en novembre avec de longues sorties, mais plutôt par des courses à pied. D'ailleurs, je n'étais pas en très bonne condition au mois de décembre au premier camp d'entraînement. J'ai boosté à partir de janvier pour avoir mon pic de forme pendant le Giro en mai. Le Tour d'Italie a été en fait un mois d'entraînement pour le Tour. Le Giro ne m'a posé aucun problème. Tout s'est dé-

roulé sans anicroche depuis l'automne dernier et le Tour cette année. Jamais, je n'ai eu une mauvaise journée ou de la malchance. » Avec une petite étoile au-dessus de sa tête, le Slovène a enjambé les courses au fil des mois avec maestria pendant que ses adversaires touchaient le fond au Tour du Pays basque, avec une terrible chute qui ruinait en grande partie leur préparation pour le Tour de France. Vingegaard, Evenepoel, Roglic pour ne citer que les favoris du Tour, étaient tous touchés. Jonas Vingegaard beaucoup plus.

Si le Giro a été facile, le Tour n'a pas été compliqué non plus. Armé d'une « dream team » depuis l'arrivée d'Adam Yates, le Slovène a contrôlé du premier au dernier jour malgré la perte du grimpeur Juan Ayuso la veille d'attaquer les Pyrénées. Le doute ne l'a même pas effleuré. « Je pense être meilleur que je ne l'ai jamais été. Je suis plus expérimenté et je ne fais plus beaucoup d'erreurs. Parfois, en course, quand on est anxieux, on commet des fautes, mais cette année, je n'ai jamais ressenti le stress. J'ai toujours eu la situation sous contrôle. Toute cette dernière semaine, j'ai couru sans pression. On verra dans quelques jours à l'analyse de mes chiffres de puissance, mais personnellement j'ai le sentiment d'être la meilleure version de moi-même. » Pas une réplique. Dix-huit jours consé-

cutifs avec le maillot jaune depuis Valloire, plus une journée en Italie, résume cette domination totale. Voirie brutale.

Ne lui dites surtout pas qu'il incarne le nouveau cannibale (surnom donné à Eddy Merckx), il réfute toute comparaison avec la légende. Et pourtant, au-delà des chiffres, dans l'attitude, la mentalité, l'énergie et l'envie qu'il dégage, difficile de ne pas trouver quelques similitudes. « Un cannibale ! Mais il mange de la chair humaine. Je mange des bonbons après la course et des gels ou des barres de céréales sur le vélo, répond-il avec humour sur la chaîne flamande Sporza. Je vois bien ce que vous voulez dire, mais ne parlons pas de cannibalisme dans ma façon d'être et de courir. » Le jeune coureur de l'équipe norvégienne Uno X Tobias Johannesen aura cette réflexion amusante pour décrire à la fois le superchampion et le sentiment général du peloton face à un tel artiste : « Il nous met des branlées tous les jours, mais il est sympathique. »

On n'arrive même pas à le détester. En 2025, son objectif sera de remporter un 4^e Tour et la Vuelta qui manque toujours à son palmarès. De nouveaux challenges face à un Vingegaard revan- chard et un petit nouveau qui s'invite dans la cour des grands, Remco Evenepoel. La suite s'annonce excitante. ■

Les coups de cœur et les coups de griffe d'une édition marquante

Le podium de Remco Evenepoel dès sa première participation autant que la deuxième place de Jonas Vingegaard quatre mois après les affres d'un accident méritent une mention coup de cœur. Mais le doublé Giro-Tour de France de Pogacar, le premier depuis 1998 est hors concours dans le livre d'or de cette 111^e édition menée tambour battant. Enfin l'immense Mark Cavendish ajoute un succès de légende, le 35^e, pour devenir le recordman des vainqueurs d'étape pour un long bail. L'heure est au bilan avec nos coups de cœur et coups de griffe.

COUPS DE CŒUR

Les trois victoires françaises

Déchainés, les coureurs français dès l'enlèvement du Tour, Romain Bardet ouvrait la voie à Rimini avec une splendide victoire qui lui permettait d'endosser le premier maillot jaune de sa carrière. Kevin Van der Poort remportait la 2^e étape en pinceau à Bologne avant qu'Anthony Turgis lève les bras sur les chemins blancs autour de Troyes. Une première aussi pour le coureur de TotalEnergies, qui n'avait jamais remporté de course au niveau World Tour. Il fallait remonter à 2019 pour trouver trace de 3 victoires d'étapes françaises quand Julian Alaphilippe et Thibaut Pinot avaient reglé le pays. Et plus loin encore dans le temps, au Tour 2009, si

on veut trouver trois victoires en neuf jours quand Thomas Voeckler, Brice Feillu et Pierrick Fedrigo avaient mis le feu aussi rapidement.

L'étape du Lioran

La 11^e étape dans le Cantal a tenu toutes ses promesses. Au-delà de la carte postale, la victoire d'étape au Lioran de Jonas Vingegaard au sprint devant Tadej Pogacar relançait le numéro des duettistes avant l'attaque des Pyrénées. « Le Cantal a été une vraie satisfaction avec les favoris du Tour à la bataille, explique Thierry Gouvenou, le responsable des parcours. On s'aperçoit qu'on a des vraies belles étapes dans ces massifs intermédiaires. Ça ouvre des perspectives nouvelles pour proposer des étapes intéressantes dans ce type de massif. »

Le maillot vert de Girmay

L'Érythréen Biniam Girmay s'est fait un nom sur le Tour avec trois victoires d'étapes à Turin, à Colombey-les-Deux-Églises et Villeneuve-sur-Lot. Après une bataille de tous les instants dans les sprints, il a détrôné le bolide Jasper Philipsen au classement par points. Au-delà de la conquête du maillot vert, le premier pour le continent africain, Girmay est un merveilleux ambassadeur et un exemple pour toute une génération de coureurs de pays comme l'Érythrée, le Rwanda où le cyclisme se découvre des talents.

COUPS DE GRIFFE

Les chutes en cascade dans les sprints

Les sprints massifs n'existent plus et les chutes en sont la cause, évidemment. Elles ont été une nouvelle fois trop nombreuses. L'étape de Turin avait ouvert les vannes avec Jasper Philipsen bloqué par des coureurs au sol. Dans l'Ain, ce sera au tour de Mads Pedersen de tomber au moment de l'emballage final à Saint-Vulbas. À Pau, Van Gils s'appuie sur Amaury Capiot qui entraîne avec lui Axel Zingle, Cees Bol entre autres. À Nîmes, le dernier round des bolides met au tapis le Maillot vert quand les trains se mettent en place. Girmay est coincé par des coureurs de l'équipe EF Education et regardera le sprint en replay à l'infirmerie !

Des coureurs à pied dans les « chemins blancs »

Une expérience contrastée pour cette première en Champagne, où des coureurs se sont retrouvés, dès le deuxième secteur du « chemin blanc » de Barroville, dans un goulet d'étranglement avec l'obligation de mettre pied à terre. Une pagaille indigne d'une course comme le Tour. Des coureurs comme Guillaume Martin, Louis Vervaeke, Alexis Renard feront part de leur réserve quant à une telle étape sur une course de trois semaines. Même son de cloche dans les grosses armadas, avec des staffs simplement soulagés que les coureurs favoris dans la course au maillot jaune aient

passé le test sans encombre. Si l'organisation du Tour souhaite renouveler ce genre d'étape, elle devra revoir sa sélection de « chemins blancs. » Certains secteurs avaient un peu trop de gravier pour faire du vélo de route », notait David Gaudu de l'équipe Groupama FDI.

Deux équipes très décevantes

L'équipe Ineos Grenadiers place Carlos Rodriguez dans le top 10 au classement général, mais, globalement, les Britanniques ont été extrêmement décevants. Il a fallu attendre la 18^e étape vers Barcelonnette pour voir un sujet du roi dans la course à une victoire d'étape, avec Michal Kwiatkowski, après la 2^e place au sprint de Pidcock à Troyes. Beaucoup trop peu pour une équipe qui devait tenir son rang de « facteur X » pour semer la zizanie entre l'UAE de Pogacar et Visma-lease a Bike de Vingegaard. La formation française Decathlon-AG2R-La Mondiale a été également transparente. Le champion de France Paul Lapéira a pris quelques échappées, mais comme sa mission était de garder de l'énergie pour placer le leader Felix Gall, les Bleus ont entraîné leur blues pendant trois semaines. Depuis 2020, cette équipe ramenait au minimum une victoire d'étape, mais, cet été, elle est rentrée bredouille, après un début de saison tonitruant. Et c'est bien le paradoxe de l'équipe de Vincent Lavenun, qui va devoir analyser les raisons du dysfonctionnement sur la course majeure de l'année. ■ **A.L.B.**

CLASSEMENTS

Général

1. Tadej Pogacar (Slo / UAE) en 83 heures 38' 56 ;
2. Vingegaard (Dan / TNL) à 6'17 ;
3. Evenepoel (Bel / SOQ) à 9'18 ;
4. Almeida (Por / UAE) à 19'03 ;
5. Landu (Esp / SOQ) à 20'06.
13. Martin (Fra / Cof) à 43'49.

Maillot vert (à points)

Biniam Girmay (Éry / Intermarkché)

Maillot à pois (montagne)

Richard Carapaz (Equ / EFE)

Maillot blanc (jeunes)

Remco Evenepoel (Bel / SOQ)

EN BREF

F1 : première victoire pour l'Australien Piastri

Oscar Piastri (McLaren) a décroché la première victoire de sa carrière devant son équipier Lando Norris, dimanche lors du Grand Prix de Hongrie. Lewis Hamilton (Mercedes) a pris la 3^e place, devant Charles Leclerc (Ferrari) et Max Verstappen (Red Bull).

Tennis : Fils bat Zverev

Le Français a battu 3h31 face à Alexander Zverev (6-3, 3-6, 7-6) pour remporter son 1^{er} tournoi ATP 500 à Hambourg. De son côté Rafael Nadal s'est incliné en finale à Bastad face au Nuno Borges (6-3, 6-2).



LE BIG BANG FIGARO DE LA SANTÉ 2024

UN ÉVÈNEMENT EN DIRECT SUR LEFIGARO.FR

TROIS MATINÉES POUR DÉCRYPTER L'AVENIR DE LA SANTÉ :

MERCREDI 4 DÉCEMBRE

LA SANTÉ MENTALE

COMMENT AFFRONTER LE NOUVEAU MAL DU SIÈCLE ?

JEUDI 5 DÉCEMBRE

LES ROBOTS

LAISSERONS-NOUS DES ROBOTS NOUS OPÉRER ?

VENDREDI 6 DÉCEMBRE

SANTÉ DES FEMMES

COMMENT RENDRE LA PRÉVENTION PLUS EFFICACE ?

Suivez-nous sur les réseaux sociaux  @BigBangFigaro

Le Festival de Beaune tourne la page mais conserve ses fondamentaux

Christian Merlin Envoyé spécial à Beaune (Côte-d'Or)

La manifestation d'opéra baroque marque le départ de sa fondatrice, Anne Blanchard.

Si l'édition 2024 du Festival de Beaune n'est pas tout à fait comme les autres, c'est parce qu'elle est la dernière programmée par Anne Blanchard, la fondatrice. Nous avons souvent souligné, dans ces colonnes, ce que lui doit le monde baroque depuis qu'elle a fait naître cette manifestation en 1982. En août 2022, la mort soudaine de son mari, Kader Hassissi, cofondateur et administrateur du festival, l'avait laissée désemparée. Malgré une santé chancelante, elle a continué, à 75 ans, à assurer la direction artistique. Mais il fallait trouver une solution pérenne : au printemps dernier, un poste de délégué général a été mis au concours, non sans donner à la fondatrice la douloureuse impression d'être « évincée ». Aussi violent que ce soit, tourner une page devrait toujours se faire avec élégance.

Dès la fin de la présente édition, c'est Maximilien Hondermarck, ancien chanteur à la Maltrise de Notre-Dame puis critique musical et chef de cabinet au ministère de la Culture, qui réunira les deux fonctions d'administrateur et de directeur artistique. L'autre soir, Anne Blanchard et lui sont montés sur scène ensemble, en forme de passation. Ce trentenaire, dont un master en affaires publiques de Sciences Po complète harmonieusement une vaste culture musicale, a déjà plein d'idées pour faire évoluer le festival, sa programmation, ses lieux, son ancrage local. « *Tout en en préservant les fondamentaux* », ajoute-t-il.

Les fondamentaux, Paul Agnew les a rappelés au public en rendant hommage aux fondateurs après avoir dirigé une mémorable version de l'*Orphée* et *Eurydice* de Gluck, avec des Arts Florissants au son toujours plus plein et un Reinoud



La soprano, Ana Maria Labin, dans le rôle titre d'*Alcina* de Haendel, sous la direction de Stéphane Fuget, le 19 juillet, au Festival de Beaune.

van Mechelen idéal de vaillance et d'éloquence dans la version ténor. Au premier rang : la fidélité, puisque les « Arts Flo » viennent à Beaune depuis... 1985 ! Autre marque de fabrique : la découverte de jeunes interprètes, en particulier du côté des chefs. Cela fait sourire Stéphane Fuget, quand il est présenté comme un « jeune chef », vu le nombre d'années pendant lesquelles il fut un homme de l'ombre comme chef de chant. Mais c'est seulement depuis 2018 qu'existe son or-

chestre Les Épopées, et Anne Blanchard a été, cette fois encore, celle qui a perçu en lui le chef d'opéra en puissance. Après un cycle Monteverdi remarqué, c'est encore à Beaune que Fuget et Les Épopées viennent de s'attaquer à forte partie : Haendel, et son chef-d'œuvre *Alcina*.

Depuis le clavecin, la gestuelle de Fuget pourrait par moments rappeler celle d'Harnoncourt, autant dire qu'il est moins soucieux de précision que d'expression. Le geste est là pour suggérer le caractère de la

musique plus que pour répondre à un impératif technique ou esthétique. Car c'est un chef de théâtre, pour qui le moindre effet est guidé par le texte, l'action, les affects. Au risque de faire ressortir tant de détails et d'intentions que l'on perd parfois la continuité. Au moins sa direction est-elle formidablement vivante, ce qui n'est pas rien. En revanche, si Les Épopées veulent continuer à explorer l'opéra haendelien, il faudra améliorer la qualité instrumentale, en termes de justesse comme de virtuosité. Le son est encore un peu maigre, ce que n'arrange certes pas la sécheresse de l'acoustique de la cour des Hospices, par ailleurs toujours aussi magique.

Deux chanteuses prometteuses

Autre aspect du label Beaune : la découverte de jeunes chanteurs. La distribution alignait quantité de prises de rôle très exposées. Abordant pour la première fois le rôle-titre, Ana Maria Labin a déjà une forte présence et un sacré tempérament, qui l'amènent parfois à surjouer. Elle élaguera en disciplinant son matériau vocal. Si elle n'a pas froid aux yeux, on ne peut en dire autant des deux voix graves féminines, deux chanteuses fort prometteuses mais qui pechent par excès de prudence. Aussi sensible que musicale, Ambroisine Bré pourrait varier davantage les couleurs, tandis que Floriane Hasler fait valoir un timbre aussi beau qu'homogène, mais semble insécure par les prises de risque du chef. Elles restent donc en deça de l'exigence théâtrale de leur rôle. Le contraire de la pétulante Gwendoline Blondeel, qui donne tout dans le personnage de Morgana, au risque de claquer certains aigus qu'elle aura tout le temps d'arrondir. Le contraire, aussi, du ténor Juan Sancho, irrésistible de panache et de théâtralité, oubliant la version de concert (et le placement des micros de France Musique...) pour faire sa propre mise en scène. Une soirée imparfaite mais riche de potentialités : c'est aussi pour cela que l'on va à Beaune. ■

Lea Desandre, la mezzo du bonheur

Thierry Hillieriteau

Après son triomphe au Festival d'Aix, la nouvelle star du lyrique chante l'amour sur les Routes de Cézanne avec l'Ensemble Jupiter.

Elle aura été l'une des triomphatrices de la saison écoulée. Impériale Médée, dans l'opéra de Marc-Antoine Charpentier, donné, au printemps dernier au Palais Garnier. À 30 ans, l'ancienne académicienne du Jardin des Voix de William Christie s'y révélait, tragédienne jusqu'au bout des ongles, sous la baguette et le regard affûté de son ex-mentor devenu complice. Habitant le rôle dans ses moindres métamorphoses, autant qu'habitée par lui. « *Revenir dans la peau de tels personnages est une chance, assure-t-elle, encore fébrile à l'évocation de cette prise de rôle. Il y a tellement de couches dramatiques, tellement d'aspects de sa psychologie à jouer et faire vivre, que l'on en sort forcément transformé. Mais si ce sont des personnages qui, au départ, vous paraissent éloignés de ce que vous êtes.* »

Preuve, s'il en fallait, que Lea Desandre est bel et bien née pour la scène. « *Je suis presque née dessus, s'amuse cette enfant de la balle. J'ai grandi dans un milieu de théâ-*

tre, de cirque et de cinéma. Et plus les années passent, plus je me rends compte que ce plaisir du jeu, du contact avec la scène, a toujours été ancré en moi. Comme une source fondamentale d'épanouissement, qui me pousse à raffiner toujours davantage mon jeu d'actrice. » Elle l'a démontré une nouvelle fois ces dernières semaines. Sublimant de sa présence et de son sens du lyrisme l'un des deux principaux rôles féminins du *Samson* rêvé par Rameau et Voltaire, que ressuscitait le Festival d'Aix-en-Provence sous la houlette de Raphaël Pichon et Claus Guth (lire nos éditions des 4 et 6 juillet). « *Plus qu'une recreation, ce fut un processus de création totalement inédit pour moi. Comme si nous participions à une création contemporaine. Nous avions reçu plusieurs manuscrits en amont, et nous savions que la partition continuerait de changer pendant les répétitions. Tout le défi était de faire naître ce personnage en même temps que cette partition encore mouvante.* » Une expérience hors norme, pour cette habituée du festival, qu'elle apprit à

fréquenter comme académicienne dès 2015... « *Après avoir rêvé d'en arpenter les planches durant toute mon adolescence de choriste* », glisse-t-elle avec un sourire de contentement malicieux. Mais une expérience dont elle affirme avoir beaucoup appris. « *Pour moi, faire partie du processus de création est quelque chose de vital. Or, quand on est chanteur, on n'a que trop rarement l'occasion d'y être associé en amont, en même temps que le chef et le metteur en scène* », déplore-t-elle. C'est pour ça qu'elle a profité de ces semaines passées à Aix pour rencontrer le metteur en scène Barrie Kosky, présent pour le *Songs* and *Fragments* de Peter Maxwell Davies et György Kurtág, et avec qui elle devrait travailler à nouveau dans les saisons à venir.

Une sincérité qui fait mouche

Pour ça, aussi, qu'elle a participé il y a cinq ans, avec son compagnon Thomas Dunford, brillant luthiste et théoriste rencontré grâce à William Christie, à la création de l'Ensemble Jupiter. Sous la

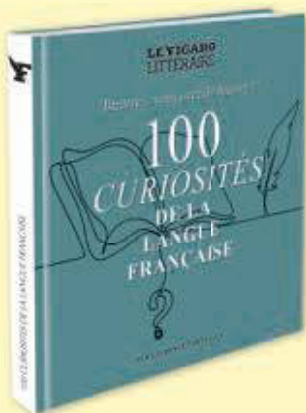
direction artistique de Thomas, ce dernier rassemble en son sein la crème des jeunes musiciens baroques. Pour « *faire partie du groupe, penser ma voix comme un instrument parmi d'autres. Mais aussi être au plus près de ce processus créatif, comme de la gestion au jour le jour d'une aventure musicale* », dit-elle.

Après avoir abordé avec eux Haendel, Vivaldi et Monteverdi, c'est cette fois chez Purcell et Dowland qu'elle les retrouve, à peine sortie de *La Clémence de Titus*, donnée en version concert à Aix ce week-end, au côté de Raphaël Pichon et son ensemble Pygmalion. Entre extraits d'opéras de Purcell et imprévisibles « *lute songs* » de Dowland, elle y chantera son thème favori sur la route des principaux festivals classiques d'Europe : la passion amoureuse ! « *Un sujet qui nous va bien, à Thomas comme à moi* », sourit-elle. Sans cacher sa joie de pouvoir être sincère dans l'expression de ses sentiments, dans l'exercice si particulier du récit. « *Contrairement à l'opéra, où l'on se cache*

derrière un costume, le récit est une mise à nu. Encore plus lorsque l'on se retrouve avec le luth pour seul accompagnement. Mais cette mise en danger est toujours payante, dès lors que le public perçoit cette sincérité. Avec Thomas, nous essayons d'être le plus possible dans l'instant. Y compris en improvisant. » Une sincérité qui fait mouche. Que ce soit dans la poésie du temps suspendu chère à Dowland. Ou l'audacieux pas de deux d'*Idylle* : le programme de leur dernier disque, paru à l'automne dernier chez Erato. Les deux tourtereaux y confrontaient, avec un plaisir communicatif, les baisers d'alcôve du baroque français, la mélodie française du XIX^e siècle et plusieurs tubes de la chanson française, de Barbara à... la déjà regrettée Françoise Hardy. ■

« *Songs of Passion* » avec l'Ensemble Jupiter : le 26 juillet au Festival de Saint-Paul-de-Vence, le 27 juillet aux Musicales de La Route de Cézanne, le 29 juillet au Festival de Salzbourg, le 4 août au Festival Menuhin de Gstaad... www.leadesandre.com

NOUVEAU



**LE FIGARO
LITTÉRAIRE**

présente

BIZARRE, BIZARRE...

On « passerait des nuits blanches » tout en « broyant du noir » ?

On « nourrirait des applaudissements » ?

On connaîtrait « d'illustres inconnus » ?

On adresserait un courrier « à l'attention de » plutôt qu'à l'intention de » ?

On serait incapable d'utiliser « fur » sans « mesure » ?

Notre langue est vraiment curieuse !



9,90

150 pages, EN VENTE ACTUELLEMENT
Chez tous les marchands de journaux et sur www.figarostore.fr

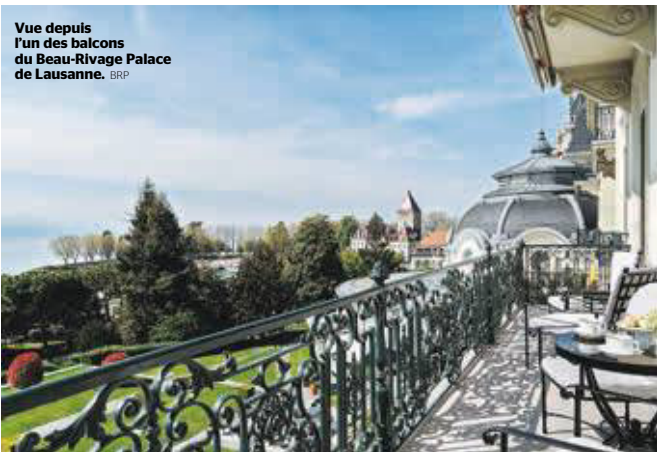
Juan Carlos et Sophie, les fiancés surprises du Beau-Rivage Palace de Lausanne

Philippe Viguié-Desplaces Envoyé spécial à Lausanne

C'est dans le plus bel hôtel de la capitale vaudoise que s'est ourdi, en 1961, le complot amoureux qui ferait de la discrète Sophie de Grèce, la future reine d'Espagne, aujourd'hui la femme la plus populaire du royaume.



Juan Carlos et Sophie de Grèce, en 1961, à Lausanne.
DANIELÉ DABOLLE/SYGMA VIA GETTY IMAGES



Vue depuis l'un des balcons du Beau-Rivage Palace de Lausanne. BRP

Lausanne, dimanche 10 septembre 1961, deux Mercedes-Benz noirs glissent presque silencieusement le long de la grande avenue qui descend au port d'Ouchy. Le cortège discret finit par s'immobiliser devant l'entrée du Beau-Rivage Palace. Le roi Paul de Grèce, la reine Frederika et les princesses Irène et Sophie, s'extrait des véhicules et glissent sous la marquise de verre que supportent deux fines colonnes en fonte, comme nous le faisons aujourd'hui. Devant nous, ce même hall cathédrale en patio, sur lequel court le grand escalier d'honneur. Lustres de cristal Art déco, lanternes et ferronneries anciennes, il n'est pas difficile d'imaginer en un tel lieu l'agitation distinguée qui devait y régner, ce dimanche de septembre. Le premier d'une marche nuptiale sur toute l'épaisseur de l'histoire.

Officiellement, les souverains viennent inaugurer le pavillon grec du Comptoir suisse, la foire de Lausanne. Officieusement, un tout autre affaire va se jouer ici... Le huis clos à venir du Beau-Rivage Palace est en partie l'œuvre d'une autre souveraine, habitée des lieux, Victoria-Eugénia, petite-fille de la reine Victoria et filleule de l'impératrice Eugénie. Veuve exilée du roi Alphonse XIII, elle règne désormais sur ses souvenirs, après l'avoir fait durer vingt-cinq ans sur l'Espagne. L'ex-reine vit à Lausanne dans la villa Vieille Fontaine, où en ce début du mois de septembre sont venus opportunément la rejoindre son petit-fils, don Juan Carlos - que tout le monde appelle Juanito -, flanqué de ses parents, le comte et la comtesse de Barcelone. La reine douairière s'est mis en tête d'unir le jeune prince, d'une beauté presque céleste, haute taille (1m92) et sourire ravageur, avec la jolie Sophie de Grèce, que la presse surnomme « la princesse aux yeux tristes ». Les jeunes gens ont tous deux 23 ans et la rumeur publique les ont fiancés, Juan Carlos à Isabelle de France - fille du comte de Paris - et Sophie au prince héritier Harald de Norvège. Mais c'est sans compter sur l'amour. Et plus encore sur les manœuvres de Victoria Eugénia! La vieille reine, consciente qu'aussi beau soit-il, son petit-fils déclassé n'est pas un si bon parti que cela, manœuvre avec l'autorité que lui confère son haut lignage. En 1961, ceindre la couronne d'Espagne, que Franco garde serrée contre lui, relève un peu de la science-fiction.

L'excitation est à son comble

Juan Carlos et Sophie se sont rencontrés une première fois, dans une totale indifférence, en 1954, sur le paquebot Agamemnon, lors d'une célèbre croisière organisée par la reine



Frederika, pour lancer le tourisme dans les Cyclades et marier les jeunes du gotha. Ils raconteront plus tard n'en garder aucun souvenir... Ils se rejoignent au mariage du duc de Kent, célébré en juin 1961 à Londres. Là, dans les fastes de la monarchie britannique, une flamme s'allume soudainement dans leurs yeux et tous deux sont bien décidés à ne pas la laisser s'éteindre. Le matin du 12 septembre 1961, les clients présents dans l'hôtel remarquent à peine ce trio d'Espagnols, don Juan, son épouse, Maria de Las Mercedes, et Juanito, se glissent jusqu'aux appartements occupés au second étage de l'hôtel, par le roi des Hellènes (la suite 215-216 prolongée des chambres 218, 219 et 220). L'excitation est à son comble. À grandes enjambées, le jeune prince avale les marches de cet escalier ajouré, presque iconique, car explique Sylvie Gonin, chef concierge du Beau-Rivage Palace, « il y avait à l'époque deux ascenseurs si petits qu'ils ne pouvaient pas contenir plus de deux personnes ». Grâce aux registres de l'hôtel, pieusement conservés et ouverts pour *Le Figaro*, on apprend que les souverains grecs sont accompagnés de deux domestiques et de trois chiens. La suite

royale, ouverte sur le lac, où la famille espagnole est introduite, existe toujours, même numéro, même nom et même emplacement, au centre de l'édifice, remise au goût du jour, comme tout l'hôtel, en 2022 par Pierre-Yves Rochon. Le décorateur français a privilégié la mise en valeur des éléments historiques.

La cheminée de marbre blanc, les flambeaux en bronze, la commode Louis XVI et, surtout, le grand balcon qui court sur la façade principale, dans une mise en scène très contemporaine, ont gardé leur superbe. Le garde-corps, en fer forgé, semble conserver la trace des mains joyeuses et royales qui s'y sont appuyées. On sait peu de choses sur ce qui s'est dit entre les deux familles dans cette pièce. Ni combien de temps ont duré les « négociations »! Seulement qu'après avoir demandé à son futur beau-père la main de la princesse, Juanito se retourne vers sa promise et lui lance nonchalamment une petite boîte qui contient une bague : « Prends ça Sophie, c'est pour toi! » Amusée par l'apparente décontraction de l'enfant, la princesse rapportera elle-même ce détail aux journalistes venus plus tard l'interroger... Quant à don Juan, père du fiancé, il conclut soulagé : « On évite une fubolade! » Al-lusion au mariage récent du jeune roi Baudoin de Belgique, qui avait convoqué avec une parfaite inconnue, de petite noblesse, à l'étrange prénom de Fabiola... À ce point secouées, les vieilles rombières du gotha en avaient fait tomber leurs diadèmes!

« Nous nous sommes bien amusés... »

Mais, plus que tout, si la maison royale espagnole agit avec autant de précautions dans le secret d'une suite d'hôtel, c'est qu'elle veut tenir écarté de cette décision le général Franco, qui a pris en main depuis son enfance l'éducation du prince, sans pour autant le désigner comme héritier, et qui a l'habitude de se mêler de tout. Du Beau-Rivage, don Juan appelle le Caudillo pour le mettre devant le fait accompli.

Surpris, tout autant que le seront les Espagnols, après quelques instants de silence, Franco se fend de quelques mots de félicitations. Il se vengera plus tard en offrant au nouveau couple le palais de la Zarzuela, à Madrid, pour les inciter à résider en Espagne et les soustraire à l'influence de don Juan qui vivait au Portugal. À peine a-t-il racroché avec Franco qu'un communiqué de presse annonce la nouvelle au monde, déclenchant dans les rues d'Athènes « des manifestations de joie indescriptibles » et l'arrivée au pied de l'hôtel lausannois d'une horde de photographes. Le palace est plus que jamais sous les feux de l'amour. « Nous étions descendus au Beau-Rivage et nous nous sommes bien amusés », résumera Sophie, dans une longue interview, donnée peu après au magazine *Point de vue* - *Images du monde*...

Aujourd'hui encore, dans la galerie qui conduit au Café Beau-Rivage, on voit, entre mille photos de people dédicacées, un petit mot manuscrit, encadré par le directeur de l'hôtel, qui à l'époque relate l'événement en concluant, satisfait : « *La presse mondiale a mentionné Beau-Rivage à cette occasion.* » En parcourant encore cet étalage de portraits souvenirs, on apprend que Juan Carlos et Sophie revinrent au moins deux fois à l'hôtel de leurs fiançailles, notamment en juillet 1990, occupant la même suite royale que celle où s'était décidé leur mariage... En quittant au matin du 14 septembre 1961 l'établissement hôtelier pour rejoindre Athènes - tel que le note cette fois le registre des départs -, le couple princier commence une des plus singulières histoires d'amour du XX^e siècle. L'attelage qu'ils viennent de former au Beau-Rivage Palace attendra encore quatorze ans pour ceindre, en 1975, la couronne d'Espagne. Un joyau qui, quelques années plus tard, devait couronner la démocratie retrouvée... ■

Retrouvez demain :

La mystérieuse disparition d'Agatha Christie au Pera Palace d'Istanbul

CARNET DE ROUTE

Y ALLER

Se rendre à Lausanne en TGV Lyria sur l'axe Paris-Dijon-Dole (3 h 41 depuis Paris gare de Lyon) à partir de 39 € l'aller en seconde classe.
sncf-connect.com

L'HÔTEL



Le Beau-Rivage Palace. 168 chambres. Spa Guerlain de 1500 m². Piscines et tennis. À partir de 610 € la chambre double sans petit déjeuner.
Tél. : +41 21 613 33 33 ; brp.ch

BONNE TABLE

Le restaurant 57^e Grill. Au rez-de-chaussée du château d'Ouchy, ce petit chef-d'œuvre néogothique est presque les pieds dans l'eau. On y a aimé sa terrasse face au lac et ses grillades, viandes et poissons du lac. Autour de 70 €. Tél. : +41 21 706 57 57 ; chateaudouchy.ch

Restaurant L'Accademia.

Au port d'Ouchy, un italien bourré de charme dans une ambiance classieuse. Dans l'assiette, une cuisine recherchée mais pas sophistiquée. Des pâtes mêlées aux fruits de mer, mais pas de pizza. Côté dessert, tout est fait maison, tiramisu comme glaces à la pistache ou au café! Tél. : +41 21 613 37 74 ; angleterre-residence.ch

À VOIR

Le Musée olympique. Le CIO est installé à Lausanne, d'où ce musée au beau milieu d'un magnifique jardin de sculptures, à l'aplomb du lac. Didactique et très ludique. Olympics.com

La plage d'Ouchy. Inaugurée l'année dernière au port face à l'hôtel d'Angleterre. En fait, il s'agit d'un grand ponton en bois reconstitué, qui permet d'étendre sa serviette, avant de se jeter dans les eaux du lac, d'une propreté toute Suisse... Une alternative : se promener sur une sorte de chemin de côte qui longe le lac et découvre quelques petites criques rocheuses.

À LIRE

111 lieux à Lausanne à ne pas manquer (Éditions Emons), un guide indispensable.



À gauche, le registre de l'hôtel sur lequel étaient inscrits la reine Frederika et le roi des Hellènes. Ci-dessus, l'intérieur de l'établissement, en 1920. ARCHIVES BRP

MOTS FLÉCHÉS N° 3889

LE MILIEU DU CHEF

GROSSE BOUTEILLE

CAVALEUSE

FLECHE EM-POISONNÉE

LAGUNE DE FLANDRE

RÉGION DE LAIN

QUI A RETROUVÉ SA LIGNE

QU'IL N'A AUCUNE COM-PÉTENCE

AMENÉ À SE PLAINDRE

DIPLOME

PRENOM D'UNE FEMME DOUCE

RETIRER L'HUMIDITE

ADAPTEE A LA VILLE

HEROS BRECHTIAN

DIFFICILE A AVISER

ARTICLE A MADRID

BIZARRE, ETRANGE

IL EST PLANTÉ LOIN DU TROU

FUME LE HARENG

ALLON-GERONS

IL S' SE METTENT FACILEMENT EN BOULE

POSTE-RIUREMENT

ATELIER

METRE PAR SECONDE

BUT DE L'ARCHER

SE DÉGONFLER

CONTRÔLE D'APTITUDE A L'EMPLOI

BONHEUR EN ECALTS

CADENCE MUSICALE

AXE DE BREST A STRASBOURG

CALIBRE UN TUBE

MAUVIETTES

DEVENUES BRILLANTES

ENORME FLEAU

RETRAITE LORS DE LA BATAILLE

RAPPORT DE VITESSE EN VOL

DEVERSE

PIERRE D'ANGLAIS

ELARGIE A L'ENCLOSURE

ATTACHE AU HARNAIS

INDIQUE LE LUTAH

BON MORCEAU DE LIEVRE

IL METTAIT AU SUPPLICE

VERT-JAUNE

LOGIS DE VAHINE

ON S'Y FAIT UNE TOILE MONNAIE SERIE

RESSENT

BOUQUINÉ

COL ALPIN

REVENU AU COIN DES RUES

FARINE DE BLE

FILTRE SOLAIRE

EXPRESSION HESITANTE

DESIGNE L'ENDROIT PRECIS

IL NE CONTIENT QUE QUELQUES TITRES

LE TITANE

TERRE DE HANOÏ

INCOU-TABLES

ÉTENDUE DE PAYS

MIT À L'ASILE

COL ALPIN

REVENU AU COIN DES RUES

GRUPE SOLIDE PAR DES LIENS DE SANG

ANCIENNE COTÉE D'ASIE

ON Y SURFE

HAUT PÂTURAGE

BARRE DE FERMETURE

INTRODUIRE PAR LA BOUCHE

AU BORD DE LA COMBE

REFUGE DE BÊTES SAUVAGES

TRAVAIL À LABATTOIR

GRAVEUR

IMPORTANT MEDIA

COMMUNE SUR-TILLE

APAYER

AIR CHANTÉ EN SOLO

AMATEUR DE SON

INSTITUTION DE L'ONU

CHAMBRE OU SEJOUR

DÉGOUTE

UN VAL OU DES LÈS (D)

INTRA-MURS

COL SAVOYARD (DE L)

BIEN AR-GUMENTÉS

REMPORTAI

FN D'AUTOMNE

DUBOIS POUR COUPER

SE COURBE DEVANT LE SOUFFLE

DONNE

IL S' CRENT UNE JOUE CAMBRURE

IL BLOQUE LA VIS

AFFLUX DE GENS

HAUT PÂTURAGE

BARRE DE FERMETURE

INTRODUIRE PAR LA BOUCHE

AU BORD DE LA COMBE

LETTRE À HELLENE

FLASHY

EQUIVALENT

AGITATION, EXCITATION

TRAIN FRANÇAIS

ÉGARE

REFUSE CATEGORI-QUEMENT D'ADMETTRE

FAIRE CHAUFFER À LA CUISINE

VAUT DO

DOMAINE DES ANGES ET DES DIEUX

ESTONIEN

AVANT NOUS

C'EST PEUT-ÊTRE LA PREMIÈRE VENUE

MOTIF REPETÉ

SÉRIE D'ÉPREUVES

CITÉ PRÈS DU TECH

NOM DE THÉÂTRE

CATÉGORIE DE VINS EUROPEENS

MARCHE

PROTEC-TIONS DU HOCHEVEUR

À TOI

LEUR PLAGE EST RÉSERVÉE

IL S' CHANTAIT COMME HOMERE

ENTENDU QU'UN FILET A ÉTÉ FRÔLÉ

REUNION DE DANSEURS EN TRANCE

DEVENUS DES HOMMES DU MONDE

MOTS CROISÉS

Par Vincent Labbé

PROBLÈME N° 6663

HORIZONTALEMENT

1. Enflamme le globe. - 2. Producteur de goutte. En bons thermes avec les touristes. - 3. Titre de Walter Scott. S'est payé la tête du Maure. - 4. Magistrats en Suisse allemande. - 5. Apporter un démenti formel. Communauté élargie. - 6. Morceau de techno. Lumières des étoiles. - 7. Un temps qui remonte à l'antiquité. - 8. Fleur emblématique de Mayotte, à moitié seulement. Disque culte. - 9. S'écoulet à Seoul. Nom de scène. - 10. Fait divers. Frères de cinéma. - 11. Ne prend pas soin de ses pieds. - 12. Commerçante dans la neige.

VERTICALEMENT

1. Rousse flamboyante, elle obtint l'oscar de la meilleure actrice en 1958 pour son rôle dans Je veux vivre ! (pré-nom et nom). - 2. On fait appel à elle quand un meurtrier se profile. - 3. L'eau du globe. Fit revenir avec un peu de sels. - 4. Petit raccord. Bois où le feu a pris par accident. Diminutif pour un caid. - 5. Base de calculs. Joue dans son Parc. Compagnie restreinte. - 6. Grande surface pour les courses en Angleterre. Baume du Pérou. - 7. Décoration murale. Sont tout le temps là. - 8. Départs massifs. Souffle coupé.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 6662

HORIZONTALEMENT

1. Girelles. - 2. Énamouré. - 3. Négation. - 4. Éléis. Gl. - 5. Réal. Bel. - 6. Agi. Pané. - 7. La. Voie. - 8. Impies. - 9. Smic. Ego. - 10. Tentures. - 11. Encor. Nè. - 12. Starisée.

VERTICALEMENT

1. Généralistes. - 2. Inélegamment. - 3. Rageal. Pinça. - 4. Email. Victor. - 5. Lots. Poe. Uri. - 6. Lui. Balser. - 7. Érogène. Gene. - 8. Senile. Rosée.

LE FIGARO Jeux

TÉLÉCHARGEZ L'APPLICATION FIGARO JEUX

RONDES DES MOTS N° 3

Trouvez les mots correspondant aux définitions centrales et inscrivez-les autour de la case qui leur revient. La première lettre de chaque mot est indiquée par le triangle. Chaque mot se lit dans le sens des aiguilles d'une montre.

Exemple :

U D T C T

R S

CLIENT DU METRO

EMBOU-CHURES DE FLEUVES

COMBI-NAISON GAGNANTE

CRIER COMME LE LAPIN

D'UN GROUPE HUMAIN

E A

BLOQUANT LES COURS

C'EST UN ENDROIT CULTÉ

FORME D'UN CRISTAL

BRASSER LA PÂTE

RELANCÉ, DEVE-LOPPE

G

IL VENTILE LA GALERIE

HOMME D'ÉGLISE

CESSER D'ALLAI-TER

NETTOIE À NOUVEAU

FACILE À APPLIQUER

A T R A P

SOLUTIONS DES JEUX DU NUMÉRO PRÉCÉDENT

Facile

Sudoku n°4792

Difficile

Sudoku n°4793

Diabolique

Sudoku n°4794

Mots fléchés n°3888



Tous les programmes
dans TV Magazine et sur l'appli TV Mag



Les bonnes ondes classiques de l'été

Thierry Hillériteau

Les festivals en direct ou en différé, «La Grande Histoire de l'opérette», par le regretté Benoît Duteurtre... Notre sélection des rendez-vous à ne pas manquer sur France Musique et Radio Classique.

Il aimait les pas de côté. Peut-être pour avoir accompagné pendant quelques années des festivals de danse en tant que pianiste... Depuis 25 saisons, Benoît Duteurtre déringardisait l'opérette, les stars du music-hall et la comédie musicale des Années folles sur les ondes de Radio France. Inclassable, son émission «Étonnez-moi Benoît» n'en était pas moins devenue une institution. L'éclectisme en était le maître-mot. L'érudition joyeuse et l'insolence raffinée, les atouts cœur.

Étrange ironie du sort, le critique et romancier, qui, pour son émission, avait emprunté à Françoise Hardy le titre de l'une de ses chansons, se sera éteint brutalement presque un mois jour pour jour après cette dernière. Sa voix, qui transpirait la passion, avait encore tant à nous

apprendre. Mais elle n'a pas fini de nous surprendre. Car l'insatiable redécouvreur de pépites «opérettiques» et de trésors radiophoniques avait compilé les moments cultes de son émission pour dessiner sa propre «Grande Histoire de l'opérette». Une série radiophonique au long cours, en sept épisodes de 90 minutes chacun, diffusée du 19 au 25 août (mais déjà accessible sur le site de la station), et conçue pour France Musique comme une sorte de «grand rafraîchissement» au cœur d'un été dominé par les festivals.

Ces derniers battent leur plein. En attendant de retrouver, à partir du 29 juillet, les directs depuis le Festival international de piano de La Roque-d'Anthéron, présentés par Jean-Baptiste Urbain sur France Musique (avec notamment une carte blanche à Alexandre Kantorow, le 4 août),



Le Festival de La Roque-d'Anthéron sera diffusé par France Musique.

la chaîne retransmettra demain (23 juillet) *La Clémence de Titus*, de Mozart, captée en concert au Festival d'Aix-en-Provence ce week-end, avec notamment Raphaël Pichon à la baguette, Pénélope Pati en Titus, Karine Deshayes en Vittelie et Lea Desandre en Annus (lire aussi p. 12).

Hommage à Barenboïm

Radio Classique n'est pas en reste. Le site de la station (radioclassique.fr) propose déjà en replay trois des concerts d'anthologie des dernières Rencontres musicales d'Évian, qui se sont achevées il y a quinze jours. Du concert Ravel-Saëns dirigé par Louis Langrée, avec Daniel Laskovitch (impérial dans le virtuose concerto n° 3 de Saint-Saëns) et l'Orchestre des Siècles, à l'émouvant hommage rendu par Martha Argerich, Renaud Ca-

puçon et Edgar Moreau au chef Daniel Barenboïm, qui a dû annuler cette année sa venue au festival en raison de problèmes de santé. De quoi faire patienter en attendant les directs depuis le Festival Berlioz de la Côte-Saint-André, du 18 au 21 août, présentés par Laure Mézan. Une édition 2024 placée sous le signe de la jeunesse européenne, et qui permettra notamment d'entendre l'Orchestre français des jeunes (encore sous la direction de son chef sortant, Michael Schonwandt), et l'Orchestre symphonique des jeunes d'Ukraine, de la chef Oksana Lyniv. ■

«La Grande Histoire de l'opérette» par Benoît Duteurtre radiofrance.fr/francemusique
Notre avis : ●●●●

TF1

21.10
Camping Paradis
Série. Humoristique

Fra. 2024. Saison 15. Avec Laurent Ournac. Clair de lune au camping. Inédit. Depuis le temps qu'il le réclamait, Christian Parizot organise enfin l'animation du Camping Paradis. Et ce sera une chasse aux trésors : «La Christian Parizot Trésor Quest».

23.00 Camping Paradis. Série. Humoristique. Boxing camping.

CANAL+

21.06
The Responder
Série. Policière

GB. 2024. Saison 2. Avec Martin Freeman. 2 épisodes. Alors que Kate a emménagé avec Raymond, Chris Carson n'a qu'une crainte : perdre sa relation avec sa fille Tilly. Il espère parvenir à décrocher un poste de jour pour passer plus de temps avec elle.

23.02 Trigger Point. Série. Policière.

C8

19.40 Animaux à adopter. Doc.

21.10 Mon nom est personne
Film. Western. Ita/Fra/Al. 1973. Réal. : Tonino Valerii. 2h05. Avec Terence Hill, Henry Fonda, Jean Martin. Un pistolero célèbre, qui tente de se retirer des affaires et de quitter les États-Unis, est harcelé par un admirateur original qui se fait appeler «Personne».

23.15 100 Jours. Documentaire.

france.5

20.06 Les trésors cachés des gorges.

21.00 Nus et cultotés
Documentaire. Fra. 2016. Réal. : Guillaume Mouton, Nans Thomassey, Charlene Gravel. 1h45. 2 épisodes. Quittant la Bretagne, Nans et Mout traversent l'Angleterre afin de rallier les plaines d'Irlande dans le but de trouver un tréfil à quatre feuilles.

22.45 C dans l'air. Magazine.

france.2

21.10
Au cœur des Jeux
Documentaire

Fra. 2024. Réal. : Jules Naudet, Gédéon Naudet. 1h31. 2 épisodes. Les dernières semaines de préparation des JO de Paris 2024, de l'arrivée de la Flamme olympique à Marseille jusqu'aux ultimes préparatifs de la cérémonie d'ouverture.

22.41 Paris, l'histoire secrète de la victoire. Documentaire.

arte

20.55
Nous irons tous au paradis
Film. Comédie dramatique

Fra. 1977. Réal. : Yves Robert. 1h50. Avec Jean Rochefort, Guy Bedos. Quatre amis, qui vieillissent ensemble, avec des fortunes diverses mais une affection égale, s'aident mutuellement dans les moments difficiles.

22.45 Le tambour. Film. Drame. Avec David Bennent, Angela Winkler.

W9

19.50 Les apprentis champions.

21.10 Astérix et la surprise de César
Film. Animation. Fra. 1985. Réal. : Gaëtan Brizzi, Paul Brizzi. 1h15. Astérix et Obélix livrent un combat impitoyable dans le Sahara pour délivrer deux de leurs amis, Falbala et son fiancé Tragicomix, capturés par des Romains.

22.25 Astérix chez les Bretons.

RMC
DÉCOUVERTE

20.00 Alaska : La ruée vers l'or.

21.10 Les routiers : profession chauffeur poids lourd
Documentaire. Fra. 2023. 1h25. La fureur des camions. Louane, une jeune femme qui suit des études de coiffure, a tout arrêté pour son autre passion : les camions.

22.35 Les routiers : profession chauffeur poids lourd. L'appel de la route.

france.3

21.12
Meurtres à...
Série. Policière

Fra. 2020. Saison 8. Avec Elodie Fontan, Salim Kechlouche. Meurtres en pays cathare. Une jeune femme, lieutenant de gendarmerie, tente d'élucider un meurtre sordide, dont son propre frère, atteint de trisomie 21, est accusé.

22.40 Meurtres à... Série. Policière. Meurtres en Auvergne.

6

21.10
Irréductible
Film. Comédie

Fra. 2021. Réal. : Jérôme Commandeur. 1h35. Avec Jérôme Commandeur, Laetitia Dosch. Inédit. A Limoges, un quadragénaire refuse de quitter un poste de fonctionnaire qu'il affectionne. Sa hiérarchie décide de l'envoyer en mission au Groenland.

22.45 Cauchemar en cuisine. Doc.

TMC

19.15 Quotidien. Divertissement.

21.25 Le roi Arthur : la légende d'Excalibur
Film. Aventures. GB/EU/Al. 2017. Réal. : Guy Ritchie. 2h15. Avec Charlie Hunnam, Jude Law. Arthur, fils de Pendragon, mène la révolte pour récupérer le royaume de son père.

23.40 Sherlock Holmes : Jeu d'ombres. Film. Action.

HISTOIRE TV

20.00 Mad Men : les hommes de la pub. Documentaire.

20.50 La météorite de Toutankhamon
Documentaire. GB. 2006. Réal. : Cynthia Page. 1h30. 2 épisodes. Une pierre étrange sur l'un des colliers de Toutankhamon déclenche une vaste enquête scientifique internationale.

22.20 Les morts parlent. Doc.

À LA DEMANDE

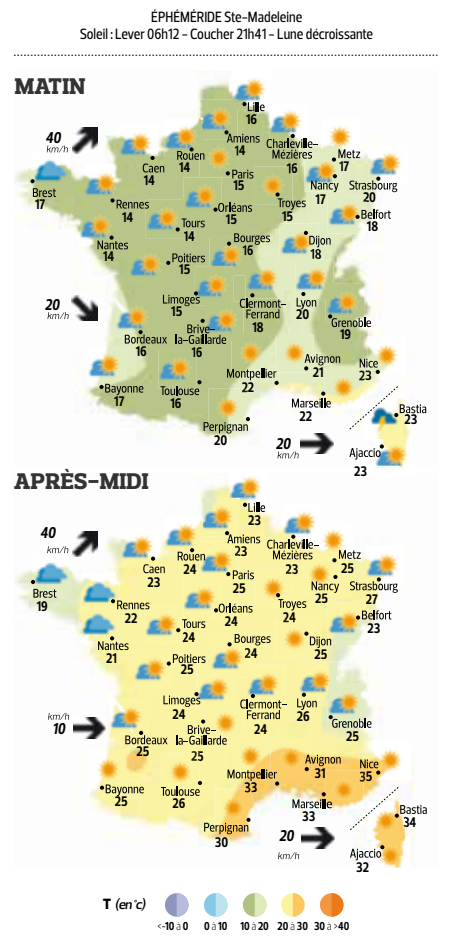
prime

Rubikon

Dans un futur proche en 2056, des scientifiques et des militaires sont en orbite dans la station Rubikon. Ils tentent de trouver des solutions à l'état de dégradation avancée de la planète Terre, polluée, et dirigée par des cartels non gouvernementaux. Quand un nuage toxique enveloppe soudainement la Terre, les occupants de la station font face à un choix crucial : sauver les habitants de la planète ou préserver leur propre vie. Dans ce thriller de science-fiction malin et bien rythmé, la réalisatrice Magdalena Lauritsch semble avoir les mains libres pour développer son histoire, prenante, et qui s'inscrit dans des thématiques très actuelles : savoir l'évolution préoccupante de l'humanité et de ses ressources.

Retrouvez
LE FIGARO TV
sur
Samsung TV Plus

Disponible gratuitement sur votre Samsung Smart TV et appareils Galaxy.



LE TEMPS AILLEURS...

ALGER	24/28	AMSTERDAM	15/22	ATHÈNES	27/37
BARCELONE	22/31	BELGRADE	22/31	BERLIN	21/26
BERNE	17/22	BRUXELLES	16/23	BUDAPEST	19/33
COPENHAGUE	18/21	DUBLIN	15/21	LISBONNE	18/33
LONDRES	14/24	MADRID	18/35	PRAGUE	22/26
RABAT	20/25	ROME	24/34	TUNIS	25/32

MARDI

MERCREDI

JEUDI

la chaîne météo **lachainemeteo.com**

Par téléphone : **3201** **LIVE 24/24** **CANAL+** **sur L'APPLI GRATUITE** **La Chaîne Météo**



FRANÇOIS BOUCHON / LE FIGARO, SERVICE PRESSE / AIR FRANCE

Joseph Kessel, endormi, et sa femme, Michèle O'Brien, dans un avion en octobre 1949.

Jef chez les Picaros

Étienne de Montety

En 1972, Joseph Kessel, l'éternel bourlingueur, rejoint son ami Hubert Bouccara dans un pays qu'il ne connaît pas : le Pérou.

Ses études achevées, Hubert Bouccara a eu besoin de grands espaces. Il est parti en Amérique. Joseph Kessel ne pouvait que l'encourager, et même l'aider. Il est toujours généreux avec ses amis, ses droits d'auteur, les cessions cinématographiques de ses livres lui assurant des revenus confortables. Il a fait à Hubert le cadeau de doubler la somme de ses économies : 3000 francs. L'obole paternelle lui a permis de boucler son budget. En échange, Kessel lui a seulement fait promettre de lui adresser tous les jours un aérogramme, ces lettres légères qu'on envoie par avion.

La première étape du voyage d'Hubert c'est New York. Le premier soir, parlant mal l'anglais et le comprenant à peine mieux, Hubert échoue au poste de police : ne sachant pas où dormir, il a l'idée d'élire domicile dans Central Park : *strictly prohibited*! Au commissariat, le lieutenant de police qui a quelques notions de français accepte de l'écouter : ce tout jeune homme voyage, et ne sait pas où dormir...

« Comment te croire ?

— Si je vous dis que je suis l'ami d'un écrivain mondiallement connu, vous me croirez ? »

Kessel? Joseph Kessel? Le policier connaît cet auteur : un an plus tôt, il a vu *Les Cavaliers*, le film de John Frankenheimer avec Omar Sharif et Jack Palance. Tiré d'un roman de l'écrivain.

« Si vous voulez, on lui téléphone ? »

Le lieutenant de police est soufflé par l'aplomb du petit Français, l'acquiesce. Hubert compose le numéro, pour un jeu à quitte ou double : Jef sera-t-il au bout de la ligne ? Et s'il était en vadrouille ? À six mille kilomètres de là, à son domicile de la rue Quentin-Bauchart, Kessel décroche.

« Passe-moi le lieutenant. »

L'affaire est vite arrangée. Le commissariat n'en revient pas. L'étudiant fluët et rieur qui squatte depuis une heure ses locaux est bel et bien l'ami d'un des auteurs français les plus célèbres des États-Unis, l'édition américaine du *Lion* y a fait un triomphe. L'officier autorise Bouccara de dormir sur place, dans une cellule de désignement vacante.

Comment Jef ne serait-il pas heureux de savoir son ami sur la route, lui qui a voyagé toute sa vie, et fait voyager ses lecteurs ? Qui ne se souvient de ses reportages en Irlande, au Kenya, en Afghanistan ? Ses passeports sont constellés de visas : Israël visa numéro 1 ! Encore récemment, en 1967, l'OMS l'a invité à effectuer un vaste voyage qui l'a conduit jusqu'en Inde. Au vrai, le septuagénaire n'envisage plus que des destinations qu'il ne connaît pas.

Justement son ami Hubert projetait de traverser l'Amérique latine. Pour Jef, c'est largement une *terra incognita*. Un angle mort dans sa vie. Paradoxe : c'est là-bas que les fils de Schmuël et Raïssa Kessel est né, le 10 février 1908, dans la pro-

Où es-tu ?
- À Lima, Pérou.
- Tu me l'as déjà dit.
Donne-moi ton adresse précise.
Et rappelle-moi demain à la même heure»

Joseph Kessel à Hubert Bouccara (ci-contre), en 1972.



vince d'Entre Rios (Argentine). Un riche entrepreneur, le baron de Hirsch, alarmé par la multiplication des pogroms en Russie y avait fondé en 1891 une fondation la Jewish Colonization Association, et fait l'acquisition de milliers d'hectares pour que les communautés persécutées y trouvent refuge. Schmuël Kessel avait accepté de s'y rendre pour s'établir comme médecin, et c'est donc à Villa Clara, bourgade qui compte aujourd'hui près de 4000 habitants, que Jef Kessel a vu le jour. Il y vivra quelques mois.

Mais d'enquête pour *Le Matin* ou *France Soir*, point. Jef n'est jamais allé chez les Picaros. Faut-il compter pour un reportage le pèlerinage qu'il fit en 1937 en Argentine sur les traces de Mermoz disparu en mer quelque temps plus tôt, afin de rédiger sa première biographie ? Au programme : Buenos Aires (qui l'accueillit comme un fils), la Cordillère, Santiago, Patagonie (Rio Gallegos, la ville la plus australe du monde) avec un détour par sa ville natale. Partout il fut reçu comme une vedette. Mais ce voyage n'avait pour but que de retracer la vie de son ami à l'Aéropostale, d'en restituer l'atmosphère, d'en éprouver les dangers. Il s'agissait d'écrire le livre de l'amitié.

Depuis, il n'y est jamais retourné. Et pourtant, en ces années 1970, l'Amérique du Sud est un continent où se jouent des affrontements géopolitiques qui devraient le passionner.

Depuis la fin de la guerre, le communisme s'étend. Che Guevara a promis au monde libre « deux, trois, plusieurs Vietnams », allusion à la guerre dans laquelle les États-Unis sont enlisés. À la menace révolutionnaire a répondu l'installation de juntas militaires dans plusieurs pays, Pérou, Bolivie, Équateur. Bientôt le Chili et l'Argentine vont devenir à leur tour des régimes militaires. KGB contre CIA, l'avenir se joue en partie en Amérique latine.

C'est là-bas qu'Hubert Bouccara est parti, sac au dos. Depuis longtemps, il est fasciné par les civilisations disparues.

Après New York, le garçon a repris la route, à pied, en train, en stop. Californie, Mexique, Guatemala, Nicaragua, Pérou. Les semaines passent. À Lima, Hubert éprouve le besoin de se reposer. Des semaines qu'il voyage, ne sachant jamais quand il arrivera, où il dormira le soir. Fatigant. Cette fois, c'est décidé, il va faire escale durant tout le mois de mai. Il prend une chambre dans une modeste cantina (auberge) et malgré les cafards avec lesquels il cohabite, compte bien y passer quelques jours et reprendre des forces. C'est aussi l'occasion de téléphoner à ses

parents, en PCV. Sitôt qu'il leur a donné de ses nouvelles, son père lui confie : « M. Kessel a souvent appelé ces temps-ci pour savoir si nous avions de tes nouvelles. Il a l'air inquiet. »

Hubert joint son ami, lui raconte son voyage, ses péripéties et lui expose son programme des prochains jours : repos.

« Où es-tu ?

— À Lima, Pérou.

— Tu me l'as déjà dit. Donne-moi ton adresse précise. Et rappelle-moi demain à la même heure. »

Le lendemain, Jef lui annonce qu'il a pris un billet et le rejoint. Hubert n'en revient pas. Il y a quelques semaines encore, Kessel semblait fatigué, revenu de tout. Mais la perspective de reprendre la route semble l'avoir ragaillardé. Comme à ses grandes heures, l'écrivain a pris un billet et empoigné une valise.

À l'heure dite, l'avion de Paris atterrit à l'aéroport Jorge-Chavez. Accolade entre les deux amis. Hubert ramène son ami à la cantina où il a élu domicile, un peu gêné par la médiocrité des lieux.

Bouccara et Kessel se rendent à Cuzco l'ancienne capitale de l'empire Inca, montent au Machu Pichu, découvrent le lac Titicaca, les marchés indiens et pousseront jusqu'à Arica à la frontière chilienne et Quito, en Équateur

« Ne t'en fais pas, mon petit, je crois que j'ai connu pire dans ma vie. »

Il dit vrai. Jef Kessel a logé au Musée ethnologique et géologique de Vladivostok, dormi sur les banquettes des fumeries d'opium de Shanghai, et dans la Ford du capitaine Collet en plein désert de Syrie (1). Mais depuis, il est vrai aussi qu'il s'est habitué au confort des grands hôtels internationaux mis à sa disposition. Alors un séjour dans une chambre d'une pension minable de Lima...

« Laisse-moi une heure pour dormir et on y va... »

— Ou ?

— Découvrir. »

Une heure plus tard, Jef est sur pied. À 70 ans passés, il reste un grand marcheur, pouvant arpenter une ville une journée durant. Plaza San Martín, au cœur de la capitale, un flash : cette place ! Il y a à peine quelques mois (janvier 1972), la presse internationale publiait une photo d'un homme en train de se faire cirer les chaussures

au pied de sa statue équestre, lisant le journal. L'homme se fait appeler Klaus Altmann. Sur les images, il n'a rien d'une bête traquée. Serait-ce lui Barbie ? Niant, sûr de lui, Altmann a complaisamment accordé une interview au bureau de l'AFP dans le hall de l'hôtel Bolívar de Lima. Il s'est même prêté au jeu des photos. La séance lui sera fatale, il sera reconnu par une de ses victimes qui mettra en branle de nouvelles recherches pour faire arrêter le criminel.

Cette histoire rocambolesque qui recèle un enjeu crucial n'a pas pu échapper à Kessel : fervent partisan de l'État d'Israël depuis sa découverte de l'aventure sioniste en 1926, il a couvert le procès de Nuremberg et surtout celui d'Eichmann pendant sept mois. Ces souvenirs lui reviennent en bloc. Barbie serait donc à la portée de la justice des hommes. Le bourreau de Jean Moulin ! Dix ans plus tôt, Jef, flairant un bon sujet, aurait troqué en quelques minutes la tenue du vacancier pour endosser celle du grand reporter, appelant aussitôt son journal et lui envoyant une série d'articles. Cela lui était arrivé en Espagne, en 1934 : arrivé à Barcelone avec sa nouvelle épouse Katia au volant d'une Vivaport pour des vacances en amoureux, il avait été témoin de troubles dans la ville catalane. Quelques heures plus tard, *Le Matin* recevait ses premiers papiers sur l'insurrection, prélude à la guerre civile (1).

Hubert emmène son ami dans une *pena*, un endroit où on joue de la musique où on boit de la bière. L'ambiance joyeuse rappelle à Jef ses reportages : jamais il n'a manqué de fréquenter ce genre de lieux, boîtes, cabarets, voire de plus bas-fonds encore. Par goût de la fête, par besoin de chaleur humaine, et aussi persuadé qu'il prenait là et nulle part ailleurs les poulx d'une ville ou d'un pays. Il est manifestement heureux qu'Hubert procède de même quand il voyage.

Après des semaines en auto-stop, en train ou en bus, au milieu des valises et des valises, Bouccara change de standing grâce à Jef le prodigue qui lui offre le luxe des taxis pour découvrir le pays. Hubert découvre de visu une civilisation qui le faisait rêver par les livres. Ensemble, ils se rendent à Cuzco l'ancienne capitale de l'empire Inca, montent au Machu Pichu, que l'on atteint en empruntant un train à crémaillère sur des pentes à pic. Découvrent le lac Titicaca, les marchés indiens. Ils pousseront jusqu'à Arica à la frontière chilienne et Quito, en Équateur.

Jef s'intéresse à tout. C'est dans ses gènes. Il ne cesse de prendre des notes, de sa petite écriture serrée et s'en justifie auprès d'Hubert : « Un jour, ça peut servir. » Ça ne servira pas. Pour lui, le temps de l'écriture est passé. ■

(1) Yves Courrière, « Joseph Kessel, ou Sur la piste du Lion », Plon.

Retrouvez demain :
« Partout, il y a des amis... »

Leçons d'Amérique latine



CHRONIQUE
Nicolas Baverez

A l'exception du Mexique, l'Amérique latine, contrairement à l'Asie, est de nouveau en passe d'échouer à faire décoller son économie et à acclimater la liberté. Et elle le doit moins à l'accumulation des chocs extérieurs - du krach de 2008 à la guerre d'Ukraine en passant par le Covid - qu'à la malédiction de l'autoritarisme et du populisme qui menacent de faire basculer le continent dans le chaos.

Le Venezuela est emblématique des pathologies sud-américaines. Alors qu'il dispose des premières réserves pétrolières du monde (300 milliards de barils) et regorge de gaz, d'or, de bauxite, de fer ou de nickel, le pays a vu son PIB chuter de 80 % entre 2013 et 2022, pour ne plus représenter que 10 % de celui de la France, contre 72 % en 1980. L'inflation a atteint 360 % en 2023. Le défaut sur la dette extérieure a réduit à néant le bolivar. La population a basculé à 90 % dans la grande pauvreté, souffrant de la famine, de l'absence des produits de première nécessité, de l'effondrement du système de santé, qui entraîne la multiplication des épidémies. Le pays est livré à l'anomie, à la corruption et à une violence extrême, les gangs contrôlant plus de la moitié du territoire. Dès lors, 7 millions de Vénézuéliens sur une population de 29,7 millions ont choisi l'exil - dont 58 % sont jeunes et qualifiés -, déstabilisant tous les pays du continent.

La ruine du Venezuela résulte entièrement de la révolution bolivarienne lancée par Hugo Chavez. Elle a connu trois stades : la collectivisation des moyens de production, le contrôle des prix et des changes afin de financer les aides sociales et de soutenir les pays hostiles aux États-Unis ; l'instauration d'une dictature implacable par Nicolas Maduro ; la criminalisation de l'État et la balkanisation du pays. Nicolas Maduro a cherché, à partir de 2023, à masquer la faillite du régime en revendiquant la souveraineté de la région de l'Essequibo, riche en pétrole, qui

représente les deux tiers du territoire du Guyana voisin et en menaçant de l'envahir.

Une bouffée d'oxygène a été apportée par la levée partielle des sanctions américaines, à la suite de la guerre d'Ukraine, ce qui a permis à Chevron de relancer la production de pétrole, totalement désorganisée par la prédation de la compagnie nationale PDVSA, pour la porter autour de 800 000 barils par jour, contre 3 millions en 2013. Le régime a aussitôt confisqué la totalité des recettes, notamment pour acheter les votes en vue de l'élection présidentielle du 28 juillet. Elle est marquée par la répression féroce de l'opposition dont le leader, Maria Machado, a vu sa candidature interdite par le Tribunal supérieur de justice en janvier.

À Cuba, de même, le communisme a détruit l'État, l'économie et la société. L'agriculture ne produit plus rien et l'île doit importer la totalité de ses besoins alimentaires. L'industrie, hors d'âge, a disparu. Le tourisme recule. La dette extérieure dépasse 110 % du PIB. La seule source de devises provient de la mise à disposition d'États étrangers de services de sécurité et de personnel de santé. La richesse par habitant plafonne à 2 400 dollars par an et la population est condamnée à la famine, à l'absence de soins, aux coupures d'eau et d'électricité. Le régime en a été réduit à faire appel au programme alimentaire de l'ONU pour obtenir du lait afin de remédier à la malnutrition infantile. La société est gangrenée par la criminalité et la drogue. Les Cubains se soulèvent régulièrement, mais en vain, pour protester contre le manque de nourriture, de travail et d'argent. Leur seul espoir est la fuite et 425 000 d'entre eux, sur 11,2 millions, ont risqué leur vie pour fuir le pays entre 2021 et 2023.

L'Argentine, pour sa part, montre combien est difficile et coûteuse la sortie du populisme. Il s'est incarné dans le justicialisme, qui, de Juan Peron aux époux Kirchner, a allié pouvoir auto-

ritaire, mépris pour l'État de droit, mise en œuvre d'une troisième voie entre le capitalisme et le socialisme, étatisation et redistribution des richesses. L'Argentine a ainsi chuté depuis 1950 du 9^e au 26^e rang des économies mondiales et de la 12^e à la 70^e place pour la richesse par habitant. Le pays s'est vénézuélisé, faisant basculer 40 % de sa population dans la pauvreté.

Javier Milei a été élu pour engager une thérapie de choc qui, seule, peut sauver le pays. Le plan de réformes voté en juin 2024 prévoit le démantèlement du corporatisme d'État, des privatisations massives, la flexibilité du marché du travail, des incitations fiscales et douanières pour les investissements étrangers. Simultanément, les dépenses publiques ont été coupées de 35 %, 50 000 postes de fonctionnaires ont été supprimés, l'encadrement des loyers a été démantelé. Les premiers résultats positifs apparaissent avec le retour à l'équilibre du budget pour la première fois depuis seize ans, la diminution de l'inflation de 25 % à 5 % par mois, la perspective d'une reprise de l'activité de 5 % en 2025. Mais le prix à payer pour le redressement est exorbitant en termes de production, de chômage et de pauvreté.

Max Weber rappelait que « la révolution n'est pas un carrosse dont on peut descendre à volonté ». L'Amérique latine, comme la Hongrie de Viktor Orban, montre qu'il est simple et rapide d'étatiser et de fermer l'économie comme de corrompre l'État et de suspendre les libertés publiques. Mais qu'il est très long et difficile de remettre en route une économie de marché, un État de droit légitime et efficace, une puissance publique guidée par le bien commun. Ces enseignements sont confirmés par la montée des régimes autoritaires et totalitaires dans l'Europe des années 1930. Au moment où ils sont tentés de succomber aux passions extrémistes et à la réactivation des mythes révolutionnaires, Français et Européens gagneraient à tirer les enseignements des dérives idéologiques qui ont ruiné l'Amérique latine. ■

« Benoît Duteurtre, un diplomate de l'intelligence qui avait élevé ses romans à la dignité de la musique »

Benoît Duteurtre avait une manière heureuse et aimable d'être un artiste et un intellectuel français. Ce champion de la gentillesse civilisée et de l'ironie sans méchanceté était issu d'une bourgeoisie catholique normande plus ou moins de gauche, légèrement fauchée, cultivée et gaulliste - car son arrière-grand-père, le président René Coty, avait, disons-le comme ça, facilité la transition institutionnelle permettant l'installation de De Gaulle au pouvoir. Bourgeoisie ambitieuse aussi, mais seulement pour servir les grandes causes : pour Duteurtre, sa vocation le porta vers la musique, la littérature et la critique, dès qu'il fut sorti du bain familial des idéologies républicaines et catholiques - générosité, ardeur, rigueur, humilité, poésie de la religion, le tout avec une certaine tolérance chrétienne aux dérapages discrets.

Duteurtre a bâti une œuvre littéraire à deux versants : la satire et le roman. Avec la satire, sous la forme de délicieuses fictions extrêmement drôles, il a illustré son intelligence sensible et son élégance morale. Il restera comme l'auteur de la dénonciation comique des conséquences de l'apparition, de la croissance démographique et de l'invasion des crétins contemporains, qu'il a si parfaitement caractérisés. À chaque page, il érige les digues de l'intelligence contre la submersion par des robots imbéciles. Il n'avait pas son pareil pour qualifier les êtres bornés, décrire leur vie intérieure où la pensée critique est corrompue par les arguments d'autorité officiels, peindre la défaite de l'esprit de justice par les préjugés. Il aimait entrer dans les détails qui font la fierté du crétinisme triomphant : telle pissotière éco-responsable, tel slogan politique sonore tartiné de sophisme tentateur, telle pulsion répressive triomphante de la bureaucratie européenne pour interdire ce qui est bon : la mayonnaise artisanale, le fromage au lait cru. Il avait parfaitement vu que notre époque rajoute à son génie de la répression idéologique administrative quelque chose de fausse-

ment radieux, très fin 1792 : comme une hideuse joie eschatologique qui justifie l'extermination dans l'enthousiasme, qui ajoute un sourire extatique à la méchanceté, une affectation de sympathie à la brutalité de ses manières.

Dans son œuvre, les tartufes béats du Grand Soir côtoient les petits fonctionnaires du filage vétéral, et les excellences de la terreur culturelle sont formidablement servies par le zèle d'innommables fouilleurs des poubelles de leurs voisins. Il décrivait un monde où la bonne intention colonisatrice et punitive se mêlait à la trame du moindre agissement administratif, et une société d'indignation morale outrée face à la plus petite déviance. Il démontait et remontait en riant les mitraillures à homélies furibondes et vides à la fois, servies par les officiels « en responsabilité », dont les tirs constants et les balles

« Ces satires étaient le rempart à l'intérieur duquel il célébrait la beauté du monde »

perdues nous font tous baisser la tête dans l'espace public. À ce compte-là, la mairie de Paris, les autorités politiques, les excellences culturelles, les instances technocratiques européennes, et d'une façon générale toutes les institutions du crétinisme contemporain, chargées de le mettre en œuvre dans l'ordre et la discipline, en prenaient pour leur grade, et je ne connais personne qui n'ait lu ses satires sans en être ressorti plus joyeux et plus libre.

Ces cauchemars éveillés étaient rendus gais par ses procédés narratifs comme par ses personnages de petits bonhommes posés comme dans les dessins de Sempé - qu'il connaissait et aimait - dans un monde qui les dépassait de loin et dont ils n'avaient pas la moindre idée. Aux oxymores contemporains - tout le monde est original, le banal est merveilleux et le quotidien

est extraordinaire - à l'esprit de rafla, à l'éternelle violence venue du camp du Bien, Duteurtre opposait calmement et avec un sourire charmant sa juste lecture de l'époque : ne nous laissons pas embarquer dans une spirale irrationnelle et fanatique de plus de la longue histoire, sans leçons apprises, de la vie morale des hommes. Cette spirale s'éteint aux extrêmes comme ses précédentes. Elle prend les victimes qu'elle fait pour des coupables. Comme il avait la science des crétiens, Duteurtre savait que pour le convertir, il ne faut pas le contrarier, mais plutôt lui montrer doucement les conséquences de sa manière de penser, et l'accompagner aimablement dans son long changement de point de vue. Il appliquait le principe politique qu'il faut être d'une politesse exquise avec les imbéciles. Ce qui allait bien à son humilité, car en combattant les idiots mais en les respectant, on combat en soi-même les multiples tentations de les rejoindre.

Ces satires étaient le rempart à l'intérieur duquel il célébrait la beauté du monde. Il y avait comme une forme de liturgie dans sa méthode générale : dénoncer le monde et s'en lamenter galement, d'abord. C'était le moment de la satire. L'aimer et le chanter, ensuite. C'était le temps du roman. Comme si, après avoir pleuré la destruction du charme par la bêtise, il pouvait célébrer la beauté muette et suppliante, mais d'une certaine façon intacte, des ruines du monde.

Ses romans sont puissamment poétiques, et marqués par une nostalgie qui ne fait pas de la déploration, mais à la réactualisation magique d'un ancien présent. Ils sont traversés de scènes si personnelles qu'elles deviennent, par transmission d'intensité et de netteté, inoubliables pour tous ses lecteurs : les forêts vosgiennes, les souvenirs de pieds délicieusement meurtris par les galets normands, d'été secs - blés fauchés, poussière et bleu profond...

Ce diplomate de l'intelligence avait élevé ses romans à la dignité de la musique. ■
*Auteur de « La Montée des périls », aux Éditions du Rocher (2023).

MARIN DE VIRY

Pour l'écrivain et critique littéraire*, Benoît Duteurtre, qui s'est éteint mardi 16 juillet, était un satiriste génial du ridicule galopant de notre époque. Son œuvre, explique-t-il, d'une rare beauté et empreinte de nostalgie, ne laissait jamais place à la déploration.

LE FIGARO

Dassault Médias
(actionnaire à plus de 95%)
23-25, rue de Provence
75009 Paris

Président-directeur général
Charles Edelstenne

Administrateurs
Thierry Dassault,
Olivier Costa de Beauregard,
Benoît Habert,
Rudi Roussillon

SOCIÉTÉ DU FIGARO SAS
(société éditrice)
23-25, rue de Provence
75009 Paris

Président
Charles Edelstenne

Directeur général,
directeur de la publication
Marc Feuillée

Directeur des rédactions
Alexis Brézet
Directeur délégué de la rédaction
Vincent Tremolet de Villers

Directeurs adjoints de la rédaction
Gaëtan de Capelle (Économie),
Laurence de Charette

(pole audiovisuel), Anne-Sophie
von Claer (Style, Art de vivre, F),
Philippe Gellie (International),

Anne Huet-Willaume (Édition,
Photo, Revision, DA),
Jacques-Olivier Martin (directeur
de la rédaction du Figaro.fr),
Etienne de Montigny (Figaro

Littéraire), Bertrand de Saint-
Vincent (Culture, Télévision),
Yves Thérard (Enquêtes,
Opérations spéciales, Sports,
Sciences).

Directeur artistique
Pierre Bayle
Rédacteur en chef
Frédéric Picard (Web)

Directeur délégué
du pole news
Bertrand Gie

Éditeurs
Régis Mergul
Anne Pican

FIGAROMEDIAS
23-25, rue de Provence, 75009 Paris
Tél. : 01 56 52 20 00
Fax : 01 56 52 23 07

Président-directeur général
Aurore Domont

Direction, administration, rédaction
23-25, rue de Provence
75009 Paris
Tél. : 01 57 08 50 00
direction.redaction@lefigaro.fr

Impression L'Imprimerie, 79, rue de Roissy
93290 Tremblay-en-France
Midi-Print, 30600 Gallargues-le-Montueux
ISSN 0182-5852

Commission paritaire n° 0426 C 83022
Pour vous abonner Lundi au vendredi de 9h à 18h ;
samedi de 9h à 13h au 07 10 27 31 70 Fax : 01 55 56 70 11.

Gérez votre abonnement, espace Client : www.lefigaro.fr/client
Formules d'abonnement pour 1 an - France métropolitaine
Club Prestige : 599 € Club : 529 € Semaine : 415 € Week-end
Prestige : 429 € Week-end : 359 €

Impressé sur papier issu de forêts gérées durablement.
Origine du papier : Allemagne. Taux de fibres recyclées : 100%.

Ce journal est imprimé sur un papier UPM porteur de l'écocert européen
sous le numéro FIV/01/001. Europrintation - Ploir 0,002 kg/tonne de papier.

Ce journal
se compose de :
Édition nationale
1^{er} Cahier 22 pages
Cahier 2 Économie
4 pages
Cahier 3 Sports
10 pages

Le Figaro

Le Figaro

Le Figaro

Le Figaro



L'apparition d'une comète dans le ciel de la chanson française

Show time! Santa s'épanouit avec une telle puissance sur scène qu'elle évoque Céline Dion. Après un Zénith avec son groupe Hyphen Hyphen en novembre dernier où elle s'est offerte façon « Johnny au Parc des Princes » fendant la foule des spectateurs qui l'a portée en « stage dive » (plongée), la voici mi-juin à Talence en Gironde. Sous la pluie battante, 8000 personnes courent se masser au pied de la scène. « *Voici une immense star, Santaaaaa!* », lance Éric Jean-Jean de RTL, cofondateur du festival ODP au bénéfice des orphelins des sapeurs-pompiers. Bras ouverts, une blonde, mélange de Gal Gadot dans *Wonder Woman* et Debbie Harry de Blondie, déboule sur scène en brandissant un fumigène. Elle s'enroule dans la traînée pourpre. Sa façon bien à elle de rendre hommage aux soldats du feu. Elle lance *Chanter le monde* et embarque tout le monde. À la règle, on danse devant les consoles. Dans le public, *Popcorn salé* et *Recommence-moi*, sont repris en chœur. De retour en loge, elle est émue : « *Le public connaît déjà les paroles alors que l'album est sorti seulement il y a quinze jours!* »

Aujourd'hui où les parcours d'une réussite dans la chanson sont multiples et aléatoires, celui de Santa pourrait bien être exemplaire. Il est loin le temps des yéyés où un manager dictait à Sheila ses couettes et imposait à France Gall de chanter *Les Sucettes*. Santa est indépendante. Elle entend toucher un public intergénérationnel, écrire et composer ses chansons, rester multi-instrumentiste, diriger ses sociétés et maîtriser à la fois la scène, son image à la télévision et sur les réseaux sociaux. Pour le métier, elle est la dernière étoile apparue. Une comète dont l'éclat pourrait à terme briller comme celle de Johnny Hallyday. En attendant, son parcours permet de décrypter les mécanismes qui mènent au succès, ou du moins à la reconnaissance.

Comme Arielle Dombasle, elle a arrêté de compter le temps qui passe. Samanta Eckert-Cotta, dite Santa, prévoit d'avoir pour toujours « 29 ans ». Cette Nicoïse est encore méconnue d'une large majorité de Français mais « c'est une tigresse de scène comme on en croise peu par générations et une grande chanteuse de variété, de celles qu'on attend depuis longtemps », souligne Éric Jean-Jean. Son succès suscite maintes analyses : « *Santa, c'est le yin et le yang. Cartésienne et instinctive, pluri-*

Lena Lutaud

Sa voix et son charisme la prédestinent à une carrière à la Céline Dion. Le très difficile milieu du showbiz porte déjà aux nues cette auteur-compositrice qui fait le show sur scène. Son carnet de dates se remplit à vue d'œil. Chronique d'un parcours singulier.



ficatrice et en même temps impulsive, elle a le tempérament des entrepreneurs autodidactes comme Steve Jobs. Des gens brillants, hors cadre qui ont eu des scolaires en dents de scie mais restent guidés par une idée et une conviction », détaille Antoine Gouffès, directeur général du label Parlophone chez Warner. Santa, intense, acharnée au travail, a la rage d'être libre. C'est son moteur. » La bête de scène subjugue : puissance technique, voix hors norme, énergie époustouflante. « Elle a un côté très charnel et laisse ses émotions lui échapper car elle est dans la joie de se dépasser et de partager, dit Claire Gannet, une groupe qu'on dragénaire. Elle a un rapport de cœur avec son public. » Ses concerts de l'automne à Pleyel et au Trianon sont complets et sa future tournée des Zénith est prise d'assaut. « Santa, c'est comme



De haut en bas et de gauche à droite : suspendue à 40 mètres du sol, Santa joue du piano au-dessus de la Grand-Place de Bruxelles, le 14 juillet 2023. Son album *Recommence-moi*, sorti le 24 mai, devrait passer l'été dans le top dix. Le croquis réalisé par Santa pour le clip de la chanson *Popcorn salé*.

une sucrerie, on a envie d'y revenir », résume cette connaisseuse qui trouve les mots justes.

Ce concert de louanges résume sans flatterie le phénomène Santa, tête de pont de la néovariété française, le premier courant musical à faire vaciller la suprématie des rappeurs. Face aux rouleaux compresseurs Jul ou Aya Nakamura, elle veut s'imposer en mêlant les codes d'une variété française à la Michel Berger avec une grandiloquence à la Whitney Houston. Michel Polnareff est déjà conquis : « *Santa est la nouvelle Sanson* », dit-il, tandis qu'à Radio France, Didier Varrod, estime que « *Popcorn salé* est déjà un classique ». « Que Le Figaro lui consacre une série d'été est éloquent, analyse Dorian Laudouic et César de Rummel, du duo electro Ofenbach, numéro un des artistes Français à l'export. Raconter le parcours d'un artiste, comme son frère l'a fait pour Orelsan dans son documentaire, permet de mieux comprendre son projet. »

Une artiste complète

L'ascension de la chanteuse se mesure à des chiffres impressionnants. « + 200 000 % d'auditeurs en un an, avec un nombre d'auditeurs passé de 10 000 à 1 million par mois », constate Nicolas du Roy, directeur éditorial de Spotify France et Benelux. Engrangeant déjà 30 000 ventes, son album *Recommence-moi* sorti le 24 mai devrait passer l'été dans le top 10. « Et elle commence à peine à nous raconter ce qu'elle a à dire », assure Manu Virot, directeur artistique de shows comme « Taratata ». « Une artiste aussi complète, c'est rare », soulignait Pierre Lescure sur le plateau de « C à vous » début juillet. D'Ofenbach à Sheila, elle fait l'unanimité si bien qu'en janvier, Les Enfoirés l'ont appelée, en avril, le Printemps de Bourges, a ajouté un créneau pour elle, et ces jours-ci, les Francophiles et les Vieilles Charrues l'ont fait chanter devant des dizaines de milliers de personnes. Son nom circule pour représenter la France à l'Eurovision en 2025. Aux Invalides, le gouverneur militaire de Paris, Christophe Abad, l'a repérée. Après Nicola Sirkis et Florent Pagny, le colonel Éric Lafontaine et le commandant Clément Co-

gnon négocient sa venue pour le concert *Sentinelles d'un soir* du Bleu de France en faveur des orphelins de l'armée et des victimes du terrorisme. Elle a un mental taillé pour les défis : championne de judo et de tennis, elle a porté la flamme olympique.

Alors Santa, la Taylor Swift française? On cherche les points communs. Nées hors des grandes villes, elles ont eu très tôt la volonté farouche de réussir dans la musique. Ce sont des filles « normales » aux corps normaux. Si Taylor Swift se positionne contre Donald Trump, Santa défend la cause LGBT+. Elles chantent leurs propres chansons. Notre Nicoïse ne débarque pas de nulle part. « *La Fantômette moderne aux pommettes striées de noir qui chantait avec ses amis au sein du groupe électro pop Hyphen Hyphen, c'est elle* », rappelle Éric Jean-Jean. À la tête de ce trio, Santa a connu les cafés-concerts poisseux qui sentent la bière, les festivals électros du Nord où l'on chante devant quinze personnes après avoir roulé 500 kilomètres. Après dix ans de vie avec un groupe, plus de 700 concerts déchainés dont beaucoup à l'étranger, la signature de l'hymne officiel de l'Euro de foot féminin et une Victoire de la musique, cette rockeuse a fait un pari. Passer sans complexe d'un groupe pointu avec des tubes en anglais à une carrière solo dans un autre genre musical. Seule Sheila l'avait fait avec *Spacer*. « *Cela a été un parcours du combattant, souligne Manu Virot. Tenter de percer aujourd'hui, c'est terrible. Les radios sont ultra-formatées et, à la télé, les émissions musicales ont disparu*. » « Elle a mis deux ans pour imposer *Popcorn salé*, souligne son producteur de scène Pierre-Alexandre Verdier. Sans jamais lâcher. Ça, c'est un truc de star. »

« On l'aime pour ses messages de tolérance, elle chante l'espoir au milieu du chaos », explique Lola Ploip, lycéenne à Araachon croisée au concert de Bordeaux. « *J'adore sa voix ample et ses chansons me font du bien* », ajoute son amie Juliana. Les plus âgés ne sont pas insensibles à cette trentenaire qui les bouscule. Enfance précoce, ce qui la distingue des autres, elle a perdu ses parents avant de fêter ses trente ans. Beaucoup de choses pas du tout rock'n'roll lui sont arrivées trop tôt. Sa vie n'a jamais été un long fleuve tranquille. ■

Santa, lors de l'inauguration des Plaisirs d'Été, le 14 juillet 2023, à Bruxelles.

+700
concerts

avec son groupe et en solo, une bête de scène depuis ses 17 ans.



Retrouvez demain :

De Nice à Paris, l'enfance de l'art



Certains voyages deviennent des légendes

Dolomites, Italie

A découvrir sur louisvuitton.com

LOUIS VUITTON

LE FIGARO

économie



RÉCIT

ENTRE EMMANUEL MACRON
ET LES PATRONS FRANÇAIS,
SEPT ANS D'AMOUR VACHE PAGE 25

PARIS 2024

LE DÉSARROI DES RESTAURATEURS
ET DES COMMERÇANTS
AVANT LE DÉBUT DES JO PAGE 26



JO : les sponsors à l'assaut des lieux célèbres de Paris



Le groupe BPCE a privatisé une partie du Grand Palais, où est passée la flamme le 14 juillet.

Pour être à la hauteur de l'événement, les partenaires de Paris 2024 subliment leurs opérations de relations publiques en louant les plus beaux écrins de la capitale. PAGE 24

À Farnborough, un salon sur fond de pénurie d'avions

C'est avec en toile de fond la guerre en Ukraine et la pénurie d'avions de ligne que s'ouvre, ce lundi, le salon aéronautique de Farnborough, dans la banlieue de Londres. Organisé en alternance avec le rendez-vous parisien du Bourget, le salon (1262 exposants, venus de 44 pays) prévoit d'accueillir cette semaine, quelque 75 000 visiteurs professionnels. L'occasion pour l'US Air

Force, la Navy et l'US Army de faire une démonstration de force, avec 13 appareils exposés.

Côté avions commerciaux, aucun Boeing ne sera présent. Le géant américain a « ajusté » sa présence aux seuls avions militaires, afin d'envoyer un signal sur ses priorités actuelles : sortir de la crise industrielle et se concentrer sur la certification en cours des 777-9,

version modernisée de son gros-porteur, et des 737 Max 7 et 10, la plus petite et la plus grande version du moyen-courrier. Comme à chaque salon, de nouvelles commandes doivent être annoncées, notamment d'Airbus A321XLR, la version à très long rayon d'action de l'A321, qui vient d'obtenir sa certification. Des contrats qui vont encore grossir des carnets de com-

mandes déjà pleins à craquer. La pénurie d'avions neufs est estimée à 2000 appareils, en raison des difficultés d'Airbus et de Boeing à augmenter leur cadence de production. Le nombre d'avions en carnets de commandes cumule à plus de 15 000 appareils (+18 % sur un an), l'équivalent de neuf ans de production, selon le cabinet Alix-Partners.

V. G.

> FOCUS

UNILEVER PRÊT À CÉDER BEN & JERRY'S ET MAGNUM POUR 19 MILLIARDS

Alors qu'il envisageait jusque-là la scission de son pôle glaces, jugé moins porteur que ses activités d'hygiène, d'entretien, de nutrition et de beauté, Unilever semble désormais prêt à céder cette activité avec ses marques Magnum, Ben & Jerry's ou Wall's.

Selon Bloomberg, le géant anglo-néerlandais serait actuellement en discussion avec plusieurs fonds d'investissement pour céder cette division qui pèse 7,9 milliards d'euros de chiffre d'affaires, soit 13 % de son activité. Les fonds Advent, Cinven, CVC et KKR seraient sur les rangs, ajoute l'agence. Unilever en espérerait 15 milliards de livres (18,8 milliards d'euros), soit un peu moins de 2,5 fois le chiffre d'affaires du pôle.

Leader mondial sur ce marché avec des marques très puissantes, le groupe avait déjà expliqué que celles-ci étaient moins en phase avec les tendances de consommation favorables au « manger mieux ». Et, avec un rythme de croissance limité à 2,2 % en 2023 et une marge opérationnelle sous-jacente de 10,8 %, la division figure en queue de peloton des performances financières du groupe.

Unilever connaît bien le fonds américain KKR, pour lui avoir cédé en 2017 ses marques de margarine pour près de 7 milliards. Ainsi que le fonds CVC Capital Partners auquel il a vendu ses thés Lipton, Taz et Pukka Herbs en 2021 pour 4,5 milliards d'euros. La cession du pôle glaces recentrerait nettement le groupe - connu pour ses marques Dove, Rexona, Maille, Omo - sur les rayons non alimentaires, qui pèsent alors près de 80 % de son chiffre d'affaires. OLIVIA DÉTROYAT

le PLUS du FIGARO ÉCO

PARTENARIAT

Kylian Mbappé signe un contrat avec le géant hôtelier Accor

PAGE 26



L'HISTOIRE

La panne informatique géante n'a touché que 1 % des postes Windows

Édire que moins de 1 % des ordinateurs tournant sous Windows, le système d'exploitation de Microsoft, ont été touchés vendredi par la mise à jour malencontreuse d'un logiciel de cybersécurité qui a provoqué la panique sur une bonne partie de la planète. Que seuls 8,5 millions de PC mis hors service pendant quelques heures ont provoqué autant de dégâts. Aéroports à l'arrêt, chaînes de télé incapables de diffuser leur programme, hôpitaux au ralenti, système d'accréditation de Paris 2024 impacté... Les dommages de ce bug XXL ont été immenses.

Tout cela pour une mise à jour du logiciel de cybersécurité CrowdStrike qui ne s'est pas effectuée correctement dans la nuit de jeudi à vendredi. L'erreur a été rectifiée 78 minutes après avoir été commise. Trop tard. « Alors que le

pourcentage était faible, les impacts sur l'économie et la société reflètent l'usage de CrowdStrike par des entreprises qui rendent des services cruciaux », a résumé Microsoft sur son blog. Ce dérapage a montré la dépendance de nos sociétés au tout-numérique. « L'ampleur de cette panne est sans précédent et entrera sans aucun doute dans l'histoire », estimait un expert en cybersécurité, Junade Ali. Pendant le week-end, les conséquences de ce bug s'effaçaient progressivement. Aux États-Unis, encore 1500 vols étaient annulés samedi. Mais, partout ailleurs, les choses sont rentrées dans l'ordre. « La situation est revenue à la normale dans tous les aéroports de France », a précisé

Patrice Vergriete, le ministre des Transports. Comme en Allemagne, en Corée du Sud et au Japon. Pour certaines entreprises, le retour à la normale pourrait prendre encore quelques jours. ■

JEAN-YVES GUÉRIN



“J'ai toujours rêvé de Bleu”

Antoine Dupont
rugbyman



PISCINES CARRÉ BLEU

Musées, palaces, terrasses... Ces célèbres lieux parisiens privatisés par les sponsors des JO

Jean-Yves Guérin
et Keren Lentschner

Afin d'attirer les VIP, leurs relations d'affaires ou le grand public, les partenaires de Paris 2024 ont loué les plus beaux écrans de la capitale. Objectif : que leurs opérations de relations publiques soient à la hauteur de la compétition sportive.

Connu pour abriter le Musée des beaux-arts de la Ville de Paris, le Petit Palais s'apprête à être rebaptisé, le temps des Jeux olympiques, « Petit Palais des sports ». Et pour cause : l'un des principaux sponsors du Comité d'organisation des Jeux olympiques (Cojop), le groupe BPCE (Banque populaire Caisse d'épargne) a privatisé une partie de ce bâtiment construit par l'architecte Charles Girault à l'occasion de l'Exposition universelle de 1900. Idéalement situé entre les Champs-Élysées et le pont Alexandre-III, et face au Grand Palais, qui accueillera les compétitions d'escrime et de taekwondo, le Palais des sports recevra les invités du groupe bancaire. « Après quinze jours de montage, tout est prêt : la chambre froide flamant neuve, la plonge, le four, les réfrigérateurs... », raconte Dominique Julo, directeur général du traiteur Kaspia Réceptions, choisi par BPCE pour gérer la restauration.

Pour les partenaires du Cojop, qui ont déboursé jusqu'à 150 millions d'euros pour être associés à Paris 2024, comme pour ceux du Comité international olympique, qui ont misé beaucoup plus, cette édition des JO méritait bien un petit investissement supplémentaire pour sublimer leurs opérations de relations publiques. Non seulement l'édition 2024 a lieu dans la Ville Lumière, mais certaines épreuves sont organisées dans des lieux mythiques de la capitale : outre le Grand Palais, la place de la Concorde accueillera les compétitions de basket 3x3, de BMX et de skateboard, l'esplanade des Invalides celles de tir à l'arc, le Champ-de-Mars, au pied de la tour Eiffel, celles de beach-volley...

« Les marques partenaires des JO ont voulu privatiser des lieux pour accueillir leurs invités et leur faire vivre une expérience hors norme pendant les Jeux »

Antoine Alexandre

Directeur général d'Eventteam Creativ

Désireuses de se hisser à la hauteur de l'événement sportif, les entreprises qui souhaitent profiter de Paris 2024 pour traiter au mieux leurs relations d'affaires se sont mises en chasse il y a plus de deux ans. Objectif : privatiser le meilleur site possible, que ce soit un musée, un palace, un hôtel particulier ou encore une salle de réception... Avec une liste de critères aussi longue qu'exigeante : l'emplacement du lieu, son architecture, sa notoriété, sa capacité d'accueil ou encore la taille de sa terrasse. « Les marques partenaires des JO ont voulu privatiser des lieux pour accueillir leurs invités et leur faire vivre une expérience hors norme pendant les Jeux », résume Antoine Alexandre, directeur général d'Eventteam Creativ, l'une des principales agences d'événementiel, qui s'apprête à gérer 100 000 invités VIP sur différents sites parisiens. « Dans certains



Le Petit Palais, loué par BPCE ; le Pavillon Gabriel, loué par EDF ; le rooftop du MGallery Molitor, propriété d'Accor, et les Champs-Élysées, où s'est installé Samsung.

GROUPE BPCE / CYRILLE GEORGE JERUSALMI / ABACA PRESSE / A. GUILLOTEAU / LE FIGARO



lieux que nous visitons, on nous prévenait qu'un autre partenaire était déjà sur le coup », raconte le cadre d'une grande entreprise.

À d'autres endroits, les locataires potentiels ont estimé que l'accès serait trop compliqué, à cause de la proximité

immédiate des sites olympiques et des conditions de sécurité dissuasives. Mitoyen de l'hôtel de Crillon, place de la Concorde, l'Automobile Club de France pensait ainsi pouvoir louer sa double terrasse avec vue imprenable sur la Seine. Mais il n'a pas réussi à trouver pre-

neur. EDF a pris ses quartiers d'été à seulement trois cents mètres de là, au Pavillon Gabriel, réputé pour sa structure Eiffel. Air France, de son côté, va s'installer au Palais de Tokyo, haut lieu de la création contemporaine. Partenaire historique du CIO, Coca-Cola a récupéré des locaux laissés vacants par la compagnie aérienne tricolore : l'aérogare des Invalides, lui aussi construit pour l'Exposition universelle de 1900. Orange a préféré éviter les contraintes d'accès à proximité des sites de compétition et choisi la Halle des Blancs Manx, un centre culturel installé dans le Marais. Prestige oblige, pas question de lésiner sur les moyens. « Les tarifs de location pendant la période des JO ont été mis à jour », euphémise un dirigeant. Selon un professionnel de l'événementiel, BPCE aurait déboursé près de 2 millions d'euros pour quelques semaines au Petit Palais.

La plupart des partenaires des JO en quête d'un lieu d'accueil hors du commun préfèrent l'Ouest parisien, et en particulier les 8^e et 16^e arrondissements, proches des lieux de compétitions. Par manque de bâtiments mythiques disponibles, certains se sont repliés dans des boutiques, pourvu qu'elles soient suffisamment grandes. Samsung s'est installé sur les Champs-Élysées, dans un « pop-up store » désigné par l'architecte Jean Nouvel. Le géant chinois de l'e-commerce Alibaba sera, lui aussi, sur la plus belle avenue du monde.

Certains partenaires ont investi des lieux plus discrets mais disposant d'autres atouts : une vue imprenable sur les toits de Paris, espaces extérieurs. Toyota a installé son camp de base à quelques centaines de mètres de la tour Eiffel, au centre d'affaires Newcap Event Center, doté d'une vue imprenable sur la Seine. LVMH, un des quatre partenaires premium du Cojop, a, lui, privatisé We Are, un club et espace de coworking situé en face de l'hôtel Bristol, rue du Faubourg-Saint-Honoré, doté d'un grand jardin et de petits salons propices aux échanges informels. Vendredi soir, le groupe de luxe réservera à quelques happy few le privilège d'admirer la cérémonie d'ouverture depuis la terrasse de son palace Cheval Blanc. Les terrasses et autres rooftops sont l'un des atouts recherché par les partenaires. Accor dispose de celles de ses dix hôtels « flagship », dont le MGallery Molitor, installé tout près de Roland-Garros.

Avec leurs espaces aussi coûteux qu'éphémères, les groupes jouent gros. Certains s'adressent avant tout à leurs plus grands clients. « Nous voulons montrer qu'il n'y avait qu'Orange pour connecter les JO de Paris », estime Sophie Bonnier, directrice des partenariats internationaux et du sponsoring chez Orange. Ces Jeux, ce sont 1000 techniciens mobilisés depuis plusieurs années pour accomplir cet exploit technologique. « À la Maison LVMH, le groupe de luxe mettra en scène ses créations conçues pour les JO : médailles Chaumet, malles Louis Vuitton pour la flamme olympique, tenues Berluti de la cérémonie officielle... »

D'autres ciblent le grand public. Sur les Champs-Élysées, Alibaba investira un lieu long de 88 mètres « car "Baba", en chinois, veut dire "88" », souligne Chris Tung, président du développement stratégique du groupe chinois. Ceux qui le souhaitent pourront venir y découvrir à quoi ressemblera l'e-commerce dans dix ans. Pour faire le buzz, Air France compte sur son restaurant éphémère du Palais de Tokyo. Pour 85 euros, on pourra y déjeuner comme si on était dans la classe affaires d'un de ses avions. « Il s'agit de faire rayonner notre marque auprès de tous nos clients », souligne Fabien Pelous, directeur de l'expérience client au sein de la compagnie tricolore.

Pour atteindre ces objectifs, quel s'agisse d'invités triés sur le volet ou

de touristes qui ont poussé la porte au hasard, le mot d'ordre est de provoquer un « effet waouh ». De jouer sur l'interactivité avec une dimension ludique, de proposer au visiteur des expériences inédites qui l'amènent à se convaincre de la sincérité du positionnement de la marque. Avec, pour certains privilégiés, des déjeuners, cocktails et soirées agrémentés de champagne et de petits fours.

Au Pavillon Gabriel, EDF mettra en scène son amour du sport comme ses actions pour contribuer à diviser par deux les émissions de carbone de Paris 2024. Les enfants pourront jouer, par exemple, avec des maquettes format réduit des centaines de points de recharge pour les voitures à batterie installées par l'électricien. Les grands se verront suggérer de sauter dans une piscine virtuelle, avec bouées et lunettes de plongées XXL. De son côté, Alibaba proposera aux Parisiens et aux touristes de se créer un avatar. Et, en fonction de leurs goûts musicaux ou de leur sport préféré, le site d'e-commerce, appuyé par une intelligence artificielle, habillera leur double des pieds à la tête.

« BPCE est aujourd'hui la banque du sport, des infrastructures comme des athlètes », résume Benoît Gausseron, son directeur des Jeux olympiques et paralympiques. Pour ancrer cette idée chez ses invités du Petit Palais, le groupe bancaire leur proposera de surfer la vague de Tahiti en 3D grâce à un casque de réalité virtuelle, de vivre l'expérience d'un vestiaire d'une équipe de rugby et de tenter de marquer des paniers. Des clin d'œil culinaires sont prévus en fonction des épreuves : ceviche de poisson à la tahitienne avant le surf, cocktails multivitaminés le jour du marathon... « Il faut maintenir un niveau d'exigence élevé tout en préservant le côté décontracté », explique Dominique Julo. Au total, 3000 bouteilles de champagne et 4000 bouteilles de vin sont notamment prévues dans cet espace.

« Il faut maintenir un niveau d'exigence élevé tout en préservant le côté décontracté »

Dominique Julo

Directeur général du traiteur Kaspia Réceptions

Les plus accros aux JO pourront suivre les compétitions sur une cinquantaine d'écrans répartis dans le lieu. Il y aura même un studio télé avec une émission quotidienne à l'heure du déjeuner sur les événements sportifs du jour et des capsules vidéo. Clin d'œil à son ancrage dans les territoires, la BPCE proposera des produits frais et du vin élaborés par des clients des deux réseaux bancaires (Banque populaire et Caisse d'épargne). À la Maison LVMH, les invités pourront rencontrer les athlètes ambassadeurs de la marque pour ces JO : le phénomène de la natation Léon Marchand, et le champion du monde de fleuret Enzo Lefort. Tout cela entrecoupé, à l'heure de l'apéritif, de mini-concerts donnés par des artistes qui montent (Zaho de Sagazan, Imany...).

Une aubaine pour les rois de l'événementiel : « Notre métier consiste à faire de l'éphémère. Là, l'éphémère ressemble à du permanent avec certains clients privatisant des lieux pendant deux mois et des volumes de prestations dix fois supérieures à ce que nous avons l'habitude de faire », souligne Antoine Alexandre, qui parle de doubler le chiffre d'affaires d'Eventteam Creativ cette année. Car les marques escomptent une fréquentation soutenue de leur espace : Coca-Cola attend 2500 à 3000 personnes par jour dans son « food court » géant. Sur la période, Orange recevra 2000 clients invités dont un tiers de l'étranger et plus de 3000 salariés auxquels l'opérateur a fait gagner des places. BPCE « traitera » 30 000 convives. Le Pavillon Gabriel, rebaptisé « Le Pavillon EDF », a une capacité d'accueil durant les JO et les Jeux paralympiques de 100 000 places. Des chiffres vertigineux à la mesure des Jeux olympiques, le deuxième plus gros événement sportif mondial derrière la Coupe du monde de football. ■

Louise Darbon et Anne de Guigné

Emmanuel Macron a mis en œuvre, comme rarement sous la V^e République, une politique favorable aux entreprises. Les dirigeants ne sont pourtant pas avares de reproches. Ingratitude ou clairvoyance ?

Stupeur et tremblements. Au soir des élections européennes, l'annonce de la dissolution a pétrifié les chefs d'entreprise. « L'acquisition devait être bouclée dans dix jours. Les fonds sont bien sur notre compte, mais j'ai appelé la banque pour tout geler », soufflait l'un d'eux, dès le lendemain. Majorité RN, LFI, blocage du pays ? Après sept ans de stabilité, tous les voyants viraient soudain au rouge. « Comment a-t-il pu nous faire ça ? », la question tourne depuis en boucle parmi les patrons. Un mois et demi a passé et rien ne s'est éclairci. Alors que les partis politiques se partagent les places à l'Assemblée, les patrons se préparent au pire. Selon une enquête du Meti (Mouvement des ETI, entreprises de taille intermédiaire), 60 % des ETI ont suspendu tout ou partie de leurs investissements. « C'est évident, nous allons droit vers une crise », s'alarme cette semaine un dirigeant dans la communication. Plus personne ne prononce le nom du président.

Cette froide colère cache mal un sérieux dépit amoureux. Le patronat a porté aux nues Emmanuel Macron. Au début du quinquennat de François Hollande, l'« ennemi » de la finance, tout le CAC 40 se presse dans le bureau du séduisant secrétaire général adjoint de l'Élysée, tout droit sorti de la banque Rothschild. « Quand j'avais des moments difficiles, il était toujours très accueillant. Il comprenait immédiatement les sujets et les abordait avec un fond de culture libérale rassurant », raconte l'un de ces dirigeants. À Bercy, le jeune ministre demeure très attentif aux états d'âme des patrons. Il répond jour et nuit à leurs textos, suit leurs dossiers. Plus tard, même si une partie du patronat regrette le programme de François Fillon, l'élection de l'ambitieux trublion ne peut pas déplaire à ce petit monde avide de réformes.

Ses premiers mois enchantent. Prestige international, réformes du droit du travail, allègement de la fiscalité, plans de réindustrialisation, investissements dans les nouvelles technologies... Après des décennies d'atémiolement, la France prend résolument le cap de la politique de l'offre. « Le ressentiment des patrons envers Emmanuel Macron a suivi celui de l'ensemble des



Emmanuel Macron salue les participants lors d'un sommet organisé par l'U2P, le syndicat patronal des entreprises de proximité, le 16 septembre 2021, à Paris. CHRISTOPHE PETIT TESSON/AFP

Macron et les patrons : sept ans d'amour vache

Français, avec un coup d'avance et plus d'intensité, convient Philippe Manière, président de la société de conseil Vae Solis. En 2017, beaucoup ont été absolument fascinés. Il faut reconnaître que les réformes fiscales, et notamment la flat tax et la transformation de l'ISF, ont changé la donne pour les propriétaires de leurs entreprises. La majorité du patronat a sans doute commencé à décrocher à partir de la deuxième campagne présidentielle. Depuis la dissolution, la déception a mué en colère.

Les premières années, les chefs d'entreprise auraient eu mauvaise grâce de se plaindre de ce président qui dit bien souvent tout haut ce que, eux, pensent tout bas et affiche une volonté constante de faciliter la vie des entrepreneurs. En privé pourtant, les uns et les autres confessent une forme de ressentiment. D'abord, le président ne répond plus. Du jour au lendemain, il a fallu passer par Alexis Kohler, le secrétaire général de l'Élysée, pour espérer être entendu. Certes, tout le monde le reconnaît bien volontiers, le président est occupé. Mais « cette distance soudaine a créé une rupture, passer du tout au tout du jour au lendemain c'était sans doute un peu "too much" », confie un industriel.

La fascination pour les dirigeants étrangers finit aussi par exaspérer. « Je

me souviens d'une réunion où il y avait Larry Fink (le patron de BlackRock, premier gestionnaire d'actifs mondial). Le président buvait ses paroles et le regardait comme un élève son maître. C'était un peu sidérant », se souvient un participant. Lors d'une édition de Choose France - ces rencontres à Versailles entre les investisseurs et patrons internationaux et les dirigeants français -, une petite délégation de patrons se retrouve coincée à attendre devant le château de Versailles tandis que leurs homologues internationaux sont reçus somptueusement dans la galerie des Glaces. Des petites blessures d'ego et une impression de délaissement qui finiront par compter.

Au moment où le Covid frappe la France, Emmanuel Macron est pourtant bien derrière les entreprises. « Tout sera mis en œuvre pour protéger

« Macron est peut-être pro-entreprise, mais pro-entreprise du CAC 40. Nous, les petits, il nous méprise. Et on ne fait que subir et obéir »

Une dirigeante d'entreprise depuis 1989

nos salariés et pour protéger nos entreprises, quoi qu'il en coûte », promet le président en mars 2020. Promesse tenue outre mesure : dans certains secteurs, les entreprises voient même leurs résultats s'améliorer durant cette année de fermeture. « Pas suffisant », s'agace pourtant la patronne d'un petit commerce dans les Yvelines, aujourd'hui étranglée par le remboursement d'un prêt garanti par l'État contracté pendant la crise sanitaire. « Macron est peut-être pro-entreprise, mais pro-entreprise du CAC 40. Nous, les petits, il nous méprise. Et on ne fait que subir et obéir », fustige celle qui, dirigeante d'entreprise depuis 1989, affirme ne pas avoir l'impression d'avoir été mieux traitée par le chef de l'État actuel que par ses prédécesseurs. Un sentiment largement partagé chez les petits patrons.

Et pourtant, « factuellement, le président n'a pas ignoré ou méprisé les petites entreprises, il a même fait beaucoup pour elles », tempère Michel Picon, le président de l'U2P, le syndicat patronal des entreprises de proximité. « Mais il y a ce péché originel dont il s'est rendu coupable, ce côté brillant, ce côté premier de la classe. Une qualité qui a créé de la distance et qui s'est transformée en incompréhension et en défiance. Notamment

avec les corps intermédiaires », analyse-t-il. Interlocuteur direct du chef de l'État, le représentant patronal - assureur de métier -, reconnaît que « par moments, il est difficile d'en placer une » en sa présence. « Il a un côté bluffant, il est brillant, aucun sujet ne lui échappe. Mais le pendant de ça est qu'il donne une impression de supériorité, avec le sentiment qu'il a toujours réponse à tout. C'est finalement ce qu'il est qui n'a pas collé avec beaucoup de gens », poursuit Michel Picon. « Il parle beaucoup et n'écoute pas beaucoup », résume en écho, un dirigeant du CAC.

Au fil des années, les relations avec les patrons, des plus grands aux plus petits, s'en sont trouvées dégradées, aboutissant au blocage. Car aux yeux du président de l'U2P, « on ne peut pas penser les choses seul dans son coin quand on est président, il faut entraîner les gens avec soi. Or, c'est son incapacité à le faire qui nous a emmenés dans le mur ». François Asselineau, le président de la CPME - autre organisation patronale représentative -, avouant que la décision d'Emmanuel Macron de dissoudre l'Assemblée nationale au lendemain des élections européennes a achevé de « réunir tout le monde contre lui ».

Avant la dissolution, la campagne présidentielle tronquée de 2022, les premiers mois hésitants dans la foulée de l'élection et surtout l'incapacité chronique du président à s'attaquer à la question des finances publiques avaient déjà signé la fin de l'engagement. Les preuves d'amour de la part de l'Élysée se font aussi plus rares. Au contraire, en novembre dernier, frustré de voir les chiffres du chômage remonter, et agacé par le fond d'ingratitude des milieux patronaux, et notamment leur grand silence face aux critiques contre la réforme des retraites, il secoue les patrons de PME réunis à l'Élysée pour le lancement du programme « ETIncnelles » : « On est à 7 % de chômage. Réveillez-vous ! Je vous le dis sincèrement ».

Alors que le pays se morcelle, les dirigeants s'exaspèrent de leur côté de l'étonnante capacité du président à attiser les divisions. Dans les cercles patronaux, les critiques jusqu'ici étouffées se font plus bruyantes. Rares désormais sont ceux qui le défendent lorsque les discussions montent d'un ton dans les diners du Siècle, qui réunissent dans les salons du cercle Interallié une partie de l'élite parisienne. Les derniers fidèles, issus de la tech ou de l'industrie, qui louent son volontarisme, se sentent un peu seuls. Les négociations autour de l'assurance-chômage laissent aussi des traces. Après avoir soutenu la réforme de Gabriel Attal, les patrons apprécient peu de voir le texte retiré en catimini, sans autre forme de procès, au lendemain des législatives.

« Je l'ai soutenu autant que j'ai pu. Il a fait beaucoup de choses très bien sur le fond pour les entreprises, insiste ainsi un patron industriel. Mais à un moment, l'égoïsme a trop pris le dessus. Ça s'est d'abord manifesté par cette déconnexion avec les Français - qui l'ont perçue comme de l'arrogance et on ne peut pas vivre en voulant. Et puis, cette dissolution, c'est le caprice d'un enfant gâté. Il casse le jouet qu'il a entre les mains. Le problème, c'est qu'il a très peu de force de rappel autour de lui... » Désormais isolé à l'Élysée, le chef de l'État aura tout loisir de méditer sur l'inconstance des attachements humains. ■

PROPRIÉTÉS
LE FIGARO

Le plus grand choix de belles maisons
et de beaux appartements



Propriétés Le Figaro N° 208
accompagné de son hors-série international spécial JO

12 € chez votre marchand de journaux et sur www.figarostore.fr



A peine arrivé au Real Madrid, Kylian Mbappé renoue avec un ancien sponsor maillot du PSG : All, le programme de fidélité d'Accor, dont l'ex-numéro 7 parisien a arboré le logo blanc de 2019 à 2022. Le groupe hôtelier et le capitaine de l'équipe de France de football viennent de signer un partenariat de quatre ans, destiné à « offrir un meilleur avenir aux jeunes ».

La première concrétisation de cette alliance a eu lieu mercredi 17 juillet dans la capitale espagnole, avec une rencontre entre des enfants et adolescents de l'association IBKM (Inspired by Kylian Mbappé), fondée en 2020 par le nouveau numéro 9 des Merengues, et des membres de l'équipe « Reveal Talent » d'Accor. Ce programme a pour objectif de former des collaborateurs du groupe afin de leur permettre d'accéder à des postes de direction.

« C'est un grand jour pour ma fondation et moi, parce qu'on partage les mêmes valeurs de respect, d'humilité et de partage », s'enthousiasme le célèbre ailier gauche. Kylian Mbappé se souvient, « comme un signe du destin », que la soirée de lancement de son association, destinée à accompagner des jeunes jusqu'à leur entrée dans la vie active par l'intermédiaire d'initiatives sportives, éducatives et sociales, avait été organisée, en 2020, au Novotel de Bagnolet, propriété d'Accor.

« J'espère qu'on va réussir à faire de grandes choses ensemble », ajoute le buteur, dont l'ambition jamais éteinte, que ce soit sur le terrain ou en dehors, rejailit sur le PDG d'Accor, qui embauche chaque année plusieurs milliers de personnes sans bagage ni expertise pour les former aux métiers de l'hôtellerie. « Il m'a donné faim, confie Sébastien Bazin. J'ai le sentiment d'être au début de quelque chose de grand. C'est très amusant, le mélange entre une grande société d'hôtellerie et un personnage unique. Que ce soit pour l'association de Kylian ou pour Accor, nous cherchons à tendre la main à des jeunes et à leur ouvrir des horizons nouveaux. Il existe un réel lien entre ce que nous faisons. J'ai faim de l'aventure, j'ai faim de l'ambition et j'ai envie qu'elle soit noble et généreuse. »

90 millions de membres

Tous les contours du partenariat ne sont pas encore précisément définis. « On a assemblé deux pièces du puzzle sur mille », confie le PDG d'Accor. Mais il ne s'agit pas uniquement de philanthropie, de formation et de gestion des ressources humaines. « Cette collaboration stratégique vise à renforcer l'attractivité de All.com, en capitalisant sur la renommée exceptionnelle du footballeur pour séduire de nouveaux membres et clients », reconnaît-on chez Accor. Et Sébastien Bazin de préciser : pour Kylian Mbappé, il s'agit « de devenir, au-delà de l'aspect social, l'ambassadeur des marques du groupe et de son programme de fidélité ».



Sébastien Bazin, PDG d'Accor, et Kylian Mbappé à Madrid, le 17 juillet.

ANNE-FRANCE MALRIEU

Kylian Mbappé signe un contrat de quatre ans avec le géant hôtelier Accor

Maxence Fontaine

Leur partenariat profitera à la fois à Inspired by KM, l'association d'aide à l'insertion créée par la star du football, et à All.com, le programme de fidélité du groupe dirigé par Sébastien Bazin.

Le programme All, qui s'apprête à fêter ses 5 ans, compte plus de 90 millions de membres dans le monde. Pour le groupe hôtelier, l'enjeu stratégique est triple : que les membres d'All reviennent plus souvent dans les hôtels Accor, qu'ils réservent en direct, sans passer par Booking et Hotels.com, et qu'ils dépensent plus. Kylian Mbappé pourrait être l'ambassadeur de cet anniversaire

au travers de campagnes de visibilité ou de recrutement de nouveaux membres, ou encore honorer de sa présence des événements exceptionnels pour les membres d'All. « Il est important pour une société cotée d'avoir une personne qui l'incarne, un personnage auquel les gens peuvent s'identifier », souligne Sébastien Bazin, se félicitant « d'un mélange presque jamais vu entre l'incar-

nation d'un sportif unique et la puissance de frappe d'un grand groupe ».

Cette puissance de frappe est une aubaine pour l'association Inspired by KM, dont l'ADN est de « tendre la main après avoir été aidé ». Elle va pouvoir « aller beaucoup plus loin et beaucoup plus vite, dans plusieurs directions en même temps » grâce « au réseau Accor, aux équipes sur place et à la grande force

de frappe » dont elle bénéficiera, se réjouit Ziad Hammoud, directeur général de la société d'image de Kylian Mbappé (Interconnected Ventures). « Les jeunes d'IBKM vont pouvoir aller à la rencontre d'autres communautés, directement sur le terrain. La manière dont pense le groupe Accor correspondait à la manière dont Kylian voit les choses. Nos valeurs étaient tellement similaires qu'il n'était pas possible de passer à côté. »

« Une vraie charpente »

La route semble donc tracée pour les deux partenaires, et la collaboration pourrait se révéler encore plus fructueuse. « Une vraie charpente a été conclue, mais au-delà de cette colonne vertébrale, il y a une volonté des deux acteurs d'aller dans plusieurs directions, assure Sébastien Bazin. C'est le résultat d'une confiance et d'une bienveillance mutuelles. On n'a pas encore dessiné tout ce qu'on pourra mettre en place. » ■

Le désarroi des restaurants et commerces de Paris avant les JO

Olivia Détroizat et Wladimir Garcin-Berson

Les dispositifs de sécurité, ajoutés à la météo et aux vacances, ont fait chuter leur chiffre d'affaires de 30 % à 70 %.

Le centre de Paris, c'est devenu Fort Knox ! À cinq jours de la cérémonie d'ouverture des JO, et quelques jours après la mise en place, le 18 juillet, du dispositif de circulation modifié dans la capitale, nombre de commerçants et de restaurateurs parisiens ne décolèrent pas. Comme le souligne Patrick Aboukrat, le président du comité Marais en plein cœur de Paris, alors que la plupart d'entre eux s'étaient mis en ordre de bataille pour profiter de la manne touristique espérée par l'organisation de ces Olympiades, l'heure est au désenchantement.

Certes, Procos, le syndicat des commerces de proximité, souligne que la fréquentation globale de la capitale s'est maintenue sur les quinze premiers jours de juillet (-0,8 % par rapport à la même période de 2023). Mais pour les restaurateurs, hôteliers et boîtes de nuit de certains quartiers sous contraintes, la situation s'est brutalement dégradée avec le durcissement des dispositifs de sécurité. Selon les syndicats d'hôteliers et de restaurateurs GHR et l'Umih, la Confédération des commerçants de France, et les syndicats des lieux festifs (Sne&Co, Culture Nuit), la baisse de fréquentation

et de chiffre d'affaires dans les zones restreintes atteint souvent 30 %. Et parfois moins 70 % dans les quartiers presque totalement bouclés, comme sur la place du Trocadéro.

L'Alliance du commerce chiffre à 11 % la baisse du chiffre d'affaires à Paris en juin, contre seulement 4 % sur l'ensemble de l'Hexagone. Un recul globalement « inédit », selon les acteurs. « Certaines boutiques ont fait 100 euros seulement de chiffre sur la journée ! », déplore Patrick Aboukrat, dans le Marais. « On est loin des retombées économiques promises », résume Yohann Petiot, le directeur général de l'Alliance du commerce, un des principaux syndicats français de commerçants.

Restrictions de circulation, zones rouges, QR Code, bords de Seine fermés... Depuis trois jours, les conditions de circulation dans le centre de Paris ont ainsi pris des airs de confinement. Sur l'île Saint-Louis, où à cette époque de l'année, les files d'attente devant l'iconique glacier Berthillon dépassent 50 ou 100 mètres, « l'île est devenue morte, comme pendant le Covid », se désole Paola Pellizzari, représentante de l'association Au fil de l'eau, qui fédère une soixantaine de commerces de

l'île. La propriétaire d'une boutique voit sa rue vide. Vide de chez vide. »

Comme nombre de Parisiens n'ayant pas encore pris de pause estivale, les professionnels semblent avoir été pris de court jeudi dernier par l'ampleur des restrictions de circulation, notamment sur les bords de Seine, mis sous cloche.

« Le quartier est ouvert à moins de 20%. Près de 90% des brasseries sont fermées comme 80% des autres commerces, c'est une catastrophe »

Patrice Lejeune
Président de l'association des commerçants du quartier de Notre-Dame

« Ce qui irrite beaucoup, c'est qu'on n'avait pas compris qu'ils allaient fermer tout le quartier dès le 18 juillet », ajoute Patrick Aboukrat. « Surtout, il y a une grande confusion dans l'application des normes. Ce n'est pas clair, les gens ne comprennent pas s'ils peuvent entrer, par où, où ils peuvent sortir, où sont faits les contrôles. Alors

qu'on nous disait que tout serait simple... », renchérit Paola Pellizzari.

Plutôt que prendre le risque de se retrouver coincés devant l'une des 44 000 barrières déployées par la préfecture de Paris, passants et touristes évitent donc le centre de la capitale. Conséquence : beaucoup d'établissements préfèrent baisser le rideau, comme autour de Notre-Dame où « le quartier est ouvert à moins de 20 % ». Près de 90 % des brasseries sont fermées comme 80 % des autres commerces, c'est une catastrophe », explique Patrice Lejeune, qui préside l'association des commerçants locaux, principalement des restaurants et des magasins de souvenirs.

Cette brusque désertion parisienne pourrait paraître indolore, avant le grand rush de 15 millions de touristes attendus à partir de vendredi. Mais elle vient s'ajouter à un mois de juin particulièrement morose pour les commerces en général, alors que le printemps et le début d'été pluvieux ont vidé les terrasses, et plombé les soldes d'été. Dans le quartier Notre-Dame, qui a subi depuis 2019 les grèves, les « gilets jaunes », l'incendie de la cathédrale et la polémique sur le plomb, « certains magasins se maintiennent par les

fonds propres des propriétaires », explique Patrice Lejeune.

Surtout, nombreux sont ceux qui commencent à douter que la manne des JO se matérialise. Notamment alors que les délais d'obtention des passes Jeux se sont allongés ces derniers jours, avec la multiplication des demandes de dernière minute, pour obtenir le précieux sésame indispensable pour pénétrer dans les zones rouges et grises. « On s'inquiète aussi pour les Jeux paralympiques. S'ils nous bloquent Paris et monopolisent les stations de métro jusqu'à fin septembre, y compris pendant la semaine de la rentrée, c'est inquiétant. Dans ce cas, je peux vous assurer qu'il y aura des défilants », conclut Patrick Aboukrat.

Dans ce contexte, certains commerçants ont déjà pris contact avec leurs avocats pour étudier la possibilité d'être dédommages par la commission d'indemnisation (lire aussi page 28). Promise en juin par le délégué interministériel aux Jeux, Michel Cadot, elle doit permettre aux commerçants qui seraient lésés par l'événement de percevoir des compensations financières. Mais pas avant la fin de la période olympique. Et avec une ultime épreuve : celle de prouver que le préjudice est « anormal et clairement lié aux Jeux ». ■



Derniers préparatifs et première ferveur

À deux jours des premières épreuves et à quatre jours de la cérémonie d'ouverture sur la Seine, les organisateurs achèvent l'élaboration de leur impressionnant dispositif dans la capitale. **PAGE 28**

MAYA HITLGETTY IMAGES VIA AFP, GABRIEL MONNET/AFP, FRANK BELONCLE



Thomas Bach, président du CIO
« C'est encore possible de rassembler le monde entier » **PAGE 30**



Akrame Benallal, Amandine Chaignot, et Alexandre Mazzia.

Village des athlètes
Trois chefs étoilés au service des champions **PAGE 34**

Cent ans de solitude, ça se fête

Les Jeux olympiques à Paris. C'est beau. C'est la fête. On attendait ça depuis cent ans. Cent ans de solitude. Impossible de ne pas dédier une pensée émue à Pierre de Coubertin. Les Jeux olympiques à Paris en 1924. Femmes à la garçonne, messieurs en chapeau melon. On dansait la java et le charleston. Une belle époque. Il y avait même une épreuve d'écriture. On s'amusait. Même s'il y avait eu cette épouvantable boucherie de 14-18. Un parfum d'inconscience planait sur la tour Eiffel et sur les Champs-Élysées. On s'inspirait d'une parole de Bonaparte : « Je me tais ou j'ordonne. »

Le Coubertin visionnaire, sorte de Baron de l'écluse à particule, fut l'initiateur des Jeux olympiques modernes. Participer, bien sûr. Malgré les bureaucrates de l'époque, aussi fâcheux et indécrottables que ceux d'aujourd'hui, il organise une réunion en 1894 avec quatorze nations. L'objectif : ressusciter les Jeux olympiques. Deux ans plus tard, le baron crée le Comité international olympique, dont il assure la présidence jusqu'en 1925. Dans *Mémoires olympiques* (Omnia poche), il raconte. Le processus pour créer, développer, structurer le Comité, le mouvement olympique et les Jeux. Et pour en assurer la pérennité et l'indépendance. On devine une certaine alacrité entre les



LA CHRONIQUE
de François Cérésa

Les Jeux olympiques en France, c'est le bonheur, la gaieté, le plaisir. La flamboyance»

lignes. Depuis 1924, à chaque Olympiade, on sent la joie, la passion, l'espoir (un peu moins en 1936 à Munich avec les nazis). En France, il y a le Tour et les congés d'été. On se réjouit. On fredonne *Nationale 7*, on évoque *Les Grandes Vacances* avec Louis de Funès.

Aujourd'hui, depuis la dissolution, on sent un peu d'inquiétude. Mais les Jeux ne sont-ils pas un baume apaisant ? Presque vulnérable ? On compte sur un beau spectacle. Les performances, les défilés, la parade de 85 bateaux avec les athlètes, des comédiens, des danseurs, des acrobates. On parle de fresque. Cent ans de solitude, ça se fête. On imagine les grands absents bien présents. Pourquoi pas de Gaulle, Victor Hugo, Marie Curie, Coco Chanel, Alexandre Dumas, Édith Piaf, Gabin, Belmondo, d'Artagnan, Jean Valjean, Bocuse, Bizet, Rouletabille... Quelques hussards sur le toit. Quelques mousquetaires en garde. Le panache. *La Liberté guidant le peuple*. C'est ça, la France. La Révolution. Les droits de l'homme. Les droits de la femme édictés par l'étonnant Olympe de Gouges en 1791 (ce qui lui vaudra d'être mise au ban par Robespierre et guillotinée en 1793). Oui, les Jeux olympiques en France, c'est le bonheur, la gaieté, le plaisir. La flamboyance. Les exploits passés et à venir. Pourquoi ? Pour participer, affirmait l'homme qui a rénové et sauvé les Jeux olympiques. Oui, participer. Merci, Monsieur de Coubertin. Et, avec le poète grec Pindare, on s'empresse de dire : « Il n'y a pas de gloire plus durable que la gloire olympique. » ■

LE FIGARO
Billetterie

Théâtre

Humour

Concerts

Tous vos spectacles sur billetterie.lefigaro.fr

« Les Jeux à Paris, c'est qu'une fois dans une vie » : la ferveur monte dans la capitale



Jeudi, devant la tour Eiffel, à Paris.

Clara Hidalgo, Jeanne Sénéchal et Caroline Rayner

À quatre jours de la cérémonie d'ouverture, Paris achève les derniers préparatifs, dans un calme étonnant.

Vanessa, casquette sur la tête et bouteille d'eau à la main, longe les grillages du site qui accueillera les épreuves de tir à l'arc devant les Invalides. Derrière les palissades, on entend les ouvriers s'affairer sur le chantier. « Ça nous plonge dans la ferveur des JO », sourit la Française, qui réside désormais en Autriche. La jeune femme de 36 ans est depuis longtemps « obsédée » par cet événement sportif, qu'elle a toujours regardé à la télé : « Pour une fois que c'est chez nous, je ne pouvais pas rater ça. » Elle se réjouit d'assister dans quelques jours aux épreuves de taekwondo au Grand Palais et de BMX freestyle, place de la Concorde. À moins d'une semaine de la cérémonie d'ouverture, Paris termine ses derniers préparatifs... dans un calme étonnant. Les rues de la ville sont désertées par les riverains, laissant la place aux quelques touristes qui ont fait le choix de visiter la capitale avant les Jeux olympiques. « On savait que ce serait la folie après », acquiesce une vacancière argentine devant le Champ-de-Mars barricadé.

Malgré les détours imposés par les installations devant les monuments touristiques, Béatrice, Dominique et leur fille Lucie, venus de Rennes, apprécient de se balader dans de telles conditions. « Je suis agréablement surprise, je n'ai jamais vu le métro aussi propre, il y a des personnes pour nous renseigner à chaque coin de rue. Je suis fière de ma ville », se félicite Béatrice, originaire de la capitale. « Paris sans voiture, c'est beaucoup plus agréable, ajoute Dominique. On revient des États-Unis, là-bas, tout le monde critique la France pour son organisation des Jeux. Pourtant, tout se passe bien. »

Aux vacanciers, se mêlent les travailleurs des JO. Place de la Concorde,

Julien, équipé de la tête aux pieds aux couleurs des JO, attend patiemment le début d'une formation sur l'accueil des spectateurs. Il fait partie des 45 000 bénévoles recrutés pour encadrer les Jeux. Sur son bras, il porte fièrement le macaron volontaire. L'ingénieur d'une bonne trentaine d'années a posé deux semaines de congé pour proposer son aide. Il ne voulait pas laisser passer l'opportunité de participer à un tel événement : « C'est qu'une fois dans une vie », lance-t-il, plein d'entrain.

Un peu plus loin, devant la Madeleine, plusieurs touristes se retrouvent bloqués au périmètre de sécurité et doivent faire demi-tour. Certains profitent des rues vides pour faire un shooting photo improvisé devant les boutiques parisiennes. Un luxe à Paris qui ne risque pas de se reproduire souvent.

Bien qu'une partie des Parisiens ait fui la capitale, l'émulation gagne les riverains encore présents. « Les événements sportifs sont mes moments préférés ! Il y a toujours une superbe ambiance. J'adore voir les clients faire la fête ensemble ! », s'enthousiasme Nadia, cogérante d'un restaurant situé près du Stade de France, où se dérouleront les épreuves de rugby et d'athlétisme, ainsi que la cérémonie de clôture. « J'espère que nos athlètes ramèneront beaucoup de médailles », s'exclame Louisa, qui a longtemps habité le quartier.

Au cœur de Paris, côté rive gauche, Vincent, un Parisien d'une trentaine d'années, est fier de voir sa ville aussi « magnifique ». « Tous les endroits où sont installés les gradins sont absolument extraordinaires ! », lance-t-il, fièrement. Paris va briller dans le monde entier. Il va y avoir une bonne ambiance dans la ville, et on en a bien besoin. »

Les habitants sont par ailleurs satisfaits des changements apportés par les travaux entrepris pour les JO. Au nord de Paris, la porte de la Chapelle fait peu neuve. L'Arena, livrée en février, doit accueillir les épreuves de badminton et de gymnastique rythmique. La rue de la Chapelle, connue pour ses toxicomanes, montre aujourd'hui un autre visage : la chaussée a été réduite laissant place à de grandes pistes cyclables, des rangées d'arbres ont été plantées, la rue a été végétalisée. Jean-Michel, 77 ans, qui habite le quartier depuis 1989, est ravi. Il pointe du doigt les nombreuses rénovations : « 160 arbres ont été plantés ici, la station de métro a entièrement été refaite. »

« Tous les endroits où sont installés les gradins sont absolument extraordinaires ! Paris va briller dans le monde entier »

Vincent Un Parisien

Mais qui sont devenus les toxicomanes qui avaient investi les lieux depuis plusieurs dizaines d'années ? « Ils ont été chassés. Ils sont au canal de l'Ourcq aujourd'hui, lance Jean-Michel. Il y a beaucoup de patrouilles de police. » Effectivement, en l'espace de deux heures, trois patrouilles de police à moto font le tour de la porte de la Chapelle. La colline du crack, démantelée en 2018, semble un lointain souvenir. Mais pas pour tous les riverains : certains drogués errent encore la nuit, témoignent des habitants de l'autre côté de la porte. Pour eux, le problème n'est pas réglé. Il a juste été déplacé.

Aux abords des sites des épreuves olympiques, les contrôles de QR Code se

déroulent dans la tranquillité. « Ça se passe bien, les gens comprennent », affirme un policier posté à un barrage près de la tour Eiffel. Un dispositif hors norme de 45 000 policiers et gendarmes est mobilisé pour sécuriser la capitale et ses alentours.

Près de l'entrée du Village olympique à Saint-Denis, Arnaud est venu voir les installations avec ses parents, Bernadette et Philippe. Tous les trois sont très agréablement surpris par le dispositif de sécurité. « On voit beaucoup plus de patrouilles. On a même vu un bateau de militaires. C'est très rassurant », affirme Bernadette. Arnaud s'étonne cependant de l'atmosphère très calme et des terrasses vides, à quelques jours du début des Jeux. « C'est le calme avant la tempête », déclare-t-il.

Ce lourd dispositif de sécurité empêche en effet nombreux professionnels du tourisme de travailler. « Il y a des gagnants et des perdants », regrette le gérant d'une brasserie rue de Suffren, au pied de la tour Eiffel. « Nous, on n'est pas dans une zone soumise au QR Code donc pour l'instant ça va. Mais on craint quand même une baisse de la fréquentation par rapport à l'année dernière », poursuit-il.

À l'autre bout de la rue, derrière les grillages où les forces de l'ordre vérifient les laissez-passer, les terrasses sont vides et les propriétaires des restaurants en colère (lire aussi page 26). « On voit une personne passer toutes les dix minutes, et j'ai réduit mon personnel de 50 %. On est sous la tour Eiffel... c'est catastrophique ! » s'énervent l'un des gérants qui prévoit une baisse de plus de 50 % de son chiffre d'affaires par rapport à 2023.

Dans les hôtels, les chambres aussi sont inoccupées. « On a que 6 chambres de prises actuellement », souffle amèrement Joanne, gérante d'un hôtel en face des Invalides. « Les JO sont une catastro-

phe économique », déplore-t-elle. Son établissement avait pourtant affiché des prix « raisonnables », bien loin des « montants astronomiques que certains pratiquent ». Zineb Belambri, secrétaire générale de la CFDT Hôtellerie-tourisme-restauration, confirme une baisse de la fréquentation des hôtels parisiens avant les JO. « C'est un phénomène qu'on avait déjà observé dans d'autres pays hôtes des Jeux. Mais c'est vrai que l'année 2023 avait été excellente, donc les établissements font grise mine », décrypte la syndicaliste. Elle se veut toutefois rassurante : « Le taux d'occupation sera à 100 % dès la première semaine des Jeux. » Mais Joanne persiste : « Même si on est plein à partir du 25, cela ne va pas rattraper le trou financier de début juillet. »

Face à la colère des professionnels, la mairie de Paris a promis d'exonérer de redevances 600 bars dont les terrasses estivales ont dû être repliées pendant les JO. Les 10 % des commerçants dont les marchés subissent le même sort seront également exonérés de leur emplacement. De son côté, la préfecture de la région Île-de-France a rappelé qu'une « commission visant à indemniser les préjudices résultant des conditions d'organisation » des JO est mise en place. L'institution ajoute qu'une « première réunion en juillet a permis aux représentants du secteur hôtellerie café et restauration d'exposer leurs demandes ».

En attendant, les restaurateurs rencontrés confessent prendre leur mal en patience. L'un d'eux espère « qu'après la cérémonie d'ouverture vendredi, les conditions de passage seront moins strictes » et que sa terrasse retrouvera sa horde de touristes habituelle. Plus de 11 millions de touristes devraient déambuler dans les rues de Paris jusqu'au 11 août. ■

Métro, vélos, gourdes... Le mode d'emploi pour assister (sereinement) aux JO

Lucas Michel

Dernière ligne droite avant les Jeux. À partir de mercredi, les heureux possesseurs de billets pour les épreuves des Jeux olympiques de Paris 2024 vont investir les différents sites aux quatre coins de la capitale. Des moments uniques, des souvenirs pour une vie... mais aussi tout un tas de règles à respecter pour que la fête se passe au mieux. À moins d'une semaine du coup d'envoi de la grande fête olympique, le Comité d'organisation (Cooj) invite les futurs spectateurs à respecter un ensemble de

bonnes pratiques... et à faire preuve de bon sens.

À commencer par le téléchargement des billets (à attribuer, éventuellement, à ceux qui vont les utiliser), tous disponibles dans l'application Paris 2024 Tickets (aucun billet ne pourra être imprimé). Un QR Code accompagnera chaque billet pour accéder aux sites de compétition, où les spectateurs sont invités à arriver 1h30 avant le début de leur session. Un accès anticipé pour éviter les désagréments notamment liés aux transports en commun, dont on estime la fréquentation à une dizaine de millions d'usagers par jour.

Pour éviter l'engorgement redouté aux abords de certains sites olympi-

ques, notamment autour de la place de la Concorde, les stations Concorde, Tuileries et Champs-Élysées-Clémenceau seront fermées. Les spectateurs sont donc invités à prévoir leurs déplacements, notamment via l'application Transport Public Paris 2024, où seront également disponibles et les tickets de métro, et le « passe Paris 2024 », qui donne un accès illimité aux transports parisiens pour 16 euros la journée.

Aucun objet confisqué ne sera restitué

Une fois les contrôles de sécurité (sûrement poussés) à l'entrée des sites de compétition, qui pourraient engran-

ger quelques bouchons, les spectateurs ne pourront pas passer par la case consigne, dont les différentes enceintes olympiques ne sont pas équipées.

Ainsi, si les spectateurs sont invités à « privilégier les mobilités douces », les moyens de locomotion tels que les vélos, trotinettes et autres rollers seront interdits à l'intérieur des sites, au même titre que les batteries associées... et les casques. Les usagers devront donc se tourner vers les différents parcs à vélo publics, espérant que ceux-ci ne seront pas trop encombrés. « Pensez à prendre votre gourde », invite également l'organisation, qui limite les contenants (en métal ou en

plastique) à 75 cl... à l'exception du Stade-Vélodrome à Marseille, où des fontaines à eau seront disponibles, alors que les boissons alcoolisées seront naturellement interdites partout. En cas de météo capricieuse, les visiteurs ne pourront emporter que de petits parapluies pliants. À noter que tout objet confisqué ne pourra ensuite pas être récupéré.

Parmi ces objets interdits, les drapeaux représentant des nations non présentes aux Jeux (celui de la Russie, par exemple) ne seront pas admis. Pas plus que tous les autres drapeaux accrochés à une hampe rigide, pour éviter de polluer les images... et les autres spectateurs. ■



ArcelorMittal

Offrir des Jeux Olympiques et Paralympiques de Paris 2024 plus responsables

Fournisseur officiel de la Torche
et des « Spectaculars » de Paris 2024,
fabriqués en acier XCarb® à empreinte
carbone réduite, 100 % recyclé et 100 %
fait en France

PARTENAIRE
OFFICIEL



Propos recueillis par
Jean-Julien Ezvan

Le président du Comité international olympique vit le compte à rebours des Jeux de Paris 2024 avec intensité. Il en imagine le retentissement et l'héritage.

Une vie olympique. Médaille d'or au fleuret par équipes en 1976 à Montréal, puis membre de la commission des athlètes lors de sa création en 1981 et membre du CIO à partir de 1991, Thomas Bach a rejoint la commission exécutive de l'instance avant d'en devenir le vice-président. Élu président du Comité international olympique en 2013, puis réélu en 2021, le dirigeant allemand a mené de profondes réformes de l'institution. Atteint par la limitation des mandats, Thomas Bach devrait quitter son fauteuil en 2025 (élections à Athènes en mars), mais des voix se sont régulièrement élevées au sein du mouvement olympique pour qu'il continue. Durant ses mandats, le CIO a résisté au scandale russe de dopage organisé révélé à la suite des Jeux d'hiver de Sochi 2014, vécu le report d'un an des Jeux d'été de Tokyo 2020 en raison de la pandémie de Covid-19 et organisé les Jeux d'hiver 2022 à Pékin, toujours pendant la pandémie. Dans le même temps, les Jeux d'été 2028 ont été attribués à Los Angeles, ceux de 2032 à Brisbane. Le CIO procédera ce mercredi à l'attribution des Jeux d'hiver de 2030 (Alpes françaises) et de 2034 (Salt Lake City). Une façon d'éviter les soubresauts, de sécuriser les ressources et un modèle qui poursuit son histoire dans un monde fracturé. Avant l'ouverture des Jeux de Paris, le patron du CIO s'est confié au *Figaro*.

LE FIGARO. - Quelle est votre définition des Jeux olympiques ?
THOMAS BACH. - Les Jeux olympiques sont les seuls qui unissent toute l'humanité dans toute sa diversité.

À quel âge et avec quel sportif avez-vous commencé à rêver, vous, des Jeux olympiques ?
Ma première expérience avec les Jeux olympiques date de Rome (1960), cela fait quelques années... J'étais un jeune gars de 6 ans et j'ai suivi pour la première fois les Jeux olympiques à la télévision. Et j'en garde deux images, dont une reste avec moi jusqu'à aujourd'hui, c'est la sprinteuse américaine Wilma Rudolph qui avait gagné deux médailles d'or (100 m, 200 m, 4×100 m), on l'appelait « la Gazelle ». Elle m'a beaucoup impressionné. Et j'ai appris que, dans son enfance, elle a souffert de polio et que les docteurs ont dit à ses parents qu'elle ne serait jamais capable de marcher. Mais elle a toujours répété : « Je veux être la femme la plus rapide au monde. » Et elle l'a été. Cette histoire m'émue encore aujourd'hui quand j'en parle. J'ai une photo d'elle dans mon bureau. C'est une démonstration magnifique de l'esprit olympique. L'autre image qui m'a marqué dans mon enfance, c'est Abebe Bikila qui remporte le marathon pieds nus. Mais celle qui reste toujours près de moi, c'est Wilma Rudolph, que je n'ai jamais eu l'occasion de rencontrer.

« Pour la France, c'est d'abord une opportunité unique de présenter la culture, mais aussi les capacités du pays et des Français au monde entier »

Ensuite, vous avez été athlète, médaillé, quelle vie avez-vous préférée ? Celle d'athlète ou celle de celui qui, aujourd'hui, est le président, le grand chef d'orchestre des JO ? Chaque chose dans la vie a son propre moment. Je ne suis pas un homme nostalgique qui regarde dans le passé. J'es- saie toujours de vivre le moment, de voir un peu dans l'avenir plutôt que de passer dans les couleurs roses, ce n'est pas mon truc. C'est le moment qui compte. J'ai eu un grand privilège dans



Thomas Bach : « C'est encore possible de rassembler le monde entier »

ma vie : c'était de toujours faire ce que je voulais faire lors des grandes décisions. Je n'ai pas connu de situations dans ma vie où je me suis dit : « Tu dois faire ça maintenant parce qu'il y a telle ou telle pression et circonstances ». J'ai pu faire mes choix. Comme athlète, parce que je voulais être athlète. J'ai pu faire mon choix dans ma profession d'avocat. J'ai d'abord dû accepter chaque client pour survivre mais après deux ans, je pouvais déjà choisir et dire : « On va plutôt dans cette direction et ça, on n'accepte plus ». Et après, aussi, sur le plan sportif, personne ne m'a forcé à être candidat pour la présidence du CIO. C'était ma volonté. J'ai apprécié d'être athlète et j'apprécie ce que je fais maintenant.

Quel souvenir avez-vous conservé des Jeux d'été de Tokyo en 2021 et d'hiver de Pékin en 2022, deux éditions olympiques particulières puisque à huis clos en raison du Covid ?

Le premier sentiment, c'est d'avoir eu la chance d'avoir ces Jeux olympiques. Si nous n'avions pas eu ces deux JO, nous aurions disparu de l'attention mondiale durant huit ans. Dans des temps qui changent rapidement, ne pas être là durant huit ans portait le grand risque de disparaître. Et il aurait été extrêmement difficile de reconstruire des Jeux olympiques, des valeurs pour Paris. Deuxièmement, c'était important

parce que nous aurions perdu une génération entière d'athlètes qui n'aurait pas été en mesure de vivre ses rêves olympiques. C'est pourquoi notre responsabilité était de faire des rêves des athlètes une réalité et ne pas les détruire en annulant ces Jeux. L'autre sentiment est, d'un côté, nous étions tristes de ne pas avoir de spectateurs et d'être privés de ce sentiment d'appartenance à la communauté pour les athlètes, le tour d'honneur, les applaudissements et, d'un autre côté, il y a eu la sensation de vivre quelques moments intenses qui n'auraient pas été possibles avec une foule. Ce qui a été vrai aussi pour les athlètes. Ils ont eu entre eux, durant ces Jeux, beaucoup plus d'appartenance à la communauté qu'ils n'auraient eue dans un stade plein quand chacun regarde ses supporters. Ils se sont davantage célébrés. C'était en ce sens, un bon feeling.

Quel héritage doivent laisser ces Jeux de 2024, pour Paris et la France ?

Pour la France, c'est d'abord une opportunité unique de présenter la culture, mais aussi les capacités de la France et des Français au monde entier. Parce que ces Jeux seront suivis par plus de la moitié de la population de notre planète. Et c'est une plateforme unique. C'est aussi l'opportunité unique pour la France de se présenter comme un pays ouvert, un pays inclusif. Un pays hôte

pour le monde entier. Là, le monde entier sera au même moment ici à Paris et en France. Et le monde entier va suivre ce qu'il s'y passera. Cela va aussi laisser un grand héritage en ce qui concerne la société avec les projets, les activités sur le plan de l'éducation physique, de la santé pour une vie saine, des valeurs olympiques. Et pour le mouvement olympique et le monde entier, l'héritage sera, dans un monde si conflictuel, divisé, encore plus important. C'est encore possible de rassembler le monde entier, pour une célébration et une compétition pacifique. Et ça, c'est un message. Le monde est long à informer. On peut le sentir dans toutes les discussions, toutes les conversations qu'on a sur tous les continents. Les gens en ont assez des mauvaises nouvelles. Presque toutes les nouvelles sont mauvaises. C'est la guerre, la crise économique, des sociétés divisées. Tout est négatif ou présenté comme tel. Et les gens veulent avoir quelque chose de positif, quelque chose qui donne de l'espoir. À ce moment-là, ce sont les Jeux de Paris dans lesquels les gens mettront leurs espoirs et attentes.

Nous ne sommes plus qu'à quelques jours de la cérémonie d'ouverture sur la Seine, une grande première. Un choix risqué ?

Nous avons encouragé cette idée après l'expérience que nous avions faite aux

« Les Jeux olympiques sont les seuls qui unissent toute l'humanité dans toute sa diversité », explique Thomas Bach, président du CIO.
GABRIEL MONNET/AFP

Jeux olympiques de la jeunesse à Buenos Aires (en 2018). Ma motivation, notre motivation était qu'avec cette cérémonie le sentiment de communauté, le sentiment d'inclusivité soit plus grand que dans un stade. Dans un stade, vous avez des spectateurs, assis, qui regardent, disent : « C'est magnifique, très bien », applaudissent un peu. Là ils participeront, ils seront partie prenante du show. Cela crée une ambiance totalement différente. Tout le monde sera plus près des athlètes qui partageront davantage. Traditionnellement, lors de la cérémonie d'ouverture, les athlètes vivent et partagent cela avec leurs équipiers ; là, cela va s'étendre. Ce sentiment d'être ensemble est, dans un temps de division, plus important que jamais. Pour la cérémonie d'ouverture, si vous pensez aux challenges touchant à la sécurité, cela a toujours été depuis le tout début la balance entre opportunité et risques. À chaque étape depuis le tout début. Même avant que la décision soit prise de faire la cérémonie sur la Seine, cette brillante idée qu'ont eue les Français. Bien meilleure que la mienne de la voir sur les Champs-Élysées. Depuis, chaque étape a été planifiée pour traiter autant que possible les risques. Et vous avez pu voir l'évolution avec l'adaptation par les autorités des plans en réduisant le nombre de spectateurs, en créant les périmètres autour. À chaque étape, nous avons été informés de chacun des défis.

« Traditionnellement, lors de la cérémonie d'ouverture, les athlètes vivent et partagent cela avec leurs équipiers, là cela va s'étendre. Ce sentiment d'être ensemble est, dans un temps de division, plus important que jamais »

Comment avez-vous ressenti ou vécu la proposition de Vladimir Poutine de créer des « Jeux de l'amitié » ? L'équilibre géopolitique du monde du sport est-il en danger ?

C'est une pièce de propagande. Une politique de propagande. De pure forme. D'un décret du président de la Fédération russe, à la Douma, qui a approuvé une loi montrant clairement qu'il s'agissait d'un événement politique pour créer une organisation russe appelée « organisation internationale » pour ces « Jeux de l'amitié ». C'est contre les valeurs du sport. Et les athlètes, très clairement, ne veulent pas être acteurs d'une propagande spectacle. Les Fédérations internationales ne veulent pas qu'une organisation politique russe prenne le contrôle de leur autorité. L'AMA a été très claire, il ne lui sera pas possible d'autoriser une telle compétition parce que le système de contrôle antidopage russe n'est pas ce qu'il devrait être, comme cela a pu être prouvé dans le passé à plusieurs reprises. Par conséquent, le sport est très uni. En d'autres termes, les athlètes veulent participer aux Jeux olympiques et pas à un show de propagande politique.

Serez-vous candidat à votre propre réélection ?

Il n'y a rien de neuf à ajouter à ce que j'ai déjà dit. À Mumbai (en octobre 2023), lors de la dernière réunion du Board, la commission des athlètes m'a demandé de ne pas faire de commentaires avant la fin des Jeux de Paris, afin que tout le monde puisse se concentrer sur le succès des Jeux olympiques. J'ai toujours suivi les conseils de notre commission d'éthique.

Les Jeux d'hiver 2030 constituent-ils pour la France le relais idéal ?

Oui, pas seulement pour les valeurs olympiques mais aussi de façon pragmatique pour bénéficier de l'expérience de l'organisation des Jeux. Cela offre beaucoup d'opportunités pour les jeunes gens qui travaillent dans le comité d'organisation mais aussi pour le business français dans le monde. L'organisation des JO offre de plus longues et de meilleures opportunités, avec, sur le long terme, de meilleures retombées pour les investissements. C'est une bonne opportunité de poursuivre cette initiative dans les écoles, les territoires Terre de Jeux, cela peut permettre d'améliorer, d'augmenter l'héritage de Paris 2024. ■

Il était une fois les Jeux olympiques de Paris 1924

Christophe Cornevin et Jean-Julien Ervan

Il y a cent ans, Paris accueillait les JO pour la deuxième fois de son histoire. Une édition marquante.

À Paris, en ce bel été de 1924, les murs des grands boulevards voient fleurir des affiches représentant six athlètes dessinés le torse nu, une étoffe de style antique autour de la taille et faisant le salut olympique sur fond de drapeau tricolore, de palmes et du blason de Paris, frappé de sa devise, «*Fluctuat nec mergitur*». Non sans gourmandise, la capitale s'apprête à accueillir les Jeux olympiques pour la deuxième fois, pour leur VIII^e édition. Alors que l'Europe de l'entre-deux-guerres exalte le retour en triomphe des nations, une certaine fièvre s'empare du pays même si, depuis plusieurs mois, certaines Cassandre, toujours au rendez-vous avant chaque événement planétaire, prédisent un naufrage. La ville hôte est pointée du doigt en raison d'un budget jugé famélique et d'une certaine inertie à l'allumage sur le plan de l'organisation. Le 23 mars 1923, le Comité olympique français adresse les invitations aux pays participants (à partir de 1984, c'est le CIO qui se chargera de la sélection des invités). Quarante-cinq pays participeront (206 en 2024) à l'événement (3 089 athlètes : 2 954 hommes, 135 femmes), qui s'étendra sur quatre mois.

«*Initialement, le comte Jean de Castellan, membre du conseil municipal de Paris, propose à la ville de construire un stade de 80 000 places. Et deux emplacements de 15 000 places pour les épreuves nautiques et les sports de combat. Mais, comme en 1900, les Parisiens ne veulent pas de ces Jeux. Coubertin rêvait de jeux urbains, du Champ-de-Mars (qui sera le théâtre du judo et de la lutte durant les Jeux de Paris 2024). Face aux tracasseries administratives, le Racing Club de France décide de mettre à disposition un terrain du domaine sportif de Colombes pour ériger un stade olympique. Un concours architectural va être lancé pour un stade de 60 000 places (dont 20 000 places assises). Il est remporté par Louis Faure-Dujarric», détaille Eric Monnin, vice-président délégué à l'olympisme de l'université de Franche-Comté et directeur du Cérôu (Centre d'études et de recherches olympiques universitaires).*

« On demande 1400 francs pour une loge de polo. Or, il n'y aura que trois ou quatre matchs. Que diront ceux qui auront payé le prix fort... »

Un journaliste

«*La rapide exécution de l'ouvrage, son coût maîtrisé et sa plastique épurée ont promu le stade de Colombes au rang de modèle pour de nombreuses constructions régionales. Sa commodité fonctionnelle et le prestige qui s'y attachait ont par ailleurs longtemps fait de lui le cœur battant du sport français, tant il accueillit des compétitions. Agrandi en 1938, il fut durablement tenu pour le plus grand stade de France, tandis que, hors de nos frontières, d'autres stades inventaient une architecture olympique », écrivent Antoine Le Bas et Philippe Grandvoisin dans Architectures olympiques en France (Éditions du Patrimoine). Réhabilité, le stade Yves-du-Manoir figurera sur la carte des Jeux pour accueillir les épreuves de hockey sur gazon, seul lieu ayant réussi le grand écart entre les JO de 1924 et ceux de 2024.*

Colombes. Un nom prédestiné. Des oiseaux sont lâchés pour la première fois durant la cérémonie d'ouverture des JO en 1920 à Anvers. Et Colombes, en région parisienne, devient le théâtre des Jeux de 1924. Le stade olympique accueille les cérémonies d'ouverture et de clôture, l'athlétisme, l'équitation, le football, le rugby, le tennis et l'escrime. Et, il y a un siècle déjà, les mêmes débats agitent les esprits quelques semaines avant la cérémonie inaugurale. La vente des paquets de «*cigarettes olympiques*», mis sur le marché par les autorités pour promouvoir les Jeux, font certes un tabac, mais les gazettes pointent déjà les traces du quotidien plusieurs semaines avant la cérémonie. Dans Le Figaro du 16 avril 1924, Paul Dubonnet se fend d'un article sur le problème du moment, celui des «*garages, aussi bien*



L'athlète français Géo André prête le serment olympique lors de la cérémonie d'ouverture de la VIII^e édition des Jeux, en 1924, à Colombes. PHOTO12 VIA AFP

pour les voitures privées que pour les taxis et les véhicules de transports en commun ». «*Il faut savoir où sont ces garages, s'inquiète le journaliste, et si leur sol est assez résistant ; il importe de connaître leur superficie, leurs voies d'accès et leur facilité de dégagement.* » Autant dire que les préoccupations de l'époque sont aux antipodes des sujets actuels de fans zones, de périmètres rouges et gris, des QR Codes et des laissez-passer. Dans un esprit «*scrogneugneu* », les gazettes déplorent que le Comité olympique ne diffuse «*aucune précision* » sur le déroulement des Jeux alors que la «*foule demande à être renseignée* ». Et de rajouter : «*C'est son droit puisque en fin de compte il n'y a qu'elle qui paiera.* »

Sur le plan des hébergements, la flambée des prix commence déjà par une discipline en vogue, notamment chez les restaurateurs et les cafetiers, avec une hausse de 50 % dans «*les hébergements - avec des chambres à 45 francs !* », s'indigne le reporter Paul Dubonnet, qui déplore que «*les plaintes affluent par centaines de toute l'Europe mais aussi d'Amérique* ». Enfin, le prix des billets, jugés «*beaucoup trop élevés dans certains cas* », est aussi sujet à polémique. «*Par exemple, on demande 1400 francs pour une loge de polo, s'étrangle le journaliste. Or, il n'y aura que trois ou quatre matchs. Que diront ceux qui auront payé le prix fort... De même, on annonce un tournoi international de rugby et trois nations seulement sur les rangs.* » À quelques semaines du coup d'envoi, les contempteurs des Jeux lâchent leur venin : ce rendez-vous planétaire sera une «*calamité* ».

L'ouverture officielle est faite par un défilé des athlètes conduit par l'Afrique du Sud (à partir de 1928, la Grèce ouvrira le défilé des athlètes). Depuis les gradins, puisque aucune tribune de presse n'est installée, l'envoyé spécial du Figaro raconte l'arrivée de président Paul Doumer, des membres du gouvernement et des «*maréchaux de France* » ainsi que de tout un gotha étranger, au premier rang duquel sont cités «*S.A.R. le prince de Galles et le prince Henry d'Angleterre, le prince régent de Roumanie, la princesse de Serbie, le chah de Perse, le ras Tafari* ». Les sempiternelles polémiques liées aux préparatifs cèdent alors le pas à ce que Le Figaro nomme alors le «*début des compétitions d'athlétisme pur* ». Géo André prête le serment olympique au nom des athlètes qui sont pour la première fois réunis dans le Village olympique (une structure souhâtée par le CIO en 1923). «*Constitué de baraques d'habitations en bois prévues pour recevoir trois athlètes, des servies par des rues en terre battue, le Village ne plut pas à tous : la délégation américaine choisit pour se loger une propriété ayant appartenu au prince Murat, à Rocquencourt. Quant aux athlètes féminines, elles résidèrent dans des hôtels parisiens* », indique Michel Gaudin, dans l'ouvrage Les Jeux olympiques à l'épreuve (La Dame aux ondes Éditions).

Sur le front de l'insécurité, tout porte à croire que l'histoire bégaye encore. «*Si le contexte géopolitique entourant les Jeux 2024 se différencie nettement de celui de 1924, les préoccupations en matière de sécurité étaient déjà présentes il y a un siècle, décrypte-t-on à la préfecture de police de Paris. Nonobstant un public moins nombreux, les organisateurs se trouvaient confrontés à des défis similaires à aujourd'hui, même si, à l'époque, il n'y avait pas de commission sécurité propre à l'événement !* » La préfecture de police liste notamment les «*problématiques de la gestion des foules lors des épreuves, du risque de saturation des transports en commun, ou encore de la criminalité* ». Les patrouilles capelines et

sifflées à roulettes étaient ainsi mobilisées contre les pickpockets, venus nombreux eux aussi pour l'événement, et avaient fort à faire en termes de circulation. La police parisienne se souvient : «*La desserte des principaux sites de compétitions, dont celui du stade de Colombes (Hauts-de-Seine), était vivement critiquée, car rudimentaire et onéreuse. Malgré les mesures prises pour les véhicules, répartis en trois catégories (voitures, bus et taxis) avec chacune leur parcours possible dans la capitale, les portes de Paris se retrouvaient vite saturées, enjoignant au préfet de Police de l'époque, Armand Naudin, de prendre un certain nombre de mesures pour éviter embouteillages et accidents* ». Malgré ces désagréments, la VIII^e édition de ces JO couleur sépia fut une réussite sur le plan de l'ordre public et a servi d'étalon pour les Jeux olympiques modernes, même si le ciel est aujourd'hui alourdi par les menaces cyber, drones et islamistes.

« Le Village ne plut pas à tous : la délégation américaine choisit pour se loger une propriété ayant appartenu au prince Murat, à Rocquencourt. Quant aux athlètes féminines, elles résidèrent dans des hôtels parisiens »

Michel Gaudin

«*Les Jeux olympiques à l'épreuve*»

Côté piste, l'athlète finlandais Paavo Nurmi se couvre d'or : 1500 m, 5000 m, 3000 m par équipe, cross individuel et par équipe. Dans sa collection, un exploit, il enchaîne une victoire sur le 1500 m, puis le 5000 m deux heures après. «*Paavo Nurmi dépasse les*

édition des Jeux modernes... », résume le magazine Géo. Un vélodrome est construit, avec des tribunes conçues par Gustave Eiffel. Surnommé la «*Cipale* », il verra, entre 1968 et 1974, défilier plusieurs arrivées du Tour de France. Au cœur des années Eddy Merckx. En 1900, le crawl fait son apparition dans les épreuves de natation et, en athlétisme, un sport se détache, l'Américain Alvin Kraenzlein avec 4 médailles d'or (60 m, 110 m haies, 200 m haies et saut en longueur). Ses compatriotes Jesse Owens en 1936 et Carl Lewis en 1984 l'imiteront. J.-J.E.

limites humaines », s'exclame Le Miroir des sports. Cinq médailles d'or, un record qui a traversé les années en athlétisme. Durant sa carrière, il remportera 12 médailles olympiques. En 1952, il a été le dernier porteur de flamme des Jeux d'Helsinki, qui allaient couronner l'infatigable Tchèque Emil Zatopek. Le nageur américain Johnny Weissmuller (premier homme à passer sous la minute sur 100 m nage libre en 1922) s'impose sur 100 m nage libre, 400 m et sur le relais 4 × 200 m par équipe (plus la médaille de bronze en water-polo) à Paris en 1924. La tête toujours hors de l'eau. Il remportera encore le 100 m et le 4 × 200 m à Amsterdam en 1928. Après cinquante-deux titres de champion des États-Unis et vingt-huit records du monde, il se tourne ensuite vers Hollywood, pour devenir Tarzan, et joue dans douze films. Parmi les autres histoires fortes de ces Jeux de Paris en 1924 figure le joueur de tennis américain Richard Norris Williams. Après avoir nagé dans l'eau gelée lors du naufrage du Titanic en avril 1912, il a failli être amputé des jambes. Avant de décrocher la médaille d'or, sur terre battue, en double mixte avec Hazel Hotchkiss Wightman...

1924, une année olympique restée célèbre. Chamonix accueille les premiers Jeux d'hiver. Et à Paris, une devise, «*Citius, altius, fortius* », «*plus vite, plus haut, plus fort* », empruntée par Coubertin au père Henri Didon, s'accroche. «*Pour compléter le programme de Paris en 1924, Coubertin fait le choix, non de la Rome antique mais de la Grèce antique, en mettant en avant l'éducation, "mens sana in corpore sano", "un esprit sain dans un corps sain". Il a créé ce que l'on appellerait aujourd'hui l'olympiade culturelle, avec cinq concours (architecture, sculpture, peinture, littérature, musique) réunissant 193 artistes* », rappelle Eric Monnin. Ultimes spécificités des Jeux de 1924, les sports de démonstration accueillent la pelote basque, le canoë canadien, la boxe française et la canne de combat, et les Jeux de l'enfance (relais, démonstrations de jeux de ballon...), qui aujourd'hui se perpétuent dans les Jeux de la jeunesse, lancés en 2010, et sont un laboratoire d'idées. Buenos Aires en 2018 avait imaginé la première cérémonie d'ouverture hors d'un stade et lancé le breakdance... Eric Monnin observe en conclusion : «*Avec 1924, les Jeux s'inscrivent dans une longue tradition. On en est toujours aux prémices, dans une période d'institutionnalisation. Les choses s'organisent mais avec toujours autant de difficultés, de problèmes de reconnaissance. Les premiers Jeux modernes, c'est Berlin en 1936... » ■*

Nicolas Barotte

Un « dispositif particulier de sûreté aérienne », sorte de bulle de protection au-dessus de la capitale, va être déployé pendant près de six heures vendredi soir.

À partir de 17h30, vendredi, plus rien ne sera censé décoller ni atterrir des aéroports parisiens. Une heure plus tard, plus aucun avion ou aéronef ne devra survoler la capitale, quelle que soit son altitude, tandis que sur la Seine se déroulera la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques. « L'espace aérien sera fermé dans un rayon de 150 km autour de Paris à partir de 18h30 et jusqu'à minuit », explique le colonel Baverrey, chargé de la protection des JO au sein du commandement de la défense aérienne et des opérations aériennes (CDAOA). À événement exceptionnel, l'armée de l'air s'apprête à déployer un dispositif exceptionnel.

Installé sur la base de Lyon-Mont-Verdun, le CDAOA est chargé de la police du ciel français, une des missions permanentes de l'armée de l'air. Installé sous terre, le centre des opérations est capable de suivre toute l'activité aérienne au-dessus du territoire et de faire décoller des moyens d'interception, si nécessaire, sur ordre du premier ministre. L'absence d'un gouvernement en exercice ne change rien à la chaîne de commandement. « Tant que nous avons un premier ministre, nous pouvons agir », assure le colonel.

La vigilance et l'alerte seront renforcées pour les Jeux. À l'occasion de la cérémonie d'ouverture, l'armée de l'air s'apprête à déployer un « dispositif particulier de sûreté aérienne » (DPSA), c'est-à-dire une bulle de protection autour de Paris, une mesure déjà prise pour certains événements sensibles ou d'envergure



L'espace aérien sera interdit dans un périmètre de 150 km autour de Paris au moment de la cérémonie d'ouverture des JO, vendredi 26 juillet.

Cérémonie d'ouverture : le plan de l'armée de l'air pour sécuriser le ciel de Paris

comme les cérémonies du 14 Juillet, la réunion du G7 à Biarritz en 2019, le sommet de Versailles en 2022...

Inquiète des menaces terroristes qui pèsent sur les Jeux, mais aussi pour décourager les militants qui voudraient se faire remarquer, l'armée de l'air ne se prive pas de faire savoir l'étendue des moyens déployés. « Notre stratégie repose sur une logique multicouche », poursuit

le colonel Baverrey. En « empilant » et en imbriquant les capacités, l'armée de l'air entend rendre la « bulle » impénétrable à tous types d'engins : drone, hélicoptère, ULM, avions... La menace du ciel, symbolisée par l'attaque du 11 septembre 2001 à New York, est en réalité protéiforme. Celle des drones est jugée aujourd'hui la plus préoccupante, car elle est la plus difficile à détecter.

Outre les radars longue portée dont elle dispose et des moyens de détections spécifiques à la lutte antidrones, un ou plusieurs avions Awacs décolleront pour scruter le ciel avec leurs radars. D'autres moyens supplémentaires seront loués pour les JO. La technique sera renforcée par « des guets à vue », c'est-à-dire des opérateurs humains qui surveilleront le ciel depuis la terre ou dans les airs. Pour

obtenir un maillage le plus fin possible et s'affranchir des reliefs et des obstacles, les moyens de surveillance doivent se compléter les uns les autres.

Pour se prémunir contre les drones, l'armée de l'air dispose prioritairement de moyens de brouillage. Pour les aéronefs, elle pourra s'appuyer sur des avions ou des hélicoptères, selon la nature et la vitesse de l'objet suspect. Des chasseurs en alerte sont susceptibles de décoller en quelques minutes si besoin. Certains pourront déjà être en vol pour gagner quelques précieuses minutes. Si un avion suspect est détecté dans la zone d'interdiction, l'armée n'aura que quelques minutes pour intervenir, obtenir le déroutement de l'appareil ou agir si nécessaire. Le rayon de 150 km correspond à 10 minutes de vol à Mach 0,8. L'ordre d'interception ultime revient au premier ministre.

Restrictions à Marseille

Les vols d'urgence, liés par exemple à des évacuations sanitaires, pourront évidemment faire l'objet de dérogations. Les avions des chefs d'État et de gouvernement qui assisteront aux Jeux bénéficieront aussi d'exemption. Pour le reste, les compagnies aériennes, qui ont été prévenues des novembre 2023, ont été invitées à revoir la programmation de leurs vols pour tenir compte des restrictions. Environ 500 vols ont été concernés. Pour ce qui est des interdictions de survol, quelque 500 liaisons ont dû revoir leur plan de vol. Plus de 10 000 avions survolent chaque jour le territoire métropolitain.

Durant tous les Jeux, du 22 juillet au 12 août puis du 26 août au 8 septembre, la Direction générale de l'aviation civile (DGAC) a instauré une zone à statut particulier au-dessus de Paris, où les trajectoires des appareils doivent être autorisées à l'avance. Des restrictions de survol s'imposeront aussi, mais dans une moindre mesure, dans le ciel de Marseille. La DGAC et l'armée de l'air ont travaillé étroitement depuis deux ans à la sécurisation de l'espace aérien durant les Jeux. Un centre de coordination civil et militaire (C3MOA) sera installé à Saint-Denis, au plus près de la direction des Jeux. Un « réseau de confiance » a aussi été mis en place dans les aéroports et les aéroports pour fluidifier les discussions avec tous les acteurs de l'aérien. ■

Comment les entreprises ont basculé en mode JO

Jorge Carasso

Télétravail, vacances imposées... Pour s'adapter aux contraintes de circulation et de sécurité, elles ont été obligées de modifier leurs habitudes.

À pied des immeubles du Carrefour Pleyel à Saint-Denis, tout est presque prêt pour accueillir les Jeux olympiques. Sur le terre-plein que fouleront bientôt des milliers de touristes et de Parisiens en route pour le Stade de France, les fanions colorés décorent déjà les terrasses des cafés. Mais pour l'heure, l'ambiance n'est guère à la fête. Le quartier est désert depuis plusieurs jours, au grand dam des commerçants. « Les salariés sont tous en télétravail, ou répartis sur d'autres sites », raconte amir Pascal, le patron du café qui trône sur la place principale et qui fait habituellement le plein à toute heure de la journée. « Cela fait plusieurs jours que je travaille à perte », se désole le bistrotière. La zone qui bat au rythme de Cap Ampère, un campus d'EDF accueillant 3 000 personnes, s'est vidée, rappelant les fermetures à l'époque du Covid. Les petits centres d'affaires qui longent le boulevard Anatole-France sont aussi quasi abandonnés, faute de pouvoir accueillir leurs clients en voiture, dans cette zone classée rouge selon la nomenclature mise en place pour les Jeux.

Les JO sont un big bang pour des millions de Franciliens, qui voient leur quotidien chamboulé pendant la période.

Les entreprises qui ont des sites à proximité des épreuves, ou dont les salariés doivent pouvoir circuler normalement, ont dû se réorganiser, comme pendant la pandémie, pour pouvoir poursuivre leur activité à distance, ou pour lever le pied, pendant le temps où leur immeuble sera plus difficilement accessible. C'est le cas en zone rouge, comme à Saint-Denis ou le long de la Seine soumis à restrictions. Et même hors de ces périmètres, la circulation en voiture ou en transport s'annonce épineuse.

Les entreprises se sont donc organisées. Chez l'assureur AXA, qui détient de nombreux bureaux à Paris et en proche banlieue, près de 7 500 salariés ont été autorisés à se mettre au télétravail « total » du 22 juillet au 11 août. Les portes resteront néanmoins ouvertes pour ceux qui veulent se rendre au travail. Le siège de CNP Assurances à Issy-les-Moulineaux, qui compte 2 500 salariés, a, lui, été fermé, poussant les collaborateurs à travailler à 100 % depuis chez eux. À Neuilly-sur-Seine, le siège du cabinet de conseil Grant Thornton, un groupe américain, s'est lui aussi vidé de ses 1 000 collaborateurs à la mi-juillet, laissant un service minimum pour les fonctions support. « On ferme tous les services, la cafétéria, la cantine. Seul le courrier va

fonctionner », détaille Frédéric Zeitoun, directeur général France du groupe. Pendant les JO, une cinquantaine de personnes seront sur site tout au plus.

Dans la plupart des cas, les salariés ont été sommés de s'adapter. « Cela fait une semaine que je suis chez moi en télétravail », raconte Jean-Michel, cadre

« Beaucoup d'entreprises franciliennes sont obligées de prendre des mesures exceptionnelles pour répondre aux contraintes d'accessibilité liées aux JO. On a beaucoup été questionné sur la fixation des congés ainsi que sur la possibilité de travailler hors de sa résidence principale »

Émilie Meridjen Associée en charge du droit social au sein du cabinet Sekri Valentin Zerrouk

dans la finance, qui enchaîne les réunions Teams depuis sa salle à manger. L'immeuble où il travaille, dans le nord de Paris, est passé au 100 % télétravail, laissant des locaux complètement vides.

Néanmoins, pour ce quinquain, c'est loin d'être une révolution. « C'est presque un non-sujet, assure le financier. On l'a déjà fait pendant le Covid, et on a la possibilité de télétravailler trois jours par semaine, depuis cette époque. Le système est rodé. »

Toutes les entreprises ne sont pas forcément passées au tout-télétravail, loin de là. Chez EDF, où la présence deux jours par semaine reste nécessaire, les milliers de salariés de Cap Ampère ont été répartis sur des immeubles de « repli », provoquant par moments des embouteillages. « Mardi dernier, sur le site de Saint-Ouen, c'était blindé, se souvient Armelle, une salariée de l'énergéticien. C'était impossible de trouver une salle pour téléphoner. J'ai dû passer mon appel dans le couloir. » Air Liquide, dont le siège est situé près du quai d'Orsay, dans la zone grise, ce périmètre de « sécurité intérieure et lutte contre le terrorisme » (Silt), a autorisé davantage de jours de télétravail plutôt que du 100 % à distance. La Française des Jeux a, quant à elle, permis deux jours de télétravail supplémentaires.

Certaines sociétés sont allées jusqu'à encourager leurs salariés à prendre leurs congés pendant les Jeux, quitte à les bonifier pour rendre la contrainte incitati-

ve. « Beaucoup d'entreprises franciliennes sont obligées de prendre des mesures exceptionnelles pour répondre aux contraintes d'accessibilité liées aux JO », confirme Émilie Meridjen, associée en charge du droit social au sein du cabinet Sekri Valentin Zerrouk. On a beaucoup été questionné sur la fixation des congés ainsi que sur la possibilité de travailler hors de sa résidence principale. »

Pour certains salariés, ces facilités peuvent faire figure d'aubaine. « Je vais travailler une semaine depuis le Maroc », confie Antoine, associé dans un fonds d'investissement. Son entreprise a laissé la porte ouverte aux salariés qui souhaitent s'acquitter de leurs tâches depuis l'étranger. Les entreprises peuvent d'autant plus arrondir les angles que les JO tombent à un moment où l'activité est généralement plus calme. Et la plupart se sont précipitées pour boucler les dossiers qui devaient l'être avant la mi-juillet. « Cela fait six mois que l'on se prépare, raconte Frédéric Zeitoun. On a accéléré sur tous les sujets qui nécessitaient de la présence physique ces derniers mois, tout en avisant nos clients que l'on travaillait à distance à compter de fin juillet, quand bien même on pourra s'adapter au cas par cas. » S'adapter, plus que jamais le maître-mot le temps des JO. ■



Bienvenue
aux Jeux

ÉMISSION SPÉCIALE
DÈS JEUDI 25 JUILLET
À 18H30

Retrouvez
LE FIGARO TV
sur  Samsung TV Plus

Disponible gratuitement sur votre Samsung Smart TV et appareils Galaxy

présentée par Victoire Sikora
en direct du Club France

Les conditions générales s'appliquent

Mohamed El Khatib : «Je jouais au foot 24 heures sur 24»

Étienne Sorin

Metteur en scène de théâtre, il a failli devenir joueur professionnel. Et s'est longtemps senti plus qualifié pour parler sport que culture.

Longtemps, Mohamed El Khatib a joué au football à un haut niveau. Aujourd'hui, il est un metteur en scène reconnu, adepte d'un théâtre documentaire ouvert à des voix et des corps le plus souvent exclus. Il vient de créer au Festival d'Avignon *La Vie secrète des vieux*, avec des pensionnaires d'Ehpad tout heureux de raconter leurs amours passées et leurs désirs présents. *Stadium*, spectacle créé en 2016 avec 53 supporters du Racing Club de Lens, continue de tourner. Et de prouver que football et théâtre peuvent dialoguer.

LE FIGARO. - Attendez-vous

les Jeux olympiques avec impatience ?

MOHAMED EL KHATIB. - J'ai toujours vibré aux Jeux olympiques, notamment parce que je suis passionné d'athlétisme. C'est une chance. Le bashing des JO m'a fatigué et un peu étonné. La Coupe du monde de football au Brésil en 2014, c'était pareil, on disait que ce serait catastrophique, que les stades ne seraient pas prêts... Je me rends compte que la France n'est pas une grande nation de sport. C'est flagrant quand je voyage à l'étranger. L'élan a été cassé par les législatives. Fin mai, on commençait enfin à sentir l'excitation, l'Euro de football nous plongeait déjà dans le bain... Ce qui est amusant, c'est que Macron s'amusait à répéter que le sport n'est pas politique. Et on voit bien que c'est tout le contraire. Ce qui me touche dans les JO, c'est qu'on va entendre parler de petits pays dont on n'entend jamais parler. Des confettis. Et malgré tout, la politique va s'inviter. Les JO concentrent un temps nationaliste, grégaire, et une fraternité internationale. Vous allez prendre dans vos bras un

étranger et vous allez vibrer à la finale du 100 mètres. Par les temps qui courent, ce n'est pas rien.

Si on vous avait proposé de mettre en scène la cérémonie d'ouverture, auriez-vous accepté ?

Je suis resté sur la cérémonie délirante de Londres 2012, mise en scène par le réalisateur Danny Boyle. C'est un sacré challenge de faire mieux après ça. J'aurais pu essayer d'impliquer des dizaines de milliers d'amateurs. Le processus que je développe dans mes spectacles. J'aurais demandé que des gens de plus de 75 ans portent la flamme olympique. On aurait vu des corps que l'on n'a pas l'habitude de voir. Je n'aurais pas joué la performance et l'aspect compétition. J'aurais fait une anti-cérémonie. Cela dit, je mets en scène les célébrations des 80 ans de la Libération de Paris, le 24 août. Ce sera sur le parvis de l'Hôtel de ville, avec un film et une fanfare d'amateurs qui jouera les musiques de l'époque.

Suivez-vous particulièrement le tournoi de football ?

D'habitude, je ne regarde jamais le foot aux JO. Le fait de mettre une limite d'âge à 23 ans, à l'exception de trois joueurs, ça fait perdre de sa valeur au tournoi. J'en profite plutôt pour regarder d'autres disciplines. J'adore l'escrime, par exemple. J'essaye d'avoir des places pour emmener ma fille, fan de cheval, voir l'équitation à Versailles. Elle a aussi reçu une initiation à l'école au basket en fauteuil et elle s'est prise de passion pour le handisport. Les Jeux paralympiques sont en queue de comète, mais j'espère qu'ils vont profiter de l'élan médiatique des JO. Le sport est quand même un des derniers laboratoires de mixité sociale.

Est-ce que c'est si grave d'avoir une équipe de football différente de celle de l'Euro ? Le Brésil a bien remporté sa première médaille d'or olympique avec Neymar, à Rio, en 2016...

C'est bien que ce ne soit pas une Coupe du monde bis. Mais la dérogation concernant trois joueurs, c'est bizarre. J'aurais opté pour quelque chose de plus radical : c'est le football de l'avenir et on envoie les 20 ans. Là, c'est un peu bâtarde. Les clubs ne jouent pas le jeu et ne veulent pas libérer les joueurs parce que ce n'est pas une compétition UEFA ni Fifa... Le président de Lille, Olivier Létang, d'accord pour porter la flamme mais pas pour laisser ses joueurs disputer le tournoi, c'est contradictoire. L'aura de Thierry Henry, choisi comme sélectionneur, met un peu de piment, mais il n'a encore rien prouvé en tant qu'entraîneur. Tant mieux pour faire exister l'équipe. Il a quand même appelé Cherki, Akliouché, Kalimuendo... Je n'ai pas suivi l'équipe du Maroc, les Lionceaux, même si je sais qu'ils ont gagné la CAN U23 2023. Alors que j'ai vibré avec le Maroc lors du Mondial au Qatar.

L'athlétisme aura donc votre préférence ?

Bien sûr. De Carl Lewis à Usain Bolt, j'ai des souvenirs très forts du saut en longueur et du 100 mètres. Les courses de fond et demi-fond aussi, qui relèvent de la culture familiale. Le Marocain Saïd Aouita, qui remporte l'or sur 5000 mètres aux JO de Los Angeles 1984, est une légende... Gamin, je devais courir des dans cross avec les cousins et les cousines. J'ai un peu décroché les derniers temps sur les athlètes marocains. Pourtant, je lis *L'Équipe* tous les jours.



« J'ai toujours vibré aux Jeux olympiques, notamment parce que je suis passionné d'athlétisme », confie Mohamed El Khatib. JOEL SAGET/AFP

Aouita, comme vous, voulait être footballeur...

Comme tous les gamins du quartier, à Orléans, je jouais au foot 24 heures sur 24. J'ai commencé en club à 6 ans à l'US Beaugency, dans le Loiret. Là où Patrice Loko, les frères Pedros et Peguy Luyindula ont démarré. À 12 ans, je suis allé au club de Saint-Jean-de-la-Ruelle, à 20 km. Je jouais en National et à 16 ans j'ai reçu une première convocation en équipe de France. Steed Malbranque, notre capitaine, a percé. Tout comme Sébastien Frey, futur gardien de l'Inter Milan, Parme et de la Fiorentina. Je n'étais pas dans un centre de formation. Mon père ne voulait pas que je rate deux semaines d'école. Il a fallu que mon prof principal écrive une lettre à mon père pour qu'il

m'autorise à participer à ce rassemblement. J'ai fait ensuite des essais à Nantes, Strasbourg, Nancy et Paris. Je croise Nicolas Anelka. Il plante trois buts, c'est déjà un phénomène. Je rentre en première S et, pour continuer le foot au PSG, je dois arrêter le cursus normal. Mon père refuse net. L'année suivante, je me fais les croisés et je ne remonte jamais la pente. Je deviens un bon joueur au niveau National à Orléans.

Avez-vous des regrets ?

Non, j'ai pris beaucoup de plaisir. Et je gagnais ma vie en jouant au foot. Quand j'étais en prépa littéraire, je payais mon loyer avec mon salaire de joueur. J'en ai bavé, mais j'étais indépendant grâce au foot. ■

Marathon, de la bataille antique à la course moderne

Éric Biétry-Rivierre

UNE ŒUVRE, UN SPORT

Cette épreuve fameuse est une invention de la fin du XIX^e siècle. Celle d'un philologue membre de l'Institut.

Dans la ville moderne de Marathon (9000 habitants), non loin du lieu de la bataille ayant opposé Athènes aux Perses en 490 avant notre ère – depuis, symbole de la victoire de la démocratie sur le despotisme oriental –, il existe un musée intitulé Musée de la course du marathon. Pourtant celle-ci n'a jamais existé dans l'Antiquité. On doit son invention au crépuscule du XIX^e siècle à un philologue, Michel Bréal (1832-1915). Ce républicain grand bourgeois, spécialiste des questions scolaires, professeur au Collège de France, à l'École des hautes études et membre de l'Institut, est celui qui a proposé à son ami le baron de Coubertin de créer l'épreuve que l'on connaît à l'occasion des premiers JO en 1896.

Imposer la nudité antique aux participants

Bréal connaissait sans Hérodote par cœur. Et particulièrement l'épisode suivant immédiatement le choc des armes. Quand il est conté qu'un soldat, le messager coureur Philippides, fut envoyé informer la cité d'Athènes que le débarquement avait été temporaire et repoussé.

En 1896, le succès rencontré par la course athénienne est tel que, dès l'année

suivante, un autre marathon a été organisé à Boston. Rapidement, elle s'est structurée en discipline ; ses règles s'inspirant autant que possible de ce que l'on savait de la Grèce de Philippides. Par exemple, sur la base de bas-reliefs et d'un bronze trouvés sur place, on est allé jusqu'à envisager d'imposer la nudité antique aux participants. On ne sait ce qu'en penseraient aujourd'hui les Kényans et les Éthiopiens favoris, Abebe Ayana, Deso Gelma et Elisha Rotich. Ou la star japonaise dans le domaine, Yuki Kawachi...

La distance convenue a, elle, été calculée à partir de l'itinéraire présumé du messager. Depuis la fameuse plage, Bréal a suggéré qu'il était allé au plus court, c'est-à-dire par les gorges de Dionysos. Soit 42 km. Toutefois, Hérodote a écrit également que le parcours accompli le fut aussi

entre Athènes et Sparte, soit au total 246 kilomètres ! Et cela en trente-six heures, ce qui est proprement surhumain !

On comprend que, dans sa peinture conservée à l'école des Beaux-Arts de Paris, Luc-Olivier Merson (1846-1920) imagine un Philippides mourant d'épuisement dès sa mission accomplie. Notons encore, à propos du marathon, qu'aux JO de 1908 – ceux de Londres – les 42 km réglementaires furent allongés de 195 mètres ; la ligne d'arrivée devant être tracée, par référence à Édouard VII et Alexandra, à l'aplomb de la loge de la famille royale britannique. L'épreuve, cet été, consistera en une boucle du parvis de Paris au château Versailles, le 10 août pour les hommes et le lendemain pour les femmes. ■

« L'olympisme, une invention moderne, un héritage antique » au Louvre, jusqu'au 16 septembre.



Le Soldat de Marathon (1869), par Luc-Olivier Merson.

IMAGE BEAUX-ARTS DE PARIS / RMN/AGENCE PHOTO DE LA RMN-GP

Un ballon rond bien universel

Mohammed Aïssaoui

UN LIVRE DANS LA COURSE L'écrivain Philippe Delerm et le photographe Bruno Mazodier illustrent la beauté du foot, loin du bling-bling.

On ne sait pas si les équipes de France de football – les femmes et les hommes – remporteront une médaille à la fin des Jeux olympiques à Paris. Rendez-vous au soir du vendredi 9 août pour la finale hommes et le samedi 10 août pour la finale femmes. En tout cas, tous les amoureux du ballon rond devraient s'emparer du livre de Philippe Delerm accompagné des photographies de Bruno Mazodier, coiffé d'un joli titre : *Le foot est une enfance*. Parce que l'écrivain et le photographe mettent merveilleusement en avant ce que doit être l'essence de ce sport. On retourne aux sources de la beauté du foot, alors qu'aujourd'hui, par la médiatisation à outrance et le business, on l'a perdue de vue.

Philippe Delerm l'explique dès le préambule : « J'ai éprouvé un coup de cœur quand j'ai découvert les photos de Bruno Mazodier représentant des enfants et des adolescents jouant au football un peu partout sur la planète. Elles incarnent avec talent une idée qui m'est chère : l'essence du football est bien éloignée du football bling-bling, des scandales politico-financiers, des militaires

indécents répandus par un business contaminé. »

Une petite singularité qui en dit long : ce livre n'est pas paginé ! Autrement dit, on peut le feuilleter dans tous les sens. Ce sont surtout les photos qui frappent, notamment celles qui couvrent des doubles pages : elles valent le détour et se découvrent comme un voyage. Une mention particulière pour celle où l'on voit deux cages (deux buts) couvertes par la mer, comme si le foot ne pouvait se pratiquer qu'à marée basse – ce magnifique cliché a été pris au Maroc, à Ouarzazate. Un constat : le foot se pratique n'importe où, sur le sable, les toits, le goudron, dans la brousse, près d'un cimetière, sur les terrains les moins plats... Et pas forcément avec un ballon – un chiffon suffit parfois...

Par ses commentaires, Philippe Delerm, qui avait déjà signé un beau livre sur le sport, *La Beauté du geste*, apporte une touche d'émotion. Toutes ces photos incarnent pour lui « l'essence du football, sa magie spécifique, qui en font un langage universel, parlé aux quatre coins du monde, c'est l'esprit d'enfance ». ■

Le foot est une enfance, de Philippe Delerm, photographies de Bruno Mazodier, Seuil, 168 p., 29 €.



Les étoilés au service des athlètes

Alice Bosio

Les chefs Amandine Chaignot, Akrame Benallal et Alexandre Mazzia ont imaginé une vingtaine de recettes pour le Village olympique et paralympique de Paris 2024.

Pas question de prendre notre réputation de pays de l'art de vivre à la légère ! Choisi pour assurer la restauration au sein du Village des athlètes de Saint-Denis, ainsi que sur les 14 sites de compétition, pendant les Jeux olympiques et paralympiques de Paris 2024, Sodexo Live ! s'est adjoint les services de trois chefs en vue afin de proposer une offre qui fasse rayonner la gastronomie française : Amandine Chaignot, Akrame Benallal et Alexandre Mazzia.

C'est dans le « food court », espace extérieur de 500 m² aménagé devant le restaurant principal du Village, lui-même installé dans la Cité du cinéma, que les trois quadragénaires servent une des huit recettes salées qu'ils ont imaginées pour les athlètes. Chaque jour, un plat est mis à l'honneur, proposé en petit format de dégustation, en quantités limitées (300 assiettes le midi, 300 le soir, contre 40 000 servies au Village chaque jour). Pour cette vitrine de notre savoir-faire, les trois chefs invités ont eu carte blanche, moyennant quelques validations et un impératif : éviter les aliments à risque d'intoxication alimentaire comme les huîtres.

« Je n'ai pas hésité longtemps quand Sodexo, avec qui je travaillais déjà par ailleurs, m'a contactée pour rejoindre l'aventure il y a quatre ans. Les JO n'arrivent qu'une fois dans une vie, et je suis toujours partante pour les projets un peu fous ! », se souvient Amandine Chaignot, chef de Poulchère et du Café de Luce à Paris. Sur les 14 recettes qu'elle a proposées, 8 ont été retenues. « Ce qui m'a guidée, c'est de m'adresser à des jeunes venus du monde entier, pas forcément anglophones, dans un temps de loisir mais concentrés sur leurs performances. Pas à des foodies parisiens ! Il fallait des plats lisibles, pas trop compliqués, mais représentatifs de ma cuisine et de ce que j'aime dans la gastronomie française. » D'où sa volaille, twistée avec des écrevisses, et servie avec des gnocchis, une sauce poulet et un jus réduit. « La cuisine française, ce sont les sauces, leur complexité ! » Mais aussi son croissant, emblème parisien par excellence, transformé en sandwich à l'œuf poché, aux artichauts (en purée et en chips), à la tomate de brebis et à la truffe. Les portions réduites (150 g) ont permis à celle dont le mot d'ordre est « chaleur, bonheur, cuisine au beurre » de ne pas



De gauche à droite : les chefs Akrame Benallal, Amandine Chaignot et Alexandre Mazzia proposent, notamment, cette pomme de terre chichée herbacée (ci-dessous).

faire de compromis sur les matières grasses sans pour autant exploser le compteur diététique des sportifs. D'autant qu'elle a aussi conçu des assiettes tout en fraîcheur, comme la salade de tomates, sorbet tomate, pêche rôtie, huile de géranium et burrata.

Un moment de communion

« Accompagner les JO et participer à nourrir les athlètes est pour moi une très grande fierté », confie pour sa part Akrame Benallal, chef de l'étoile Akrame et

de Shirvan, à Paris, qui propose pour le Village des plats qu'il sert déjà dans ses restaurants. Ainsi, ses clients peuvent-ils déguster les mêmes assiettes que les athlètes dans une forme de communion. « La planète entière est là, chacun avec ses habitudes alimentaires et sa culture. Mon défi est de leur cuisiner une majorité de plats végétariens, ludiques, pleins de goût et réalisés avec des légumes sources autour de Paris. » Ainsi de son « muesli-noa », un muesli de quinoa blanc et rouge cultivé dans la région Centre, préparé en deux textures, frit et bouilli, et accompagné d'une sauce yaourt et herbes fraîches, mais aussi de ses croquettes de champignons fumées et chutney d'oignon, ou de son chou-fleur d'Île-de-France rôti et sauce sésame.

Le triple étoilé marseillais Alexandre Mazzia (AM), né au Congo, fut basketteur professionnel dans une première vie. C'est sans doute ce qui l'a amené à travailler avec des nutritionnistes et des médecins du sport pour concevoir des recettes adaptées à la compétition, avant, pendant et après. « Me mettre au service des athlètes est une évidence. J'ai

voulu comprendre leurs besoins nutritionnels afin de leur proposer des plats qui répondent à la fois au côté nutritif et au côté plaisir. Pour leur faire passer un bon moment et si possible alléger le stress des épreuves. Plusieurs athlètes m'ont déjà appelé pour savoir quand je serai là ! » Les sportifs ont en effet tout à intérêt à découvrir la cuisine voyageuse et poétique à la fois de Saint-Denis moins présente qu'à son habitude, la torréfaction, les fumaisons et les épices ont la part belle, dans le merlu aux épices, tapioca lié dans un bouillon végétal réduit ; les pois chiches en pomme de terre herbacée, petits pois et lait de poisson fumé ou les tomates brûlées, gaspacho de pastèque à la cerise et aux amandes.

À tour de rôle, les trois chefs se relaient sur place pour dresser leur plat devant les athlètes et échanger avec eux dans un « food court » pensé comme un espace de détente, avec des tables hautes et basses, un terrain de pétanque, un atelier de fabrication de baguette... Pour que les Jeux olympiques soient, aussi, une fête de la gastronomie. ■



PHOTO: FRANK BELONCLE

À quelques jours des Jeux, par où commencer ?



LES NUITS DES JO
Joseph Ghosn

La nuit commence à tomber, et la phrase en est d'autant plus saisissante : « Tu as vu Anne Hidalgo, elle s'est baignée dans la Seine ! N'importe quoi... » C'est la réponse de la jeune fille à notre question à propos des Jeux olympiques : « Ça vous intéresse ? » Comme si les événements extérieurs avaient monopolisé toutes les conversations, ne laissant déjà plus de place aux épreuves et aux compétitions. Nous sommes dans le quartier des Batignolles, à Paris, les restaurants débordent de monde, les gens s'agglutinent sur les trottoirs et sur la chaussée, et semblent sortir d'un concours raté de vêtements de sport : plus mal habillé paraît assez impossible. L'effet JO ? Heureusement, la tombée de la nuit adoucit ces silhouettes malhabiles en obscurcissant leurs contours, floutant leurs allures et l'on ne distingue guère plus, une fois la nuit installée, que le bruit sporadiquement surlevé des conversations, d'un bar à l'autre. « Paris est vide », entend-on sans cesse, alors même que l'on n'arrive à se poser nulle part tant le monde est tout de même présent partout. « On attend les touristes », murmure-t-on, comme si l'on guettait sourdement l'arrivée imminente d'un ennemi conquérant venu s'emparer de la ville.

Paris résiste tranquillement

Les grilles qui ont essayé dans plusieurs lieux de la capitale balisent désormais aussi la nuit et ses trajectoires, peut-être plus encore que la journée, produisant un sentiment d'enfermement au lieu de la grande liberté nocturne, et donnant aussi raison aux discussions les plus animées à leur propos : si elles sont là c'était bien pour une raison, non ? On se pose la question de ce qui, dans les jours suivants, va réellement se passer durant les nuits à venir. La nuit va-t-elle vivre son olympisme ? On évoque une soirée privée d'ici quelques jours dans l'un des clubs de Pigalle, une série de fêtes à la périphérie de Paris, côté porte de Bagnolet dans les espaces post-industriels de La Station-Gare des Mines, des concerts à moitié secrets dans le Marais. Par sms, vers minuit, une amie DJ nous signale qu'elle jouera le 26, soir de l'ouverture des jeux, dans un lieu si secret qu'elle en ignore même l'identité des propriétaires l'ayant commandité. Un autre sms arrive, de Normandie : « Nous nous sommes baignés au moment où le soleil se couchait. Comment va Paris ? » Paris résiste tranquillement, surtout lorsque la chaleur décroît d'un coup, avec la lumière.

Plus tard encore, alors que tout s'éteint presque par enchantement, que les rues deviennent excessivement sombres, l'on dérive du côté de la place des Ternes, circulant autour des dernières terrasses en train de se vider. Plus haut, l'Arc de triomphe attend son heure. Il y a une semaine, il assiste à l'un de ses plus étranges défilés du 14 juillet. Cette nuit, il semble veiller sur une ville attendant l'arrivée d'un événement qui, entre chien et loup, paraît relever d'une des histoires d'Astérix le Gaulois. Qui va gagner les Jeux ? La potion magique est à portée de main, c'est certain. Anne Hidalgo en a-t-elle versé dans la Seine ? Au moment de se coucher, un ami nous invite à faire, dans quelques jours, le tour de la ville dans sa Jaguar d'époque. Pourra-t-on mieux circuler avec un véhicule vintage, au moment où tout le monde dort ? La réponse au prochain épisode, entre insomnies et noctambules, peut-être. ■

Auvers-sur-Oise : si Vincent Van Gogh m'était conté

Martine Carret

Escapade en Île-de-France à quelques jours du coup d'envoi des JO à Paris, dans les pas du peintre star.

Ourlé par les berges de l'Oise, rivière paisible où nichent hérons argentés et cormorans, Auvers charme par ses maisonnettes aux volets couleur pastel. Fleuries de roses trémières et de tournesols, les ruelles arpentées durant soixante-dix jours en 1890 par Vincent Van Gogh semblent inchangées. Soixante-dix jours, c'est peu. Mais pour ce génie de la couleur, c'est suffisant. Frénétique, il peint sans cesse, réinvente un style qui n'appartient qu'à lui. Quelque 33 dessins et 73 toiles naissent de ce séjour val d'oïsen. Toutes ses œuvres étant exposées dans les plus prestigieux musées du monde ou dans des collections privées, seules figurent à Auvers de très belles reproductions positionnées exactement là où elles ont été peintes.

La plus célèbre des églises

Place de la mairie, le tableau du 14 juillet 1890 est étonnamment désert, fournissant une indication de l'état d'esprit tourmenté de Van Gogh. Rue de la Sansonne, on découvre L'Escalier d'Auvers, toujours là, comme Racines d'arbres un peu plus haut. Désormais dégagées, ces racines entremêlées semblent avaler le talus. De là, via la rue Daubigny, vous pouvez rejoindre l'église.

Les 3 et 4 juin 1890, il peint l'une de ses plus belles œuvres, L'Eglise Notre-

Dame-de-l'Assomption, mise en scène en forme de losange légèrement dissymétrique dans un ciel bleu cobalt d'une intensité rare. La petite chapelle romane du XII^e siècle y est clairement visible. Poussez la porte pour l'admirer de l'intérieur. Dehors, les deux chemins crayonnés par Van Gogh sont encore là mais les arbres ont énormément grandi. En fin de journée, les pavés deviennent roses lorsque les rayons du soleil couchant les effleurent. Prenez ensuite l'avenue du cimetière (500 m).

Le 27 juillet, Vincent Van Gogh se donne la mort avec un pistolet



L'église Notre-Dame-de-l'Assomption, à Auvers-sur-Oise.

vraisemblablement « emprunté » à l'aubergiste Ravoux. Le coup de feu ne le tue pas immédiatement, c'est une septième qui l'achève le 29 juillet alors que Théo le tient dans ses bras. Unis dans la vie, les frères le sont dans la mort, leurs pierres tombales étant juxtaposées. Un lierre les entrelace et elles sont fleuries de tournesols. Derrière le cimetière, s'étire l'immense plaine du Vexin français. Impossible de ne pas se sentir immergé pleinement dans le tableau *Champ de blé aux corbeaux* dont la reproduction trône sur la sente du Montier. De là, rejoignez le château de Léry, témoin de 400 ans d'histoire. On peut y voir jusqu'au 29 septembre l'exposition « Van Gogh, les derniers voyages » (entrée : 14 €). Château-auvers.fr

Enfin, impossible de quitter Auvers sans un passage à l'auberge Ravoux. Des couverts sur une table en bois, un torchon blanc bordé de rouge en guise de set de table, une assiette, une seule. Il s'asseyait toujours là, dans l'angle de la salle de cette auberge où il vivait en pension complète pour la modique somme de 3,50 francs. On s'assoit et on grignote, comme lui, fromage, charcuterie, pain. Les Compagnons du devoir ont renoncé ce monument historique où les fans de Van Gogh viennent en pèlerinage. En visite guidée uniquement. ■ Maisondevangogh.fr

+ CARNET DE ROUTE

Se loger
Gîte du Valambourg. Une maison d'hôtes dont la façade figure sur le tableau *Vieille rue*. À partir de 107 € la nuit. Tél. : 06 85 11 64 67.

Maison des Mésanges. Un gîte convivial en dehors du centre-ville, quartier du Valhermell, direction Pontoise. Week-end à partir de 242 €. Tél. : 06 60 92 66 70.

Gîte l'Atelier. Proche du château, un ancien atelier de peintre entièrement rénové. 2, chemin des Berthelees. À partir de 97 € l'été. Tél. : 06 65 18 84 03 ; latelier-auvers.fr

Péniche Daphné. Original, pour dormir sur l'Oise. Cabine pour 2 personnes. À partir de 150 € (petit déjeuner inclus). Interdit aux animaux et aux enfants en dessous de 7 ans. Tél. : 01 30 36 18 88 ; penichedaphnes.fr

Se renseigner
Office de tourisme (tourisme-auversurois.fr). Astuce : achetez le magnét connecté (9 €) qui permet de poser des questions à Vincent.

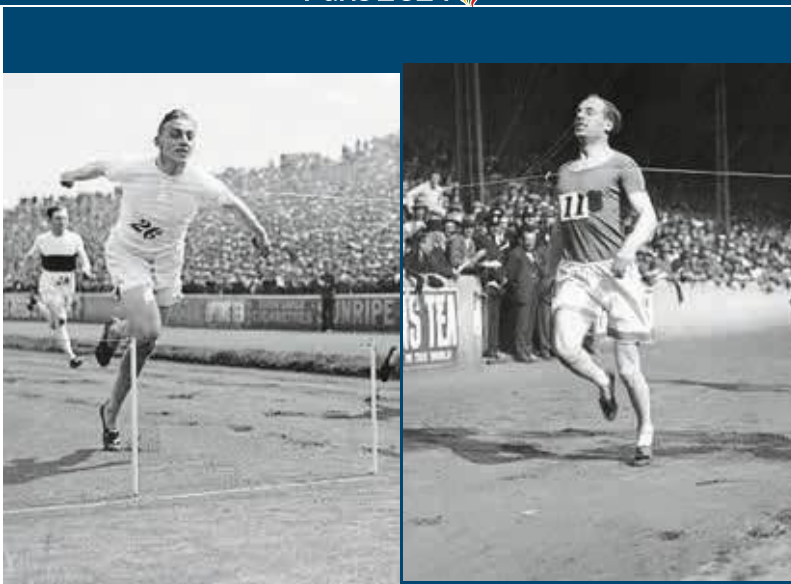


HISTOIRES
DES JEUX
Jean-Julien Ezvan

Deux sprinters, deux destins, un objectif : l'or olympique. Une folle histoire. Dans les heures qui précèdent les Jeux olympiques de Paris en 1924, l'Anglais Harold Abrahams, brun ténébreux aux cuisses d'airain, et l'Écossais Eric Liddell, cheveux fins et bien rangés, porté par un souffle divin, incarnent, pour la presse britannique, « les chances de la délégation ».

Leur histoire mêlée (avec quelques libertés), réalisée par Hugh Hudson, sublimée par la musique de Vangelis et récompensée de quatre Oscars (dont ceux du meilleur film et de la meilleure musique) en 1981 retrace des épisodes olympiques célèbres vécus sur la piste cendrée de Colombes. « Ce film magnifique, drôle et captivant traite de l'honneur, de l'intégrité et de l'ambition – le drame qui sous-tend tous les Jeux et qui fait que les Jeux olympiques (et le film) valent la peine d'être regardés encore et encore », résume la BBC après la sortie des *Chariots de feu*.

En 1924, le quotidien *Montrose Review* raconte Eric Liddell, « le plus grand sprinter d'Écosse », surnommé « l'Écossais volant ». Né à Tientsin en Chine, où son père révérend était missionnaire, il y fréquente l'école jusqu'à 6 ans, avant d'être inscrit dans un pensionnat du sud de Londres. Il fait (comme son frère aîné Robert) briller les couleurs du Eltham College en cricket, rugby (au poste de trois quarts centre) et en athlétisme, où sa vitesse de course fait merveille, s'érige en sportif complet, ayant hérité du goût pour le sport de son père, qui pratiqua l'escrime et la gymnastique. Avant d'étudier à l'université d'Édimbourg, de disputer ses derniers matches de rugby (7 sélections en équipe nationale), de dominer les meetings d'athlétisme et de laisser filer ses courses divines. Aux portes des Jeux, le *Leeds Mercury* décrit un sprinter unique : « Le style de course de Liddell n'est pas exempt de critiques – il porte la tête trop haute –, mais ses temps récents peuvent lui permettre d'être dans la toute première escadrille. » Sans jamais s'être départi de ses caractéristiques rares, genoux qui montent haut vers la poitrine et mains qui tournent comme des moulins à vent, ses entraîneurs ayant toujours refusé de le canaliser, préférant le voir porté par le vent de la vitesse et de la foi.



Il y a cent ans, à Paris, Harold Abrahams remportait l'or olympique sur le 100 m. Le favori, Eric Liddell (à droite, lors du 400 m, qu'il remporte), avait refusé de courir l'épreuve, car les séries se déroulaient un dimanche.

1924 : Abrahams-Liddell, seigneurs des anneaux

Série 1/18 Les athlètes britanniques en or lors des JO de Paris ont inspiré le célèbre film « Les Chariots de feu ». Une ode à l'olympisme.

Harold Abrahams, né à Bedford, a, lui, étudié à Cambridge et servi comme lieutenant dans l'armée britannique. Sur la piste, c'est un sprinter (et un sauteur en longueur) classique. Après avoir participé aux JO en 1920 (sans médaille), il est obsédé par le rendez-vous qui brille : Paris 1924. Il engage Sam Mussabini, un entraîneur professionnel qui avait l'habitude de disséquer les gestes à l'aide de photos, pour polir style et technique, notamment au départ. Et, surtout, ne rien laisser au hasard.

Abrahams-Liddell, les duellistes veulement, sur 100 m, rivaliser avec les flèches américaines (qui régnaient en maîtres, forts de cinq des six titres décernés sur la distance aux JO). « La foi d'Eric Liddell a été sa principale source d'inspiration, tandis que son compagnon Harold Abrahams a couru pour vaincre les préjugés. Son père était un Juif lituanien qui avait émigré en Grande-Bretagne, et Abrahams appartenait donc à une minorité qui subissait encore des discriminations », rappellent les archives de la British Library. Liddell, fervent protestant

presbytérien resté fidèle à ses convictions, refuse de s'aligner sur l'épreuve en apprenant que les qualifications du 100 m se disputeront un dimanche.

Abrahams remporte sa série et son quart de finale, avant une demi-finale décisive. En 1956, il racontera : « Chaque millimètre de la demi-finale est resté gravé dans ma mémoire. En me rendant à Paris, je savais que j'aurais à me mesurer à quatre coureurs américains de première qualité et je ne me faisais pas d'illusions sur mes chances de succès. En demi-finale, j'ai été dépassé au

départ et, pourtant, je suis arrivé à gagner. Beaucoup de personnes considéraient que c'était le meilleur effort que j'ai jamais fourni, et elles se demandent ce qui serait advenu si je n'avais pas été dépassé au départ, aurais-je fait encore un meilleur temps ? Et je leur réponds non, car j'ai fourni alors un effort que je n'aurais jamais pensé si je ne m'étais pas retrouvé derrière. »

La finale, le 7 juillet, lui offrira l'or et le record du monde (en 10"26, devant l'Américain Jackson Scholz et le Néozélandais Arthur Porritt). « Sa longue foulée, son mouvement du corps vers l'avant et la belle action de ses bras lui ont permis de raconter son histoire », résume l'*Athletic News*. Il restera longtemps le seul Britannique lauréat du 100 m olympique (avant Allan Wells en 1980 et Linford Christie en 1992). En 1948, Philip Noel-Baker (médaille d'argent sur 1500 m en 1920 à Anvers, capitaine de l'équipe britannique aux Jeux olympiques de 1912 et lauréat du prix Nobel de la paix en 1959, soulignait : « J'ai toujours pensé que Harold Abrahams était le seul sprinter européen qui aurait pu courir avec Jesse Owens, Ralph Metcalfe et les autres grands sprinters américains. Il était dans leur catégorie, non seulement en raison de ses dons naturels – son magnifique physique, son splendide tempérament de coureur, son flair pour les grandes occasions –, mais aussi parce qu'il comprenait l'athlétisme et qu'il y avait consacré plus de matière grise et de volonté que n'importe quel autre coureur de son époque. » Harold Abrahams figure ensuite dans le relais britannique (avec Wilfred Nichol, Walter Rangeley et Lancelot Royle) qui décroche la médaille d'argent du 4 x 100 m, derrière les États-Unis.

« La foi d'Eric Liddell a été sa principale source d'inspiration, tandis que son compagnon Harold Abrahams a couru pour vaincre les préjugés »

Archive de presse

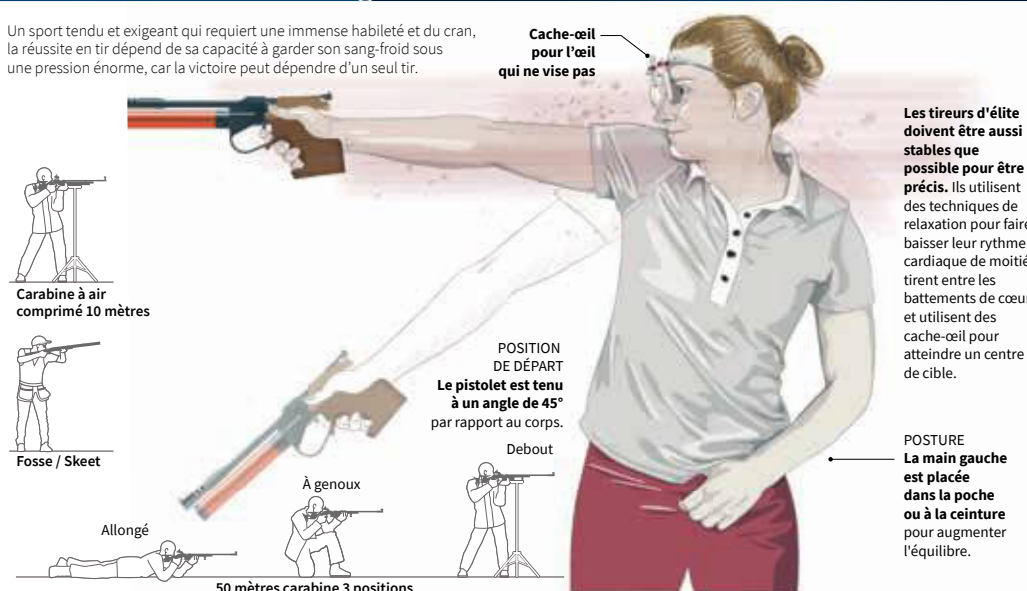
Médaille de bronze du 200 m, Eric Liddell s'aligne ensuite sur 400 m, avale les obstacles (série, quart de finale, demi-finale), puis hérite au tirage au sort du couloir extérieur en finale, le 12 juillet. Une position qui l'agrade seul face à son ambition et à ses sensations. Privé de repères, il doit sentir la course et les autres, se dépasser. Dans le *Guardian*, il résume : « J'ai couru les premiers 200 m aussi vite que j'ai pu et, pour les 200 m suivants, avec l'aide de Dieu, j'ai couru encore plus vite. » Il s'impose en 47"6 (record olympique). Devant l'Américain Horatio Finch à 8"100" et le Britannique Guy Butler. L'*Illustrated Sporting and Dramatic News* narre l'épilogue à l'aide d'un hâtant travelling : « A vingt mètres de l'arrivée, Liddell semble sentir l'Américain Finch prêt à le passer et, la tête rejetée en arrière et le menton en avant, dans son style habituel, il franchit la ligne. Ce fut probablement la course la plus spectaculaire jamais vue sur une piste. » En décrochant l'or, Liddell devient « le deuxième Écossais à remporter un titre olympique, après W. Halswell, qui a gagné la même course en 1908. » Observateur de l'exploit en tribunes, l'Américain Ted Meredith (double médaillé d'or des JO 1912) glissera dans le *Miroir des Sports* : « Jamais je n'ai vu un tel coureur. Faire ce temps, dans ces conditions, sans jamais avoir personne pour être tiré, c'est tout simplement fantastique. »

Fêté, sollicité pour des entretiens, Eric Liddell préfère rester à l'abri des excès de la notoriété, aimant avancer : « Au-dessus de l'entrée de l'université de Pennsylvanie, on peut lire ces mots : "Dans la poussière de la défaite comme dans le laurier de la victoire, il y a de la gloire à trouver si l'on a fait de son mieux". » En 1925, il se rend en Chine pour y travailler comme missionnaire. Pendant la Seconde Guerre mondiale, alors que le Japon a envahi la Chine en 1937, il est interné au camp de Weihien. Épuisé, souffrant d'une tumeur au cerveau, l'Écossais décède en février 1945, cinq mois avant la Libération. Pour son biographe David McCalsland, il était « l'or pur ».

De son côté, une jambe cassée lors d'un saut en longueur met brutalement fin à la carrière d'athlète de Harold Abrahams en 1925. Il devient ensuite journaliste sportif (correspondant notamment pour le *Sunday Times* ou la BBC), avant d'occuper des fonctions à la Fédération britannique d'athlétisme. Il décède en 1978, est enterré à Great Amwell, dans le Hertfordshire, au nord de Londres. Abrahams-Liddell, leur histoire scénarisée à travers les années. En 1988, Sebastian Coe et Steve Cram ont, au profit d'une œuvre de charité, rendu hommage à leurs aînés en faisant, au son de la cloche, le tour de la cour du Trinity College à Cambridge. Une scène inventée mais restée célèbre. ■

Pour la beauté du geste : LE TIR Paris 2024

Un sport tendu et exigeant qui requiert une immense habileté et du cran, la réussite en tir dépend de sa capacité à garder son sang-froid sous une pression énorme, car la victoire peut dépendre d'un seul tir.



Cache-œil pour l'œil qui ne vise pas

Les tireurs d'élite doivent être aussi stables que possible pour être précis. Ils utilisent des techniques de relaxation pour faire baisser leur rythme cardiaque de moitié, tirent entre les battements de cœur et utilisent des cache-œil pour atteindre un centre de cible.

POSTURE La main gauche est placée dans la poche ou à la ceinture pour augmenter l'équilibre.

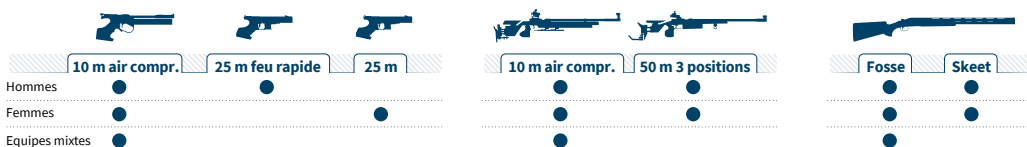
Illustration principale : Catherine Tai

Épreuves de tir...

... au pistolet

... à la carabine

... au fusil de chasse





Devenons l'énergie qui change tout.



Le sport est la plus belle des énergies renouvelables.

EDF, fournisseur officiel d'électricité renouvelable de Paris 2024.



edf.fr/paris2024

L'énergie est notre avenir, économisons-la!